QU

IMPR

DE

QUÉBEC À VICTORIA

PAR

A. B. ROUTHIER

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
Editeurs-propriétaires de l'Evénement
30, rue de la Fabrique, 30

1893



QUÉ

DE

QUÉBEC À VICTORIA

QUÉ

IMPRIM

DE

QUÉBEC À VICTORIA

PAR

A.-B. ROUTHIER



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, Rue de la Fabrique, 30

1893

Parlement
, en 1893,

DÉDICACE

A M. Van Horne,

Président de la Compagnie
du Chemin de fer canadien du Pacifique
etc., etc., etc., etc.

A vous, dont la bienveillance et la libéralité ont permis à l'auteur et à ses illustres compagnons de faire le voyage dont ce livre est le récit ;

A vous, qui présidez si habilement aux destinées de ce grand chemin de fer du Pacifique canadien dont notre pays est fier à si juste titre, et dont j'ai tenté de décrire les grandeurs et les pittoresques beautés ;

A vous, dont le nom se trouve uni à celui du R. P Lacombe dans un commun sentiment de gratitude de la part des touristes dont je suis l'interprète ;

Ce livre est respectueusement dédié.

A. B. R.

Q

Les rel
de
pré
nus
et s

Il y
sateur
missio
prairies

DE

QUÉBEC À VICTORIA

I

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Les relations du R. P. Lacombe avec la Compagnie du chemin de fer canadien du Pacifique. — Comment il en devint le président pendant une heure. — Services rendus et reconnus. — Organisation de l'excursion épiscopale. — Son but et ses résultats probables.

I

Il y a quelques années, le R. P. Lacombe, l'organisateur de l'excursion que nous allons raconter, était missionnaire dans l'extrême-ouest de la région des prairies, à Calgary.

Un jour, il reçut de Winnipeg une dépêche ainsi conçue : " Venez dîner avec moi, demain soir, dans mon char-palais, à Calgary. — Geo. Stephen." Le P. Lacombe en croyait à peine ses yeux ; car le chemin de fer, plus ou moins complété dans la prairie, n'était pas encore en opération. Mais, le lendemain, il n'y avait plus à douter : un train spécial arrivait à Calgary, après avoir franchi l'immense prairie en 32 heures.

Le bon missionnaire se hâta de venir souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs. Sir George Stephen — qui à cette époque n'était pas encore arrivé à la pairie — vint au devant de lui, et lui serra la main ; et comme le Père le félicitait sur sa course rapide à travers les prairies, et sur les progrès de sa grande entreprise, sir George, avec un entrain plein de gaieté et d'humour, lui montra la formidable chaîne des Rocheuses, dont les cimes blanches et grises dentelaient l'horizon d'azur :

— Qu'est-ce que c'est que cela, demanda-t-il ?

— Ce sont les Montagnes Rocheuses, Sir George.

— Est-ce qu'elles prétendent nous barrer le chemin ?

— Peut-être.

— Nous le verrons bien ; mais si elles ne s'écartent pas, nous leur passerons sur le dos.

Dans ce voyage, Sir George Stephen avait avec lui plusieurs autres membres du syndicat du Pacifique, trois présidents de compagnies américaines de chemin de fer,

quelques *Lords* anglais et un comte allemand, frère du cardinal Hohenlohe.

Dans un magnifique char, vide de bancs, une table somptueuse était servie, et le président du Pacifique plaça le P. Lacombe à sa droite. Le dîner fut princier et des plus gais.

Plusieurs santés furent proposées, entre autres celle du P. Lacombe, qui n'aime guère faire des discours, mais qui dut prendre la parole :

" Dans les coutumes de nos sauvages, dit-il, on ne doit pas commencer un discours sans donner d'abord une poignée de main à son hôte, et comme un vieux sauvage que je suis, je demande, M. le Président, de vous serrer la main."

Cette formalité chaleureusement remplie, l'orateur remercia les illustres visiteurs de l'honneur qui lui était fait, mais il restitua cet honneur à ceux qu'il était présumé représenter, à l'Église catholique, dont il était l'humble ministre,à ses compatriotes Canadiens-Français, les premiers maîtres du Canada, à ses chers Indiens, les premiers habitants des vastes territoires du Nord-Ouest.

Il félicita les membres du Syndicat du Pacifique de l'esprit d'entreprise et de l'activité qu'ils déployaient dans la construction de leur merveilleux chemin de fer, et il leur montra la mission civilisatrice qu'ils auraient à remplir dans l'immense pays qu'ils allaient traverser.

Il s'applaudit de les avoir aidés de son influence dans une circonstance récente, et il exprima l'espoir qu'ils l'aideraient à leur tour dans son œuvre d'évangélisation...

M. Angus se leva alors, et, dans les termes les plus aimables, remercia le missionnaire de ses bonnes paroles. Puis, après quelques phrases élogieuses, il proposa que le R. P. Lacombe fût élu président de la compagnie du Pacifique, et il ajouta que Sir George Stephen pourrait peut-être le remplacer comme chapelain de la mission de Calgary.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. Tous les convives, debout, verres en mains, acclamèrent le nouveau président.

Sir George Stephens déclara qu'il cédait de bonne grâce tous ses droits et privilèges au nouvel élu, et qu'il acceptait la nouvelle position qu'on lui proposait. Et, se tournant vers Calgary, il termina en disant : "*Poor souls of Calgary, I pity you !*"

Le lendemain matin, les distingués touristes reprenaient la route de Winnipeg, emmenant avec eux le P. Lacombe, qu'ils déposèrent à 40 milles de Calgary, au milieu de la prairie, où l'appelait son ministère de missionnaire.

Il avait été président de la compagnie du Pacifique Canadien pendant une heure ; mais ce grand honneur l'avait peut-être empêché de dormir, et il revenait à des fonctions à la fois plus humbles et plus élevées.

Car lorsqu'il traversait à cheval ces immenses solitudes, devenues sa patrie, les Indiens disaient de lui : c'est le représentant du Grand Esprit qui passe !

Quels ambitieux que ces missionnaires ! Ils ont des aspirations bien plus hautes que la présidence d'une compagnie de chemin de fer — fût-elle la compagnie du Pacifique Canadien. Et quand, chevauchant dans la prairie à la recherche des âmes, ils se demandent avec la sainte ambition des apôtres : *quo non ascendam ?* ils peuveut se répondre à eux-mêmes : *Je monterai sur la montagne de Sion*, auprès de laquelle les Rocheuses ne sont que des grains de sable !

II

Evidemment, la cordialité de cette rencontre entre les membres du syndicat et le P. Lacombe fait présumer des relations antérieures ; et, de fait, ces relations remontaient déjà à quelques années.

Dès les commencements de l'exécution de cette vaste entreprise, et alors que le tracé du chemin n'était pas encore définitivement fixé, le P. Lacombe avait rencontré au Portage-du-Rat plusieurs des directeurs du Pacifique qui s'y trouvaient réunis. Ils délibéraient sur la route à suivre à partir de Winnipeg, et ils avaient mandé le vieux missionnaire pour connaître son avis.

Le Père conseillait d'aller tout droit de Winnipeg à

Brandon ; mais, à partir de Brandon, il croyait que le chemin devrait se diriger vers le Nord pour atteindre la Saskatchewan, passer par Edmonton, gagner vers la rivière Athabaska et franchir les Rocheuses. C'était l'ancienne route suivie par les Bourgeois du Nord-Ouest, par les *voyageurs*, et par les missionnaires.

Après l'avoir entendu, Sir George Stephen dit : vos raisons, Père, sont excellentes, sans doute, au point de vue de la colonisation des Territoires ; car nous traverserions ainsi, d'après ce que vous nous dites, des régions plus avantageuses comme pays agricole. Mais nous pourrons atteindre plus tard ces régions-là par des embranchements. Pour le moment, il nous faut une ligne plus courte. Et, prenant un crayon, Sir George traça sur la carte étendue devant lui une grande ligne presque droite de Winnipeg à Calgary, et dit : voilà le tracé que nous devons suivre.

Quelque temps après, les travaux se poursuivaient avec une rapidité étonnante, et le chemin s'étendait à travers les prairies, à raison de 6 à 7 milles par jour.

Un personnel nombreux d'ingénieurs, d'entrepreneurs, de terrassiers et autres travailleurs sillonnait la plaine, entraînant avec eux des voituriers et des marchands de provisions. En même temps une ligne télégraphique était construite le long de la voie, afin que les travailleurs pussent rester en communication avec le bureau général, et recevoir ses ordres.

Mais, arrivés auprès de l'endroit où se trouve aujourd'hui Gleichen, les travailleurs allaient entrer sur la *réserve* des sauvages établis à *Blackfoot Crossing* (gué sur la rivière de l'Arc), et qui avaient pour chef le célèbre Pied-de-Corbeau (*Crowfoot*).

Naturellement, ces sauvages n'étaient pas du tout disposés à souffrir qu'on s'emparât d'une lisière de leur réserve. Tout préparés à la résistance, ils pouvaient mettre sur pieds quinze cents guerriers bien armés, et massacrer les travailleurs du Pacifique.

Mis au courant de qui se passait, le P. Lacombe monta à cheval, et courut avertir les travailleurs du danger qui les menaçait. En même temps, il leur demanda quelque délai pour apaiser les sauvages, et les disposer à quelqu'arrangement. Mais les travailleurs répondirent que cela ne les regardait pas, et quelques-uns dirent : "*Let your dirty Indians go to the devil !*"

Un massacre paraissait inévitable, et il n'y avait pas une heure à perdre pour le prévenir. Le P. Lacombe adressa dépêches sur dépêches aux autorités du Pacifique, et, quant il eut obtenu les réponses qu'il désirait, voici ce qu'il fit.

Il acheta 200 livres de sucre, autant de tabac, du thé, et plusieurs sac de farine ; et, de retour à la mission, il convoqua tous ses Indiens à un *Grand Conseil*.

Quand il furent réunis, il donna toutes ces provisions

aux chefs pour être distribués entre les familles ; et quand le partage fut fait, il prit la parole :

" Maintenant, leur dit-il, j'ai la bouche ouverte, (car pour avoir le droit de parler, d'après les coutumes sauvages, il faut d'abord faire un présent), et je vous prie de prêter l'oreille à mes paroles.

" S'il y en a un parmi vous qui puisse dire que pendant les quinze années que j'ai passées au milieu de vous je lui ai donné un mauvais conseil, qu'il se lève et le dise sans crainte. " — Personne ne se leva. —

" Eh ! bien, mes amis, j'ai aujourd'hui un conseil à vous donner : laissez passer les Blancs sur vos terres, et y faire les travaux nécessaires à leur chemin ; ils ne peuvent toujours pas vous les enlever.

" D'ailleurs, ces Blancs qui passent ne sont que des travailleurs, obéissant à des chefs, et c'est avec ces chefs qu'il faut régler la difficulté.

" Je leur ai fait connaître votre mécontentement, et dans quelques jours le Gouverneur lui-même viendra vous voir. Il entendra vos plaintes, et, si l'arrangement qu'il vous proposera ne vous convient pas, il sera temps encore de garder vos terres et d'en expulser les travailleurs.... "

Crowfoot — ce sauvage intelligent qui a visité depuis la province de Québec, et que toute la presse a loué — prit alors la parole, et déclara que le conseil du Chef-de-la-Prière était bon, et qu'il faillait le suivre.

En conséquence, les projets de résistance furent abandonnés ; et les employés du chemin de fer purent traverser la Réserve sans être aucunement molestés.

Quelques jours après, comme l'avait annoncé le P. Lacombe, le Lieutenant-Gouverneur Dewdney vint rendre visite aux sauvages, et leur dit : “ Vous avez bien agi, et je vous en remercie, Voici maintenant ce que je viens vous proposer : en échange de la terre que le chemin de fer va prendre sur la lisière de votre Réserve, je vais vous en donner cent fois autant en arrière de cette Réserve ; et, si vous ne voulez pas, nous allons défaire les travaux commencés, et tracer le chemin en dehors. ”

Tous se déclarèrent satisfaits, et la *Réserve* fut agrandie en conséquence du côté du Nord.

Mais, en même temps, les directeurs du chemin de fer du Pacifique Canadien comprirent qu'ils devaient quelque reconnaissance au P. Lacombe, et ils la lui témoignèrent à plusieurs reprises, de diverses manières.

III

Un jour — il y a 7 ou 8 ans — le R. Père se trouvant à Montréal, fut mandé dans les magnifiques bureaux de la grande Compagnie, où la plupart des directeurs étaient réunis.

Après les salutations d'usage, et l'échange de quelques paroles courtoises, on lui fit une surprise fort agréable.

Une porte à deux battants s'ouvrit, et deux domestiques entrèrent, portant une grande peinture, magnifiquement encadrée. C'était un tableau de grand prix, importé de Florence, et représentant la Madone portant l'enfant Jésus dans ses bras.

M. Angus adressa alors au P. Lacombe quelques phrases pleines de tact et d'esprit, appropriées à la circonstance, et lui offrit le tableau, au nom des directeurs, pour la chapelle de Notre-Dame de Calgary.

Depuis lors, l'intimité des rapports amicaux entre les magnats du Pacifique et le P. Lacombe n'a fait que s'accroître, et il va sans dire que l'excellent missionnaire voyage *gratis* sur leur chemin aussi souvent qu'il lui plaît.

Cette année, il a fait le projet de mettre à contribution, la libéralité et la généreuse bienveillance que lui témoigne le président actuel de la compagnie, M. Van Horne ; et il a organisé une excursion épiscopale qui a été couronnée d'un plein succès.

Evidemment, il avait en vue autre chose qu'un voyage de plaisir, et l'idée mère qui a présidé à cette organisation était d'un ordre plus élevé.

C'est l'Eglise de la province de Québec qui a donné naissance aux missions du Nord-Ouest. C'est elle qui a délégué vers les tribus païennes de ces immenses

territoires de nombreux messagers de la Bonne Nouvelle, et sous son égide l'œuvre évangélisatrice a prospéré — avec l'aide de l'Eglise de France et de l'admirable congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Aujourd'hui, l'Eglise de l'Ouest a voulu montrer ses œuvres à celle de l'Est, et lui témoigner sa gratitude. C'étaient les enfants qui voulaient donner l'hospitalité à leurs pères, en leur disant : venez voir ce que nous sommes devenus, grâce à votre impulsion paternelle, et ce que nous pouvons devenir, si vous voulez favoriser notre développement par les moyens à votre disposition.

Il y avait donc autre chose qu'un tableau touchant dans cette affectueuse accolade des pères et des enfants, que le P. Lacombe a préparée, et dont nous avons été l'heureux témoin. Un tel rapprochement avait un côté pratique, et produira certainement des résultats appréciables dans l'avenir.

Resserrer les liens qui unissent déjà les catholiques de l'Est à ceux de l'Ouest, faire mieux connaître dans les provinces de l'Est les incontestables richesses inexploitées de l'Ouest, développer le sentiment d'émulation patriotique qui doit nous animer tous pour l'agrandissement de notre commune patrie — le Canada — tels sont les fruits que le promoteur de l'excursion pouvait espérer produire.

M. Van Horne a accueilli ce projet avec un empressement et une courtoisie qui lui font honneur ; et,

disons-le, en agissant comme il l'a fait, il a donné une nouvelle preuve, non-seulement de sa libéralité, mais aussi de sa haute intelligence des affaires. Il n'a pas vu seulement aujourd'hui, il a vu demain.

Un magnifique char-palais a été mis gratuitement à la disposition des excursionnistes, et sur tout le parcours de la voie des ordres ont été donnés pour qu'ils fussent traités convenablement.

Aussi le voyage a-t-il été des plus agréables, comme ce récit en fera foi.

Voici les noms de tous ceux qui prirent part à cette excursion, avec l'auteur de ce livre :

S. G. Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ;

S. G. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ;

S. G. Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières ;

S. G. Mgr Macdonald, évêque d'Alexandria ;

S. G. Mgr Brondel, évêque d'Helena, Montana ;

S. G. Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie ;

S. G. Mgr Lorrain, évêque de Pontiac ;

Mgr Hamel, protonotaire apostolique, représentant S. E. le cardinal archevêque de Québec ;

M. le vicaire général Maréchal, représentant Mgr. l'archevêque de Montréal ;

M. le chanoine Rouleau, représentant Mgr l'évêque de Rimouski ;

Le R. P. McGuckin, O. M. I., recteur de l'Université d'Ottawa ;

Le R. P. Royer, O. M. I., de la maison des Pères, à Québec ;

Le R. P. Gendreau, O. M. I., procureur de la maison des Pères, à Montréal ;

Le Rév. M. Leclerc, curé de Saint-Joseph de Montréal ;

Le Rév. M. Vézina, curé des Trois-Pistoles ;

Le Rév. M. Séguin, curé de Sainte-Cunégonde ;

Le Rév. M. Collet, préfet des études, au collège de Sainte-Anne ;

Le Rév. M. Auclair, curé de Saint-Jean-Baptiste ;

Le Rév. M. Marchand, des Trois-Rivières ;

Le R. P. Catulle, Supérieur de la Congrégation des P. P. Redemptoristes, de Belgique ;

Le Rév. P. Allard, V. G. de Saint-Boniface ;

Enfin, le R. P. Lacombe, O. M. I.—*the last but not the least*—notre infatigable capitaine, et notre chef à tous dans ce char pittoresque, que nous appelions le *char d'Israël.*

D'autres Religieux et prêtres se joignirent à nous, à diverses étapes de notre excursion, et firent avec nous une partie du trajet ; mentionnons entre autres les Rév. MM. Morin, Caron et Blanchet, et les PP. Beaudin, du Portage-du-Rat, Leduc, de Calgary, Gabillon, du Lac aux Canards, Chirouse et Lejeune des missions de la Colombie.

D'autres encore, accompagnant Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, et Mgr Lemmens, évêque de Victoria, vinrent nous rencontrer à la mission Sainte-Marie.

On devra reconnaître qu'une pareille réunion d'hommes est fort rare, et qu'il s'écoulera peut-être des siècles avant que les territoires du Nord-Ouest revoient des spectacles comme ceux qui leur ont alors été donnés.

La presse entière du Canada, et beaucoup de journaux des Etats-Unis en ont parlé comme d'un événement de la plus grande importance, et ce livre, n'eût-il pour objet que d'en perpétuer le souvenir, aurait sa raison d'être et son utilité.

II

LES PAYS-D'EN-HAUT

Le départ. — Notre char-palais. — L'Outaouais supérieur. — Voyageurs et colons. — Le grand Nord. — Mattawa. — Rivières et lacs. — Le panier d'un Grand-Vicaire.

C'était un spectacle fort animé que notre départ de Montréal, le 16 mai 1892, à 8 h. P. M.

Le char-palais que la Compagnie du Pacifique avait généreusement mis à notre disposition était pavoisé, bien illuminé; et, sur une draperie tendue à chaque extrémité, on lisait les mots : *episcopal excursion*, excursion épiscopale. A l'intérieur; une double rangée de pancartes roses, accrochées au plafond comme des pavillons, indiquait les noms des touristes et les compartiments assignés à chacun.

Sur le quai, une foule énorme, composée d'amis et de curieux, attendait l'heure du départ. Les touristes saluaient leurs amis, échangeaient des poignées de mains et des paroles d'amitié, tout en s'occupant de leur installation et de leurs bagages. Les prêtres venaient dire

adieu à leurs évêques, et solliciter une dernière bénédiction.

Très affairé, le R. P. Lacombe — notre capitaine — allait de l'un à l'autre, s'occupant du confort de tous, et s'oubliant lui-même.

Enfin, l'heure est arrivée. M. Shaughnessey, l'intelligent et aimable vice-président de la Compagnie vient s'assurer que nous sommes tous bien installés. Il distribue à tous de bons sourires et des *shake-hands* pleins de cordialité. La cloche sonne, et le train s'ébranle.

D'immenses acclamations nous souhaitent bon voyage, et nous sortons lentement de la gare, en route pour les *Pays-d'en-Haut*.

Notre habitation, je veux dire notre char-palais, s'appelle *Canton*. Est-ce pour nous donner l'illusion que nous partons pour la Chine ? — Si nous avions cet espoir, il serait mieux justifié que celui de Champlain, de LaSalle et d'autres, quand ils s'aventuraient vers l'Ouest. Car, une fois à Vancouver où nous courons, il ne nous resterait plus qu'une étape à franchir pour aller voir le vrai Canton chinois.

Pour le moment, nous sommes satisfaits du Canton que M. Van Horne nous a concédé, et nous nous y établissons pour un mois. Pendant trente jours il va être à la fois un hôtel, un presbytère et un évêché.

Ouvrons un peu les journaux du soir. Tous annoncent notre départ, comme un évènement, et franchement

c'est bien cela. Une excursion comme celle-ci ne s'est pas encore vue, et ne se verra probablement pas de longtemps.

Nous arrêtons une minute à Sainte-Thérèse. Que de souvenirs cet endroit me rappelle ! C'est ici que j'ai passé huit années de ma vie, dont je n'ai pas profité comme j'aurais dû, et que je n'ai pas sû apprécier.

Ah ! si jeunesse savait ?

J'ai le cœur serré en pensant que le collège où j'ai fait mes études classiques a été incendié et démoli, et quand je jette un regard sur le village actuel avec ses nouveaux édifices je ne le reconnais plus. Il n'y a donc pas que l'homme qui change ; les choses aussi subissent des métamorphoses. Mais en changeant elles rajeunissent, tandis que l'homme......

Les stations suivantes, Sainte-Scholastique, LaChute, me rappellent d'autres souvenirs d'enfance, et je crois revoir mon beau lac des Deux-Montagnes aux bords duquel je suis né.

Quand tous les lits sont faits dans notre char-palais il ressemble au dortoir d'un couvent avec sa double rangée d'alcôves. C'est le moment ennuyeux de la journée à bord d'un train de chemin de fer ; et, lors même qu'on ne s'endort pas, ce qu'on a de mieux à faire est encore de se coucher.

Mais le sommeil arrive bien vite, et c'est en dormant que nous traversons Ottawa et Pembrooke.

Le 17 au matin nous étions arrivés dans la région la plus accidentée de l'Outaouais Supérieur. De hautes montagnes avec leurs cimes boisées, et des blocs de rochers encadrant des lacs sauvages, défilaient rapidement à nos côtés.

Ça et là quelques établissements, des scieries, des fermes, ou des chantiers. A droite la rivière des Outaouais descend, tantôt calme et tantôt rapide, au fond d'un large ravin, et charrie des millions de billots de pin et d'épinette.

Tous les habitants de Canton se sont levés frais et dispos, et consacrent quelque temps à la récitation du bréviaire—excepté moi, bien entendu. Ce n'est pas que le bréviaire soit à mon avis un livre ennuyeux ; au contraire, je le crois plus intéressant que la plupart des récits de voyage—celui-ci compris. C'est même un livre plein de poésie qui chante à la fois les beautés de la nature, et celles de la *surnature*, les grandeurs de Dieu, et les gloires des saints.

Quand nos arrêts le permettent, nous sortons un peu prendre quelques bouffées d'air frais.

La région que nous traversons est ce qu'on appelait autrefois les *Pays-d'en-Haut*, et les *voyageurs* qui la fréquentaient n'y venaient pas en douze heures en charpalais.

Ils remontaient l'Outaouais et ses nombreux affluents en canots d'écorces, maniant joyeusement l'aviron, et

chantant à tous les échos des forêts nos vieilles chansons populaires. De distance en distance, ils s'échelonnaient par groupes le long de toutes les rivières flottables, et y construisaient des chantiers dans lesquels ils passaient les hivers, transformés en bûcherons.

Toute cette partie du pays était alors couverte de riches forêts, et pendant tout l'hiver la hache impitoyable abattait les pins, les chênes et les cèdres séculaires, détruisant d'immenses richesses forestières, sans que personne ne se préoccupât du lendemain.

Au printemps, les bûcherons devenaient des *hommes de cage*, rassemblaient les bois coupés, en confectionnaient de vastes radeaux ou *cages*, y construisaient de jolies cabanes bien groupées, et ces villages flottants descendaient la rivière Outaouais et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec.

Aujourd'hui, le nombre des *voyageurs* a bien diminué, et leur vie n'est plus la même. Des moulins à scies s'élèvent partout le long des rivières, et le bois scié est expédié par les chemins de fer.

Les pessimistes disent toujours que nous ne progressons pas. Mais quel ne serait pas l'étonnement de nos pères s'ils revoyaient aujourd'hui ces contrées ! Quels développements et quels changements se sont opérés depuis 25 ans, surtout depuis la construction du chemin de fer du Pacifique !

Que d'établissements nouveaux ? Que d'exploitations forestières, minières, agricoles sont en voie de transformer ce grand Nord, que M. Buies décrivait comme insaisissable dans son livre intitulé " *l'Outaouais supérieur !*

" On ne peut, s'écriait-il dans son style imagé et pittoresque, ni le saisir ni l'embrasser dans un cadre. Ses horizons sont trop vastes ; et pendant que le regard cherche à le fixer et à le retenir, il grandit incessamment devant lui, s'élève et gagne de plus en plus la nue, comme une lente et solennelle gravitation de notre planête vers un espace toujours plus reculé. Les vagues de ses forêts, de ses collines et de ses montagnes flottent et montent dans un ciel sans limites, vers des rivages dont nul ne voit la trace, et dont la ligne de l'horizon lointain ne peut donner qu'une illusion passagère..."

Aujourd'hui, notre grand Nord n'a plus cet aspect de l'inconnu sans limites et du rêve insaisissable. On l'explore, on le sillonne, et on l'exploite, non pas encore dans toute son étendue, mais graduellement.

Voici Mattawa, qui n'était, il y a vingt-cinq ou trente ans, qu'un simple poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui est resté une pauvre mission jusqu'à la construction du chemin de fer. Mais aujourd'hui, c'est une petite ville de plusieurs milliers d'âmes et qui se développe rapidement.

Elle occupe un site très pittoresque au confluent de

la Mattawan et de l'Outaouais, sur une espèce de promontoire rocheux. Elle domine la grande rivière qui s'élargit en face d'elle pour la mirer toute entière ; et en même temps elle s'adosse à une montagne sombre qui sert de repoussoir à sa belle église à deux clochers.

L'un des Pères Oblats qui desservent cette église est venu à la gare saluer les évêques, et il se joint à l'expédition.

Si nous remontions plus haut l'Outaouais nous arriverions au lac Témiscaming, où la colonisation a fait de grands progrès. C'était autrefois un long et difficile trajet ; aujourd'hui, grâce aux efforts et à l'habileté de notre compagnon de voyage, le R. P. Gendreau, nous pourrions atteindre le lac en quelques heures, par un service alternatif de petits bateaux et de tramways.

Mais c'est vers l'Ouest et non vers le Nord que nous tendons, et nous quittons l'Outaouais derrière nous en prenant la direction du lac Nipissing.

La voie suit d'abord la rivière Mattawan ; puis elle longe le lac La Tortue, et le lac La Truite, et nous conduit ainsi jusqu'à la hauteur des terres. De là, une autre petite rivière nous indique la route à suivre pour arriver au lac Nipissing.

Tout ce pays est très accidenté, et en pleine voie de colonisation. Il ne faut pas oublier que nous avons traversé la frontière provinciale, et que depuis Mattawa nous sommes entrés dans la province d'Ontario.

L'établissement le plus considérable de ceux que nous touchons jusqu'au lac Nipissing est Callendar. C'est le chemin de fer qui a créé ce grand village qui compte déjà près de 2,000 âmes et qui grandit rapidement. Là, comme dans la plupart des centres qui prennent de l'importance, il y a une école et une chapelle catholique. La majorité de la population est d'ailleurs canadienne-française.

L'air des lacs et des montagnes nous ouvre l'appétit, et nous soupirons après le déjeuner. Les paysages sont beaux, mais les rivières qui scintillent au soleil ne nous offrent que de l'eau claire, et si elles réjouissent nos yeux, elles ne rassasient pas nos estomacs qui crient famine.

Nous rejoindrons bientôt, à North-Bay, un char à dîner qui embellira considérablement le point de vue. Mais en attendant ce réfectoire ambulant, qui fuit devant nous, un de nos plus gais compagnons de voyage, M. Séguin, me propose de dévaliser l'un de nos Vicaires Généraux, qui a près de lui un panier des plus appétissants.

Ce sont les Dames Religieuses d'un couvent dont il est le Bienfaiteur qui ont préparé ce panier, et c'est un vrai chef-d'œuvre. Nous lui proposons d'en faire l'inventaire ; et quand vient le moment de la *prisée* des articles inventoriés, il en est plusieurs que nous nous déclarons incapables d'évaluer sans les goûter.

L'excellent Grand-Vicaire sourit, et nous laisse faire. Naturellement nous vantons et évaluons très haut les précieuses victuailles. Mais, notre estimation faite, voici que le Révérend Monsieur nous réclame le prix de celles que nous avons consommées, suivant la prisée de l'inventaire.

Un procès devenait menaçant lorsque l'attention de tous fut attirée par la vue du lac Nipissing. L'immense nappe d'eau s'étendait à perte de vue à notre gauche, et notre train en côtoyait le rivage. Un coup de sifflet prolongé nous annonça North-Bay.

Northbay.
des *sp*
lac Su
propos

Le site
promesses
fique, et
avec différ
terres à cul

Mise en
l'Est et de
la ville nai
chement du

Sa popul
quart sont
une école et

Il y a à
prison, une
plusieurs hô

III

LE CANADA INCONNU

Northbay. — *Sturgeon's Falls.* — Le lac Timagami, paradis des *sportmen.* — Sudbury. — Chapleau. — Les bords du lac Supérieur. — Tunnels, baies et promontoires. — Gais propos. — Nepigon.

Le site de North-Bay est vraiment joli, et plein de promesses pour l'avenir. En avant, le lac qui est magnifique, et qui lui donne des communications par eau avec différentes villes naissantes. En arrière, de bonnes terres à cultiver et des forêts à exploiter.

Mise en communication directe avec les villes de l'Est et de l'Ouest par le chemin de fer du Pacifique, la ville naissante est reliée à Toronto par un embranchement du Grand Tronc.

Sa population dépasse 5000 âmes, dont près d'un quart sont de race canadienne-française, et y possèdent une école et une chapelle.

Il y a à North-Bay une Cour de District et une prison, une belle gare, de grandes usines, deux scieries, plusieurs hôtels, et quelques églises.

C'est un excellent marché pour les colons des cantons voisins.

A partir de cette station, la voie ferrée suit encore les bords du lac Nipissing pendant quelque temps, et nous arrivons bientôt à *Sturgeon's Falls*. C'est un village florissant contenant plus de 400 familles, dont près de la moitié sont canadiennes-françaises.

La jolie rivière de l'Eturgeon, qui se décharge dans le lac Nipissing, se précipite ici entre deux rochers, et forme une belle chute qui fait mouvoir plusieurs moulins.

Mais d'où vient donc cette rivière, et où va-t-elle puiser l'énorme volume d'eau qu'elle verse dans le lac Nipissing ? Si vous remontiez un peu son cours, vous découvririez qu'elle sert de décharge à un autre lac très vaste et presque inconnu, qui se nomme Timagami, et que les Anglais appellent Tamagamany.

On assure que ce lac mesure trois cents milles de circonférence, et que plus de treize cents îles y ont été jetées par la main de Dieu comme autant de fleurs flottantes sur le cristal de ses eaux.

Que de pointes ! Que de baies ! Que de rochers couverts de mousses ! Que de collines ombragées de beaux arbres ! Que d'horizons qui s'ouvrent et se referment comme les plis ondoyants de riches tentures ! Quelle variété dans les paysages et les décors ! Quel paradis pour les pêcheurs et les chasseurs que cette

immense oasis sauvage où surabondent les poissons et le gibier !

Mais qu'ils se hâtent les *sportmen* qui veulent profiter du bon temps ! Car l'agriculture et l'industrie menacent d'envahir ce beau pays de chasse et de pêche, et dans quelques années les chemins de fer en chasseront le chevreuil et l'orignal, la marte et le vison. L'ours lui-même s'enfuira devant la locomotive, et cherchera plus au Nord quelque retraite plus paisible.

Et pourquoi laisserait-on en possession des bêtes fauves un sol qui, dans certains endroits peut produire du blé, et qui ailleurs contient de l'or, de l'argent et du nickel ?

Sans doute, il y a des industriels qui sont des *sportmen ;* mais l'intérêt de l'industrie prime le *sport,* et ce ne sera pas ceci qui tuera cela. Aussi parle-t-on déjà de deux chemins de fer qui relieraient le lac Timagami, l'un à North-Bay, et l'autre à Sudbury.

Le bassin du lac Timagami a, dit-on, une superficie d'environ deux cents milles carrés et un climat comme celui de Montréal. Le gouvernement d'Ontario y a fait arpenter 68 cantons, et en offre les lots au prix de 50 centins par acre. Les colons qui se dirigent de ce côté sont en grande majorité des Canadiens-français, et c'est le R. P. Paradis qui a trouvé là un vaste champ d'activité.

A dix milles de l'Eturgeon, nous traversons une petite colonie de Canadiens-français dont plusieurs viennent des Etats-Unis. C'est la station de Verner. Le sol et le climat y sont excellents.

Puis, nous entrons dans une contrée encore sauvage, accidentée de rochers, de lacs et de forêts, et nous arrivons à Sudbury.

La plupart de ces établissements datent de la construction du chemin de fer, et sont des créations de la Compagnie du Pacifique.

Il y a trois ans, Sudbury n'était encore qu'un petit village ; mais c'est aujourd'hui une ville qui prend beaucoup d'extension, grâce aux mines de cuivre et de nickel que l'on a découvertes dans l'intérieur des cantons voisins, et dont l'exploitation promet des résultats magnifiques.

Une ligne du chemin de fer relie Sudbury au Sault-Sainte-Marie, ainsi qu'aux grandes voies ferrées des Etats-Unis, et le trafic y prend des développements étonnants.

En construisant cette ligne, qui a une longueur de près de 200 milles, la Compagnie du Pacifique a ouvert à la colonisation le magnifique territoire d'Algoma, et fourni aux villes du Canada-Est une nouvelle voie de communication avec Duluth, Saint-Paul et Minneapolis.

Plus nous avançons vers l'Ouest, plus la nature se fait sauvage et plus la solitude grandit. Cependant

nous rencontrons encore quelques stations où la colonisation commence à s'implanter — entre autres Cartier, Biscotasing et Chapleau.

La nuit est venue lorsque nous faisons halte à cette dernière ; mais j'y suis passé de jour en 1891, et j'ai pu constater qu'il y a ici beaucoup de mouvement et d'activité.

Chapleau est déjà un grand village, agréablement situé aux bords du lac Kinogama, et deviendra bientôt une ville florissante.

Une première journée en chemin de fer est toujours fatiguante, et je trouve mon lit si bon que je m'y suis endormi instantanément ; et quand je me suis levé, le 18 mai, il n'était pas loin de 8 heures.

Tout en dormant nous avons fait une course de trois cents milles ; et si nous ne regardons qu'à droite, nous n'avons pas changé d'horizon. C'est toujours la solitude, la nature sauvage, un entassement de rochers, des arbres rabougris sur des sommets ravagés par le feu, des montagnes tantôt boisées et tantôt nues, entrecoupées de petits lacs et de torrents.

Mais si nous jetons les regards à gauche, l'aspect est tout autre, et le contraste tire l'œil.

Ce sont de larges échappées de vue sur une véritable mer intérieure, des promontoires escarpés, des îles boisées en forme de cônes, de pyramides et de châteaux-forts. Ce sont des baies ravissantes où des flots clairs

laissent voir de grandes roches d'azur, et des lits de sable rougeâtre. Qu'il ferait bon s'y baigner, semble-t-il ! Mais gare aux crampes ! Car il paraît que cette eau est absolument glacée.

Dans ma chère Malbaie, où les bains sont aussi excessivement froids, on raconte qu'une de nos plus loquaces baigneuses a été prise d'un tel frisson, après un bain au *Cap-à-l'Aigle*, qu'elle en est devenue muette. Depuis lors un grand nombre de maris y mènent leurs femmes, dit-on.

La côte nord-est du Lac Supérieur offrirait sans doute les mêmes chances, et les touristes mariés y viendront plus tard ; mais aujourd'hui les seuls touristes qui fréquentent ces rivages déserts sont les goëlands et les poissons — ceux-ci mangés par ceux-là.

Nous circulons au milieu d'énormes blocs de granit rouge et gris, décrivant des arcs, des S, des courbes en tout sens. Nous courons sur le versant des monts, sous les rayons du soleil matinal ; nous descendons au fond des anses pour entendre chanter les flots sombres, bordés d'écume blanche ; puis, nous remontons sur les cimes pour découvrir les horizons infinis du grand lac. Ici un immense viaduc nous fait traverser des ravins à plus de cent pieds audessus du sol ; là nous perçons les rochers, et nous nous enfonçons dans des tunnels ténébreux ; plus loin nous faisons halte au fond d'une rade sauvage où vivent quelques hommes aussi sauvages

qu'elle dans des huttes en bois rond. Ce sont des pêcheurs sans doute, et leur existence isolée n'est pas sans charme quant vient la belle saison.

Ces rives de notre mer intérieure me rappellent beaucoup celles de la Méditerrannée, et le *chemin de la Corniche*, avec cette différence qu'ici la civilisation n'a pas encore transformé la nature. Mais elle y viendra, et déjà l'œuvre de transformation est commencée.

Voici Schrieber, ville naissante, que la Compagnie du Pacifique a jetée ici en pleine sauvagerie, et qui sera peut-être une grande ville dans vingt ans. Déjà elle empiète sur la forêt, et elle ouvre des routes vers l'intérieur. Déjà plusieurs clochers dominent ses boutiques, ses ateliers, ses cottages ; et sur une petite colline isolée je vois s'élever une chapelle en bois desservie par un Jésuite.

C'est ainsi qu'on retrouve partout la religion, au couronnement comme à la base de toute fondation.

Après Schrieber, où nous avons déjeuné, tout le monde est disposé à causer, et les gais propos vont leur train — un train de chemin de fer.

Un excellent chanoine, dont la santé est florissante et joviale, contribue à l'amusement par ses histoires et ses chansons. Mais hier soir il était indisposé, et vu son embonpoint et ses belles couleurs personne n'en avait pitié.

Ses amis intimes cherchaient la cause de sa maladie,

et l'attribuaient les uns aux émotions violentes du départ, les autres à ses jeûnes et privations, d'autres encore à la consommation qu'il fait du tabac à priser.

Quoiqu'il en soit, tout le monde s'intéressait à son sort, et pour augmenter encore l'intérêt qu'on paraissait lui porter le malin chanoine parla de faire son testament.

Nous fûmes bientôt une dizaine autour de son lit sollicitant des legs particuliers. Quant au R. P. Lacombe il disait : " Moi, je suis habitué à vivre de peu, je me contenterai d'être légataire universel ! "

Pour ma part, je tenais à quelques agneaux et à certaines génisses dont il m'avait parlé avec tendresse, et que j'aurais expédiés dans mon ranche de *Pincher Creek*.

— " En tout cas, lui disais-je, comme chroniqueur de l'excursion il me faudrait quelques incidents dramatiques, et je vous serais obligé si vous vouliez bien mourrir un peu tragiquement."

— Je comprends cela, me répondait-il, et je vais faire en sorte que vous soyez content de moi.

Tous les légataires en expectative se sont retirés contents. Mais, ce matin, notre gai chanoine s'est levé plus gras et plus rose que jamais, et tous nos rêves de fortune sont devenus des rêves de Perrette !

Notre convoi roule toujours sans se lasser, et nous faisons le tour de la baie Nepigon. Encore quelques

tours de roues, et nous traversons, sur un beau pont en fer, la rivière du même nom, profonde comme un abîme, rapide comme un torrent. Quel regret de ne pouvoir s'arrêter ici, et remonter la rivière jusqu'au lac Nepigon, qu'ont fréquenté jadis les Bourgeois du Nord-Ouest et nos missionnaires ! Quelles émotions j'aurais à descendre en canot cette rivière aussi pittoresque que le Saguenay, avec mes anciens camarades Montagnais, Tienniche et Thomachiche !

Hélas ! je n'ai ni les loisirs ni les dollars des *sportmen* millionnaires, et dans tous mes voyages je ne fais qu'effleurer du regard maints endroits ravissants, où je voudrais dresser ma tente !

Toutefois, je ne me plains pas trop de mon sort. La vie est trop courte pour qu'on puisse voir toutes les beautés de la terre, si petite qu'elle soit, et il faut savoir en sacrifier un grand nombre.

En laissant derrière nous Nepigon, nous pouvons d'ailleurs contempler les superbes points de vue de la Baie du Tonnerre au fond de laquelle s'élève en amphythéâtre la jolie ville de Port-Arthur.

De Montr
Sound.
tures.-

Quand j
Port-Arth
table, non
confectionn
immense je
les grande
bord de lac

Mais ce
moins par
et c'est m
terminus d

C'est do
voyageurs
en 1889, re
de l'Ouest.

IV

LA ROUTE DES LACS

De Montréal à Toronto. — La capitale d'Ontario. — Owen Sound. — A bord de l'*Alberta*. — Bengough et ses caricatures. — Sault Sainte-Marie. — Sur le Lac Supérieur.

Quand je suis venu ici pour la première fois, en 1889, Port-Arthur portait bien son nom : c'était un port véritable, non pas précisément fait par la nature, mais confectionné par le gouvernement du Canada. Une immense jetée construite à grands frais y protége, contre les grandes vagues du large, la baie trop ouverte, au bord de laquelle s'est élevée la nouvelle ville.

Mais ce port artificiel parait avoir été abandonné, au moins par les steamers de la compagnie du Pacifique, et c'est maintenant Fort-William qui est devenu le terminus de la navigation des lacs.

C'est donc ici, aux quais de Port-Arthur, que les voyageurs qui avaient suivi la route des lacs, venaient, en 1889, rejoindre les trains du Pacifique en destination de l'Ouest.

Cette route des grands lacs est sans contredit la plus variée, la plus intéressante et en même temps la plus agréable — quand il fait beau.

Je n'ai pas oublié pour ma part le charmant voyage que j'ai fait en 1889, de Montréal à Port-Arthur, par la route des Lacs, et je demande la permission de reproduire ici les impressions que j'ai notées et publiées alors dans les journaux.

Mon récit de voyage en deviendra plus complet puisqu'il fera connaître à la fois les deux routes, par le chemin de fer et par les Lacs.

De Montréal à Toronto, le chemin de fer du Pacifique, ou le *Cipiar* comme l'appelle un écrivain français, traverse un pays peu intéressant. Après Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile et Vaudreuil, il n'y a pas un paysage qui mérite l'attention, sauf *Sharbot Lake* qui offre de beaux point de vue, et Peterborough, jolie ville qui progresse rapidement.

Les trains du Pacifique sont d'une exactitude exemplaire, et j'ai remarqué qu'ils arrivaient toujours à l'heure fixée.

On peut avoir à bord un *lunch* excellent ; mais en outre il y a un buffet à certaines gares ; seulement ces buffets sont très peu garnis, et je ne recommande pas leurs menus aux dyspeptiques. Ce sont des comptoirs en hémicycle autour desquels les convives doivent se tenir debout et jouer des coudes pour se faire une place,

ou pour défendre celle qu'ils ont pu se procurer. C'est un *struggle for life*, et si vous avez un voisin de grand appétit, je vous plains. Non seulement il prend tout, mais il se fait servir par vous, et vous passez les dix minutes d'arrêt à lui procurer le sel, le sucre, le lait, un couteau, une fourchette, etc., etc.

J'ai trouvé Toronto considérablement agrandi. C'est vraiment une belle ville, et les rues King, Queen et Yonge menacent d'éclipser les rues Saint-Jacques et Notre-Dame de Montréal.

On est émerveillé quand on se rappelle que cette ville n'a qu'un siècle d'existence.

En 1793, la forêt couvrait encore ces rues spacieuses que sillonnent aujourd'hui les tramways, et ses grands arbres n'ombrageaient que les wigwams de deux sauvages de la tribu des Mississaga. Tout le terrain sur lequel la grande ville est maintenant assise fut alors acheté de ces premiers propriétaires du sol pour un peu de whisky, quelques verroteries, une paire de *couvertes* et deux piastres en argent.

Le site était bien choisi, et la position géographique des plus avantageuses pour l'avenir.

Cependant, ses commencements furent loin d'être rapides, et en 1815 cette ville ne contenait encore que 2,500 habitants.

En réalité, ce n'est que depuis l'Union des deux Canadas que Toronto — qui se nommait York à son

origine — a commencé à grandir. Pendant près de vingt ans la capitale d'Ontario a continué de se développer, dans une mesure tout à fait normale et ordinaire. Mais depuis trente ans ses progrès ont dépassé toutes les prévisions, et dans les dix dernières années ils sont devenus prodigieux.

Les statistiques officielles établissent que la population de Toronto qui était de 96,196 en 1881 était en 1891 de 181,220. Elle aurait ainsi presque doublé en 10 ans !

Mais Toronto n'est pas seulement une grande ville ; c'est une belle ville, bien bâtie, bien aérée, recevant d'un côté les arômes des grands bois et de l'autre les effluves d'une véritable mer intérieure.

Parmi ses édifices publics le touriste admire son Université, son Palais de Justice, son Hôtel du Gouvernement, son hôtel des Douanes, sa Banque de Montréal, son Bureau de Poste, ses églises de Saint-Jacques, (épiscopalienne), Saint-Michel (catholique), Saint-André, Métropolitaine (méthodiste), son Hôtel-de-ville et son Opéra.

Ses hôtels laissent à désirer ; mais ses grands journaux, le *Globe*, le *Mail*, l'*Empire*, le *World* sont de véritables institutions.

Toronto a plusieurs parcs, et des jardins botaniques, et si vous faites une course du côté Ouest en dehors de la ville vous y trouverez les terrains de l'Exposition, avec

ses parterres et son Palais de Cristal, que le soleil inonde librement de ses rayons et qui commandent la vue du grand lac Ontario.

L'ouverture de l'Exposition à laquelle il m'a été donné d'assister (septembre 1889) a été plus ou moins un succès. Les discours de circonstance ont été médiocres. Sir John A. Macdonald a été très gai, et il a montré comme toujours qu'il a beaucoup d'esprit. Mais j'aurais bien voulu entendre tomber de sa bouche autre chose que des bons mots et des facéties.

Après cela, peut-être avait-il d'excellentes raisons de ne pas parler en homme d'Etat dans les circonstances. Il est des jours où l'habileté d'un premier ministre consiste à parler pour ne rien dire.

Le département du Manitoba était des plus intéressants, et contenait une exhibition de produits agricoles tout-à-fait supérieurs.

Un train rapide nous transporte de Toronto à Owen-Sound au milieu de campagnes qui offrent peu d'intérêt. Grâce à de nombreux détours nous escaladons une montagne, et nous arrivons à Orangeville qui a une population de 4 à 5,000 habitants. Ici, encore, il y a un restaurant de gare, un de ceux que j'appellerais volontiers le buffet des gens pressés et des bons estomacs.

Owend-Sound est une jolie petite ville pittoresquement située au fond de la baie Georgienne. Mais c'est à peine si nous avons le temps d'y jeter un coup d'œil,

car le steamer *Alberta* est au quai, tout près du train, et ne paraît pas disposé à nous attendre. Il chauffe et siffle comme un enragé. Nous nous embarquons donc, et vogue la galère.

Mais c'est une belle galère que l'*Alberta*. Il jauge 2000 tonneaux, mesure près de 300 pieds, et est éclairé à la lumière électrique. Ses cabines sont plus spacieuses que celles des steamers océaniques, et sont rangées sur le pont de chaque côté du salon et de la salle à dîner. Rien n'est plus confortable ni plus commode. La table est d'ailleurs excellente et bien servie, ce qui ne gâte rien.

L'*Alberta* est de plus un steamer rapide, et déroule sous nos regards des paysages variés. A gauche, ce sont des promontoires, des îles, des îlets auxquels de grands bois donnent un aspect sauvage. La plupart paraissent d'ailleurs inhabités.

A droite, c'est la terre ferme qui s'éloigne, qui devient bientôt une large barre bleue, et qui s'efface graduellement. Mais voici qu'elle reparaît et s'approche. Seulement, ce n'est plus la terre ferme, c'est la Grande île Manitouline que nous côtoyons sans nous y arrêter.

La nuit est venue, et le temps est splendide. La pleine lune éparpille sur les flots bleus ses innombrables sequins d'argent, comme un joueur prodigue jette ses pièces d'or sur le tapis vert des casinos. Quelques îles

sombres défilent à nos côtés comme de grands monstres à la nage.

Je ne suis pas de l'opinion de Max O'Rell qui aime mieux les hommes que la nature. Moi, je préfère la nature. Mais il se fait tard, l'air devient humide, et nous rentrons au salon, rempli d'une centaine de passagers.

L'observation de quelques types m'intéresse et m'amuse.

Voici deux couples de nouveaux mariés voyageant ensemble. L'une des mariées est une jeune femme qui paraît avoir à peine dix-huit ans ; l'autre est sa mère, que le tableau des amours de sa fille a rajeunie et qui, ne pouvant résister aux charmes d'un Manitoban très fortement charpenté, a convolé en secondes noces. Elle laisse voir au plus quarante ans, mais je ne saurais dire combien elle en cache. Ce qui me semble piquant, et en même temps très naturel, c'est que le vieux couple a l'air beaucoup plus amoureux que le jeune.

Je fais la connaissance d'une femme distinguée qui est venue de Liverpool à Québec à bord du *Sardinian*, et qui est en route pour le Japon. Son mari appartient à la marine anglaise. Il commande en ce moment une frégate à Yokohama, et c'est là qu'elle va le rejoindre, laissant quatre enfants derrière elle, en Angleterre. Pauvres femmes d'officiers de marine, que je les plains ! Loin de leur mari ou loin de leurs enfants,

telle est l'alternative cruelle qui partage les années de leur vie !

Celle-ci suivra maintenant son mari de Yokohama à Hong-Kong, et après d'autres courses plus ou moins prolongées ils reviendront embrasser leurs enfants. Elle est très bonne voyageuse, et elle aime beaucoup à rire ; mais quand je l'ai trouvée écrivant à ses enfants elle pleurait à chaudes larmes.

Nous avons la bonne fortune d'avoir au nombre des passagers, M. Bengough, le spirituel caricaturiste du *Grip*. Avec une parfaite bonne grâce il s'est prêté à l'amusement des voyageurs, en caricaturant les officiers et les garçons de bord avec un brio et une dextérité de crayon qui lui ont valu de chaleureux applaudissements. L'un des garçons ressemble beaucoup — par le nez — à sir John A. Macdonald; l'artiste fit ressortir cet avantage, avec avantage, et plaça Sir John en face de lui, le pointant de l'index et lui disant : *You've got my nose, Sir.*

M. Bengough n'est pas seulement un dessinateur étonnant, il a aussi un talent mimique plein d'entrain, et il a parodié les chanteurs avec une verve comique qui nous a fait rire aux larmes. Le tenor amateur, *avant* son voyage en Italie, et le même, *après* son voyage, sont les plus amusantes satires qu'on puisse entendre. Grâce à M. Bengough, la soirée à bord a été fort gaie.

Au matin, nous entrions dans des chenaux étroits, et

le steamer décrivait cent détours au milieu d'îles et d'îlots qui se comptent par milliers. Un soleil chaud caressait de ses rayons et peignait de couleurs variées toutes ces jardinières flottantes dont les feuillages verts trempaient dans l'eau.

Nous allions à petite vitesse, et parfois même nous étions forcés de nous arrêter pour laisser passer de nombreux steamers et de grands bateaux à voiles, qui descendaient la rivière *Sainte-Marie* pendant que nous la remontions. Car dans cette rivière qui sert de décharge au lac Supérieur, l'eau est peu profonde et le chenal est étroit. Mais rien n'est plus ravissant que ce paysage, et nulle pièce d'eau aux rives solitaires n'est plus mouvementée. Dans l'espace d'une heure nous y avons rencontré au moins une dizaine de steamers, et quinze à vingt grands bateaux plats. D'où viennent tous ces navires, qui ont des formes étranges ? La plupart sont américains et viennent de Duluth, de Marquette et du littoral des lacs Michigan et Supérieur.

Enfin, nous arrivons au Sault Sainte-Marie qui réveille bien des souvenirs historiques.

Dès 1634, Jean Nicolet, qui était au service de Champlain a cotoyé ces rivages, et Champlain lui-même y est venu en remontant la rivière des Outaouais et la rivière Mattawan, traversant le lac Nipissing et rejoignant le lac Huron par la rivière des Français.

Les Pères Jogues et Raymbault y ont évangélisé les Chippewas, et les premiers établissements remontent à 1640.

Aujourd'hui Sault Sainte-Marie est du côté américain une ville florissante, quoiqu'elle ne comptât encore qu'une vingtaine de maisons en 1820. La ville canadienne est plus modeste, mais elle grandit rapidement. Les deux jeunes cités, reliées ensemble par un immense pont en fer qui rattache le Pacifique aux chemins de fer américains, présentent le plus joli coup d'œil et se moquent maintenant du rapide, qui multiplie en vain ses tourbillons pour les séparer.

Il est midi, quand nous arrivons à l'entrée du canal, creusé sur le côté américain. Des casernes s'avancent jusque sur le quai ; la trompette militaire sonne, et la petite caisse bat le rappel. Plusieurs canons allongent leurs cols noirs vers la rive canadienne : que nous veulent-ils ?

En sortant du canal Sainte-Marie, nous entrons dans les eaux du lac Supérieur. Le ciel est pur, le soleil chaud et la face du lac à peine ridée par la brise.

Les rivages fuient. Quelques îles surgissent à notre gauche, nous montrent les belles forêts qui les ombragent et disparaissent bientôt à l'horizon. Au bout de quelques heures nous sommes, ou plutôt, nous croyons être en pleine mer. De tous côtés, le ciel et l'eau se

confondent, et nous sommes comme perdus entre deux infinis.

La soirée a ressemblé à celle d'hier, avec cette différence que l'intimité commençait à s'établir entre les passagers, et que chacun se prêta plus volontiers à l'amusement des autres. On fit de la musique et du chant. M. Bengough esquissa de nouvelles caricatures, prenant cette fois ses sujets non plus seulement dans le personnel du bateau, mais aussi parmi les passagers.

Il y avait à bord un médecin qui plaisait tout particulièrement aux dames. Il a dû être très beau, et quoiqu'il dépasse la cinquantaine, il est encore très galant. Un pareil type ne pouvait échapper à l'œil perspicace du caricaturiste, et il le représenta faisant des niches à une toute jeune fille. Le dessin eut un succès d'autant plus grand qu'en ce moment-là même le galant docteur faisait un bout de cour à une jolie voyageuse.

Un Irlandais très spirituel et gai, nommé French, qui présidait la *performance*, fut admirablement dessiné sous ce titre : *The Irish Frenchman !*

Je n'échappai pas moi-même au crayon de l'artiste, mais il fut miséricordieux et ne me peignit pas plus laid que je ne suis. Il me représenta assis, en face d'un scélérat paraissant aussi stupide que méchant, et lui disant : "*Six months imprisonment with hard labor.*" Au-dessous l'artiste avait écrit : *Quebec Bench.*

M. Bengough nous chanta aussi quelques couplets

fantaisistes, avec sa mimique amusante, et, comme dit la chanson,

Chacun s'en fût coucher.

Le lendemain matin la température et l'aspect du lac avaient bien changé. Le vent n'était pas précisément violent, et la vague n'était pas très forte ; mais le ciel était couvert de nuages et l'horizon fermé par de grandes îles boisées sur notre gauche. Le cap Tonnerre échappa à nos regards.

Vers onze heures du matin nous entrions dans le hâvre de Port-Arthur. Le gouvernement y fait construire d'immenses jetées, qui sont presque terminées et qui font un port spacieux et sûr. Port-Arthur n'est encore qu'une très petite ville ; mais il grandit, et les terrains s'y vendent déjà très cher. [1]

1 — Cela était écrit en 1889. Mais depuis lors les choses ont bien changé. Port-Arthur a été victime des vicissitudes de la roue de Fortune, et Fort-William qui n'était rien est en voie de devenir une grande ville de par la grâce et la puissance de la compagnie du Pacifique.

V

LES BOURGEOIS DU NORD-OUEST

L'ère des découvertes. — Les Français et les Anglais dans le *Far-West*. — Prise de possession sous le règne de Louis XIV. — Varennes de la Vérandrye. — La Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Rivalités et luttes. — Les Bourgeois illustres. — Fusion des deux compagnies.

La route des lacs que nous venons de décrire était autrefois la seule suivie, avec cette différence qu'au lieu de remonter le fleuve Saint-Laurent, on avait généralement adopté une ligne plus courte pour atteindre le lac Huron. C'était la ligne que suit aujourd'hui le chemin de fer du Pacifique jusqu'au lac Nipissing — c'est-à-dire, qu'on remontait la rivière des Outaouais jusqu'à Mattawa ; de là on se dirigeait vers le lac Nipissing par les petites rivières et les lacs que j'ai indiqués déjà, et après avoir parcouru le lac Nipissing dans toute sa longueur, on rejoignait le lac Huron par la rivière des Français. De la baie Georgienne jusqu'au fond du lac Supérieur, à Fort-William, la navigation ne

rencontrait plus d'autre interruption que le sault Sainte-Marie.

Il va sans dire que ce long trajet de Montréal à Fort-William se faisait en canot d'écorce, et nécessitait de nombreux et difficiles portages. Le voyage durait généralement six semaines.

C'est la route que suivirent pendant plus d'un siècle les découvreurs, les traiteurs de pelleteries, les Bourgeois des Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, et les missionnaires.

Pour que ce livre soit plus complet, il nous semble nécessaire d'esquisser ici à grands traits les faits historiques les plus importants des origines du Nord-Ouest Canadien.

L'ère des voyages et des découvertes qui remonte au quinzième siècle n'est pas encore, à proprement parler, définitivement close. Mais il ne reste plus guère de terres ni de mers à découvrir, et nous commençons à trouver notre planète trop petite.

Il est curieux de voir comment les peuples se sont successivement engagés dans cette voie ouverte à l'activité humaine, et y ont laissé des traces plus ou moins profondes.

Les Portugais ont été les premiers, et les Espagnols les ont suivis. Au seizième et au dix-septième siècle les Français se sont faits voyageurs et découvreurs, et les Anglais ont marché sur leurs traces. Tous étaient

poussés dans la même direction — vers l'Ouest. Tous, depuis Christophe Colomb, cherchaient un passage vers les Indes et la Chine, et tous venaient se heurter aux côtes de l'Amérique, jetée comme une immense barrière d'un pôle à l'autre.

Mais alors il fallait franchir ce vaste continent, dont on ignorait l'étendue, et l'on espérait y parvenir en remontant les fleuves qui venaient se jeter dans l'Atlantique.

La Salle croyait si bien trouver le passage tant cherché en remontant le fleuve Saint-Laurent que le nom de Lachine a été donné à son point de départ; et pendant que les Français s'avançaient dans cette direction à travers les terres, les Anglais tentaient de s'ouvrir une issue par le Nord; et les Hudson, les Davis, les Baffin, les James, les Frobisher faisaient d'importantes découvertes dans l'Océan Glacial.

Mais le Far-West avait des dimensions bien plus étendues qu'on ne le soupçonnait, et l'on avait beau élargir le champ des découvertes, l'on n'arrivait pas à la Chine, ni même à l'Océan Pacifique.

Dans l'Amérique du Nord, la France a précédé l'Angleterre presque partout dans la prise de possession de ces immenses contrées qui s'étendent de la Baie d'Hudson au golfe du Mexique.

C'est par des Français que le Mississipi fut découvert et exploré ; et quand le prince Rupert se fit concéder

aux bords de la Baie d'Hudson le territoire qui porte son nom, il y avait plus d'un demi-siècle que la Compagnie de la Nouvelle-France avait obtenu du roi Louis XIII la concession des mêmes terres.

En 1671, l'Intendant de la Nouvelle-France y envoyait un délégué, M. Daumont de Saint-Lusson, pour prendre solennellement possession des immenses pays du Far-West, et la cérémonie s'y fit au Sault Sainte-Marie avec une grande pompe.

L'éminent auteur des *Canadiens de l'Ouest*, M. le sénateur Jos. Tassé, en cite le procès-verbal qui est une pièce curieuse. Plus de deux mille sauvages " tous habitants des terres du Nord et proches de la mer " s'y étaient rassemblés pour attester leur allégeance au roi de France. Après avoir planté une croix et arboré les armes de la France, le délégué déclara par trois fois, à haute voix, *au nom du très-haut, très-puissant et très redouté monarque Louis XIVème du nom, très chrétien, roy de France et de Navarre*, prendre possession de toutes les terres et rivières et des lacs et fleuves de ce pays, *qui se borne d'un côté aux mers du Nord et de l'Ouest et de l'autre côté à la mer du Sud, levant à chaque fois un gazon de terre, en criant " Vive le Roy ", et le faisant crier à toute l'assemblée tant Française que sauvage.*

En 1731, Gauthier Varennes de La Vérandrye allait explorer cette région tourmentée et presque inaccessible

qui s'étend au nord du lac Supérieur ; et en quelques années il jetait les fondements de nombreux forts, échelonnés aux bords des lacs et des rivières, depuis les lacs Nepigon et Supérieur jusqu'aux prairies baignées par l'Assiniboine, la Saskatchewan, et les grands lacs Manitoba et Winnipeg.

De son côté, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait établi ses comptoirs au fond de la Baie James, et elle prétendait bien accaparer le commerce des pelleteries de l'Ouest.

Les deux puissances marchaient ainsi à la conquête de ce que nous appelons aujourd'hui le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, les Français, par la voie des grands Lacs, et les Anglais par la mer du Nord. Mais la cession du Canada à l'Angleterre vint porter un coup mortel aux agrandissements des fondations françaises dans l'Ouest.

" La conquête, dit M. Masson dans son bel ouvrage " *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, " devait nécessairement amener de grands changements dans la traite des *Pays-d'en-Haut*. Les privilèges, les monopoles, incompatibles avec les idées nouvelles, disparurent graduellement ; les postes militaires et de trafic furent abandonnés, et les anciens Bourgeois ou commandants ruinés laissèrent le pays. Les traiteurs anglais, qui voulurent marcher sur leurs traces, ne connaissaient ni le pays, ni les indigènes, qui leur

étaient antipathiques ; et ces derniers, ne trouvant plus de débouchés du côté du Canada pour leurs pelleteries, se dirigèrent vers la Baie d'Hudson.

Un grand nombre de coureurs de bois, qui regrettaient la bonnomie et la familiarité de leurs anciens maîtres, et ne pouvaient se faire aux manières plus rudes et aux idées plus sévères et plus pratiques des nouveaux venus, les y suivirent ou se dispersèrent parmi les différentes tribus. Les relations avec le Canada furent interrompues ; et, après quelques années il ne resta plus dans le Nord-Ouest que de rares vestiges de l'influence civilisatrice de l'ancien régime."

Cependant la traite des pelleteries était un champ trop avantageux pour être abandonné, et bientôt un Anglais, qui est devenu célèbre, M. Henry, s'aventura sur les traces qu'avaient laissées les voyageurs français. Il éprouva d'abord bien des revers et des mésaventures. Mais il forma ensuite avec un Canadien-Français — J. B. Cadotte — une société qui prospéra remarquablement.

Les frères Frobisher et Peter Pond devinrent plus tard leurs associés, et de nouveaux succès couronnèrent leurs efforts.

Ils étendirent leur commerce jusqu'aux postes les plus éloignés que les Français avaient fondés sous l'ancien régime, et atteignirent enfin la fameuse région d'Athabaska, qui fut l'*emporium* du Nord-Ouest.

C'est ainsi qu'ils devinrent, en 1784, les organisateurs de la *Compagnie du Nord-Ouest*, qui a été très puissante, et qui a compté parmi ses membres des hommes remarquables. Puisque nous allons traverser le théâtre de leurs exploits, il convient de rappeler ici leur souvenir.

Un des plus celèbres Bourgeois du Nord-Ouest fut Alexandre MacKenzie. Jeune encore, mais plein de courage, et d'un caractère aventureux, il avait la passion des voyages et des découvertes. Dès son arrivée dans les *Pays-d'en-Haut*, il avait fait le rêve de découvrir ce fameux passage du Nord que l'on cherchait depuis longtemps et d'atteindre l'Océan Glacial.

C'était un projet des plus audacieux, et dont il était impossible de prévoir toutes les difficultés et les dangers. Les sauvages, qui prétendaient connaître le pays, assuraient que plusieurs hivers passeraient avant qu'il pût atteindre l'Océan, et qu'à son retour ses cheveux auraient blanchi. Ils ajoutaient qu'aux bords d'une grande rivière qui coulait vers le Nord, il rencontrerait une race d'enthropophages pour lesquels il serait un mets succulent. Le froid, la faim, des navigations pleines de périls, des solitudes immenses, des forêts presque impénétrables, et mille autres dangers étaient à redouter.

Mais rien ne put arrêter le hardi voyageur et ses intrépides compagnons, dont quatre étaient Canadiens-français et un Allemand. Leur expédition ne dura

guère plus de trois mois, et fut couronnée d'un plein succès. Ils découvrirent le grand fleuve qui porte aujourd'hui le nom de son découvreur, et le parcoururent jusqu'à l'Océan Glacial. C'était en 1789.

Ce premier succès ne put satisfaire les aspirations de l'ambitieux Bourgeois, et c'est l'Océan Pacifique qu'il voulait maintenant atteindre. La nouvelle entreprise était plus difficile encore et son organisation fut pleine d'embarras, mais l'énergique volonté de Mackenzie triompha de tous les obstables, et le 9 mai 1793 il s'embarquait sur la rivière à la Paix, en route pour la *Mer d'Ivoire*. Il avait avec lui six voyageurs Canadiens-français, deux sauvages et un Anglais. Après des périls et des fatigues sans nombre, dans les Montagnes Rocheuses, ils durent abandonner leur canot, et s'aventurer à pied au milieu des rochers et des bois dans la direction du soleil couchant. Enfin le 22 juillet 1793 la Grande Mer de l'Ouest apparaissait à leurs regards, et Alexandre MacKenzie écrivait son nom sur les rochers du rivage. [1]

Les misères qu'il endura dans ce pénible voyage altérèrent considérablement sa santé, jusqu'alors très robuste, et ce ne fut pas sans peine qu'il put faire et publier la relation de ses voyages.

1—Dans la préface d'Atala, Chateaubriand raconte qu'il avait projeté de faire les découvertes de ces deux fleuves qu'il appelait le fleuve Bourbon et la rivière de l'Ouest. Mais avant qu'il eût pu organiser son voyage il apprit que Mackenzie l'avait devancé.

Heureusement, il avait près de lui un ami précieux, qui lui fut toujours fidèle, et qui pouvait l'assister dans un ouvrage de ce genre. C'était M. Roderic Mackenzie, qui avait une instruction brillante, et qui pendant ses longs hivers au fort Chippewean cultivait les Lettres.

Il avait fait de ce fort, perdu dans les lointaines solitudes du Lac des Buttes, une résidence luxueuse ; et il y avait installé une bibliothèque qui l'avait fait surnommer " *La petite Athènes des régions hyperboréennes.* "

On croit donc que M. Roderic Mackenzie collabora à cette relation des voyages de son ami Alexandre Mackenzie, qui valut à ce dernier le titre et la décoration de chevalier commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George. Malgré ses succès, Sir Alexander Mackenzie n'était pas à la tête, ni le plus important bourgeois de la grande Compagnie, et des rivalités surgirent entre lui et son chef, Simon MacTavish.

Il en résulta une rupture éclatante, et la formation d'une nouvelle compagnie, dont Sir Alexander devint le chef.

Entre deux hommes aussi bien doués pour la lutte que l'étaient les deux chefs, la guerre ne pouvait manquer d'être ardente, et elle se continua avec une activité et un acharnement terribles jusqu'à la mort de M. MacTavish, arrivée inopinément en juillet 1804.

Ce brillant chef de l'ancienne Compagnie était encore

jeune, et avait réalisé une très belle fortune. Quand la mort vint l'arracher à ses admirateurs il se faisait construire un château au *Pied de la Montagne*, à Montréal, à l'endroit même où Sir Hugh Allan a bâti depuis *Ravenscraig*.

M. MacTavish disparu, l'ancienne et la nouvelle Compagnie se fusionnèrent, et les Bourgeois purent accroître leur prospérité et leur opulence. Ceux qui demeuraient à Montréal y possédaient des résidences fastueuses, et y exerçaient une hospitalité princière.

Ils y occupaient dans la société une position à peu près analogue à celle dont jouissent aujourd'hui les magnats du Pacifique.

Cependant l'opulente Compagnie avait une rivale puissante dans la Campagnie de la Baie d'Hudson, et la lutte commencée depuis longtemps s'accentua de plus en plus.

La première comptait parmi ses Bourgeois les deux Mackenzie — Simon Fraser, qui chercha une nouvelle route pour atteindre l'Océan Pacifique, et découvrit le beau fleuve qui porte son nom — David Thompson, qui avait fait partie de la Compagnie de la Baie d'Hudson — l'infortuné Benjamin Frobisher, dont nous rappellerons la mort tragique — Duncan Cameron, Peter Grant et John MacDonald.

Ce dernier était né dans les montagnes d'Ecosse et descendait de l'ancienne famille dont les ancêtres furent

contemporains de Noé, dit-on. Suivant la légende, ils n'auraient pas eu besoin d'entrer dans l'Arche pour être sauvés du déluge ; car ils possédaient un navire du même genre sur le lac Lhomond ; et comme ils n'avaient pas reçu l'ordre d'y renfermer les animaux du globe, ils laissèrent cette tâche désagréable à Noé, et réunirent dans leur navire autant de beaux hommes et de belles femmes qu'il pouvait en contenir. C'est ainsi que les MacDonald expliquent l'incontestable supériorité de leur noble famille.

Comme on voit, la Compagnie du Nord-Ouest comptait parmi ses membres plusieurs hommes remarquables ; mais celle de la Baie d'Hudson était aussi fortement organisée, et elle rencontra un puissant appui dans Lord Selkirk.

La compétition entre les deux compagnies qui se disputaient le monopole de la traite dans l'extrême Ouest de l'Amérique Britannique du Nord, engendra une véritable guerre. Les hostilités commencèrent par des dénonciations, des poursuites, des arrestations et des saisies, et elles finirent par des expéditions armées et des batailles.

De déplorables excès furent commis de part et d'autre, et le malheureux Frobisher fut victime d'un des attentats que l'on reproche à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

M. S. H. Wilcocke, qui parait avoir été un des plus

féconds publicistes de ce temps-là, a fait de cet événement une narration que M. Masson reproduit dans le second volume de son ouvrage. Elle est sans doute un peu chargée, et trahit l'animosité de l'auteur contre la Compagnie de la Baie d'Hudson ; mais les faits principaux en sont vrais, et l'on ne peut imaginer, sans l'avoir lue combien cette histoire est lamentable. Fait prisonnier par M. Williams, alors gouverneur d'Assiniboia, il avait été envoyé à York-Factory, et il y était détenu. Mais il réussit à s'évader, avec deux *voyageurs* — Turcotte et Lépine — et ils marchèrent pendant deux mois dans la direction d'un poste de la Compagnie du Nord-Ouest.

Après avoir enduré des fatigues et des misères inénarrables, après s'être nourri pendant plusieurs jours de peau d'orignal et de cette mousse qu'on appelle *tripe de roche*, ils étaient parvenus à deux jours de marche d'un établissement de la Compagnie, au bord du lac Bourbon, ou des Cèdres ; mais Frobisher ne put aller plus loin, et ses deux compagnons l'y abandonnèrent, à sa demande, pour aller chercher du secours au Fort.

Ils le quittèrent le 20 novembre 1819 sans autre nourriture qu'un morceau de peau de buffle desséchée. C'est tout ce qu'ils avaient, et ils n'emportèrent pour se nourrir eux-mêmes pendant le voyage que *deux paires de mocassins !*

Hélas ! ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'ils

atteignirent le Fort, après avoir mangé leurs souliers ; et quand les hommes qu'ils envoyèrent au secours de Frobisher arrivèrent au lac Bourbon, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre, et constatèrent qu'il avait mangé son morceau de peau de buffle, et le talon d'un de ses souliers !

La mort de Frobisher n'était pas de nature à ralentir les hostilités entre les deux Compagnies, et celle du Nord-Ouest aurait fini par triompher de sa rivale de la Baie d'Hudson. Mais pendant qu'elle poursuivait la lutte avec activité et intelligence au Nord-Ouest, ses agents en Angleterre, qui contrôlaient la majorité des actions, s'entendaient avec les adversaires, et signaient un traité d'union qui mettait fin virtuellement à la Compagnie du Nord-Ouest.

Le trafic de l'Ouest convergea de nouveau vers la Baie d'Hudson, et, comme dit M. Masson en terminant son travail, les Bourgeois furent noyés dans la nouvelle organisation devenue anglaise : *The Lords of the lakes and forests had passed away !*

On était en 1822. Il y avait deux ans que les deux plus brillantes personnifications des deux compagnies avaient quitté la scène de ce monde. Sir Alexander Mackenzie était allé mourir dans ses chères montagnes d'Ecosse en mars 1820, et Lord Selkirk s'était éteint quelques semaines après dans le midi de la France.

Marche
nair
La (

La m
christian
vreurs s
l'existen

Les m
et ils ou
routes qu

Nous
remontan
parvenus
de la Vé
forts à d
Saskatche

Nous a
aussi des d

VI

LES PREMIERS MISSIONNAIRES

Marche de la civilisation. — Lord Selkirk et les missionnaires. — Mgr Provencher. — Extension des missions. — La Congrégation des Oblats. — Mgr Taché.

La marche de la civilisation depuis l'avènement du christianisme est presque partout la même. Les découvreurs s'avancent les premiers, et révèlent au monde l'existence de terres et de races jusqu'alors inconnues.

Les missionnaires catholiques s'élancent à leur suite, et ils ouvrent au milieu des solitudes sauvages les routes que suivront plus tard les colons.

Nous avons vu comment les découvreurs français remontant notre grand fleuve et nos grands lacs étaient parvenus jusqu'à la région des prairies, et comment M. de la Vérandrye avait, de 1731 à 1748, établi des forts à différents endroits jusqu'aux rivages de la Saskatchewan.

Nous avons vu comment les Bourgeois, qui étaient aussi des découvreurs, avaient étendu le champ de leurs

opérations, et avaient poussé leurs expéditions jusqu'à l'Océan Pacifique.

Le jour des missionnaires était alors venu ; car jusque là les Jésuites n'avaient guère pénétré au delà du Saut-Sainte-Marie.

Mais qui se souciait du prêtre dans ces régions lointaines et sauvages ? Qui allait les y appeler, et leur procurer des moyens de transport pour franchir les immenses distances qui les en séparaient ? Qui allait les protéger et les soutenir dans un pays si éloigné de la civilisation, et qui n'était presque pas habité ?

Tout homme devient un instrument dans les mains de la Providence, quand elle en a besoin pour l'accomplissement de ses desseins, et celui qu'elle choisit alors fut un protestant, Lord Selkirk.

Nous avons raconté en quelques pages les luttes des deux grandes Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. La première, ayant son siège principal à Montréal, était considérée comme canadienne, tandis que la seconde était anglaise, et avait son centre à Londres.

La Compagnie du Nord-Ouest avait d'ailleurs repris les routes ouvertes sous l'ancien régime français, et attirait vers elle les vieux coureurs des bois, et les *voyageurs* canadiens.

En accaparant cet élément elle s'assurait une influence d'autant plus forte que les sauvages avaient toujours

des sympathies pour la race française, et elle aurait fini par triompher infailliblement de sa puissante rivale.

En devenant le principal actionnaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Thomas Douglas, comte de Selkirk, avait compris que la prépondérance au Nord-Ouest passati à la Compagnie rivale, et il avait résolu d'enrayer ce mouvement.

Pour cela, il ne fallait pas rester isolé sur la rive lointaine de la Baie d'Hudson, et il fonda une colonie sur les bords de la rivière Rouge.

" Au commencement de l'année 1813, dit M. l'abbé Dugas, cette colonie se trouvait composée d'environ cent personnes, et au mois de septembre 1814, elle en comptait à peu près deux cents."

Les Bourgeois du Nord-Ouest virent dans cet établissement une menace formidable. Ils contestèrent les titres de concession de Lord Selkirk, et lui déclarèrent une guerre de corsaires.

A deux reprises la colonie fut en grande partie détruite. Mais Lord Selkirk avait une énergie indomptable, et il comprit que ses essais de colonisation trouveraient une aide puissante dans la religion. Pour attirer à lui les *voyageurs* canadiens et les sauvages, il lui fallait des missionnaires.

Il écrivit donc à Mgr Plessis, évêque de Québec, en avril 1816, pour lui offrir sa coopération et ses secours,

si Sa Grandeur réalisait le dessein qu'elle avait déjà formé d'envoyer des missionnaires à la rivière Rouge.

" Ce serait, disait-il, avec la plus grande satisfaction que je coopérerais de tout mon pouvoir au succès d'une telle œuvre ; et si Votre Grandeur veut choisir un sujet convenable pour l'entreprendre, je n'hésite pas à lui assurer ma considération et à lui offrir tous les secours que Votre Grandeur jugera nécessaires......"

Lady Selkirk et plusieurs employés des plus influents de la Compagnie de la Baie d'Hudson, presque tous protestants, écrivirent dans le même sens.

Monseigneur Plessis délégua donc à la rivière Rouge M. Tabeau, curé de Boucherville, avec instructions de visiter le pays et de faire rapport sur l'opportunité d'y établir une mission.

Mais M. Tabeau se laissa effrayer par les hostilités qui se poursuivaient entre les deux Compagnies, et il ne se rendit pas même jusqu'à la rivière Rouge. Pour des raisons qu'on ignore, il ne fit rapport de son voyage que dans l'hiver de 1818, et si l'on en juge par la lettre sévère que Mgr. Plessis lui adressa, le 8 mars, ce rapport n'était guère satisfaisant.

Mais le grand évêque n'abandonna pas son projet, et sa lettre au curé de Boucherville se terminait comme suit :

" J'ai la confiance qu'on trouvera, dans le clergé canadien, des hommes assez généreux pour se mettre

à la tête de cette entreprise. N'est-ce pas honteux que pour le seul motif d'un gain temporel, des marchands nous aient devancés dans ces pays lointains."

M. Provencher, curé de Kamouraska, et M. Dumoulin, un des vicaires de Québec, répondirent à l'appel de leur évêque, et partirent pour la rivière Rouge dès les premiers jours de mai 1818.

En même temps, M. Tabeau s'embarquait avec les gens de la Compagnie du Nord-Ouest, pour se rendre jusqu'à Fort-William, le siège principal des affaires de la Compagnie, et pour aller donner des missions dans les postes voisins.

La route que l'on suivait alors était celle que Champlain lui-même avait parcourue jusqu'au lac Huron, en 1634.

Les voyageurs partaient de Lachine en canot, et remontaient la rivière des Outaouais jusqu'à Mattawa. De là, par la rivière Mattawan et une série de petits lacs et de portages ils atteignaient le lac Nipissing, d'où ils gagnaient le lac Huron par la rivière des Français. Longeant ensuite les bords du lac Huron, et cinglant au milieu des îles innombrables de la Baie Georgienne, ils arrivaient au Saut-Sainte-Marie, parcouraient le lac Supérieur dans toute sa longueur et abordaient à Fort-William à l'embouchure de la rivière Kaministiquia.

Nous ne suivrons pas les missionnaires dans leur long

voyage qui dura près de deux mois. Qu'il nous suffise d'ajouter qu'ils arrivèrent au fort Douglas, bâti au bord de la rivière Rouge, le 16 juillet après-midi.

Le temps était splendide, et la population réunie les attendait au rivage. Il y avait là de vieux coureurs des bois qui n'avaient pas vu de prêtres depuis leur enfance, et des Métis qui n'en avaient jamais vu. C'étaient les premières robes-noires qui venaient les visiter, et elles allaient à l'avenir demeurer au milieu d'eux.

Ce fut un jour mémorable et de grande joie pour la rivière Rouge, et des larmes d'attendrissement coulèrent de bien des yeux.

Le grain de sénevé était jeté en terre ; mais la germination en fut d'abord assez lente.

Revenu au Canada, en 1820, M. Provencher y demeura deux ans. Il y fut sacré évêque de Saint-Boniface, le 12 mai 1822, et quand il reprit la route de ses missions il ne pût décider à le suivre qu'un jeune ecclésiastique, M. Harper, qui fut plus tard ordonné prêtre à la rivière Rouge.

Les premiers prêtres canadiens qui plus tard voulurent bien se dévouer à ces lointaines et difficiles missions furent M. Boucher en 1827, M. Belcourt en 1831, M. Poiré en 1832, M. Jean-Baptiste Thibault en 1833. Puis, vinrent M. Demers en 1837, M. Blanchet et M. Mayrand en 1838, M. Darveau en 1841, MM. Laflèche

et Bourassa en 1844. Dans cette dernière année arrivaient aussi à la rivière Rouge les quatre premières religieuses, appartenant à la communauté des Sœurs Grises.

Depuis quelque temps déjà Mgr. Provencher réclamait l'aide d'un ordre religieux pour lui confier plus spécialement l'œuvre de ses missions. Ses vœux furent enfin exaucés, et l'ordre des Oblats de Marie Immaculée entra dans cette carrière immense où il exerce son zèle apostolique, depuis près d'un demi-siècle.

C'est en 1845, que l'on vit arriver à la rivière Rouge, après un voyage de deux mois, le R. P. Aubert, et Frère Alexandre Taché, qui n'était alors que sous-diacre, et qui, six ans après seulement, devait recevoir la consécration épiscopale.

Désormais, la vigne plantée par Mgr Provencher, ne pouvait plus périr ; car l'ordre des Oblats était tenu de lui envoyer des ouvriers, et le coadjuteur qu'il fournissait à l'évêque de Saint-Boniface, possèdait des qualifications exceptionnelles.

" Je désirais un coadjuteur plus capable que moi, écrivait Mgr Provencher ; je ne doute pas de l'avoir trouvé en lui. Il possède les langues pour se faire entendre de tout son peuple ; il a l'activité de la jeunesse, et la prudence de plus d'un vieillard. Je crois que l'expédition des affaires ne le gênera pas. Dieu s'en est mêlé, je l'en remercie."

Aussi le vénérable prélat salua-t-il le retour d'Europe de Mgr Taché, qui avait été sacré en France, en répétant les paroles du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine...*

Ce salut était prophétique ; car moins d'un an après, le 7 juin 1853, il s'éteignait doucement à Saint-Boniface, où vit encore le souvenir de ses qualités et de ses vertus.

Nous verrons plus loin ce qu'est devenue l'œuvre des missions au Nord-Ouest sous la direction de son illustre successeur.

VII

DE PORT-ARTHUR A WINNIPEG

Fort-William et son rapide développement. — Le pot de terre et le pot de fer. — L'ancienne route des *voyageurs* et des missionnaires. — Un homme heureux. — Le lac des Bois et Portage du Rat. — Une toile de M. Van Horne. — Un premier coup d'œil sur la capitale du Manitoba.

En quittant Port-Arthur, nous retardons nos montres d'une heure, parce qu'elles ne sont plus d'accord avec le soleil, et nous adoptons la manière de compter les heures usitée dans l'Ouest. Nous partons en conséquence à 14.30 h., c'est-à-dire à 2.30 P. M.

En dix minutes nous atteignons Fort-William, situé au bord du lac, à l'entrée de la rivière Kaministiquia. C'est un ancien poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, dont l'établissement remonte à plus d'un siècle, et qui a complètement changé d'aspect depuis quelques années. Les pelleteries et les marchandises ont été remplacées par des entassements de charbon, de bois et de grain. De lourds steamers y prennent des

chargements, et l'on y a bâti de vastes ateliers, des élévateurs et des moulins.

Malgré ces constructions qui existaient déjà lors de mon premier voyage, en 1889, il n'y avait pas alors de ville, et tout le mouvement des affaires se concentrait à Port-Arthur. Mais depuis lors quel changement ! Un différend survenu entre la Compagnie du Pacifique et le Conseil de ville en a été la cause.

La puissante compagnie avait d'abord l'intention de construire à l'est de la petite ville de vastes ateliers, des élévateurs, une gare spacieuse, un grand hôtel etc., etc. Mais pour toutes ces constructions il lui fallait une large étendue de terrains, et elle avait compté que le Conseil de Port-Arthur se montrerait très libéral dans la concession de ces terrains, et les exempterait de taxes pendant un grand nombre d'années.

Quelles furent les propositions et les prétentions de part et d'autre ? Je n'en sais rien. Mais il est certain que les deux parties ne purent s'entendre. Le Conseil ne comprit pas les immenses avantages que les projets du Pacifique allaient assurer à la ville naissante. Il ne crut pas aux menaces de la Compagnie de se retirer de Port-Arthur, et d'aller bâtir à Fort-William sa ville de fer, de pierre et de briques. Il voulut recommencer la lutte éternelle du pot de terre contre le pot de fer, et comme il aurait dû le prévoir, il a été brisé.

Aujourd'hui, la gare du Pacifique à Port Arthur est bien loin, en dehors de la ville, isolée, sans importance, au milieu des broussailles d'une espèce de savanne ; les trains traversent lentement la ville, sans s'y arrêter, en longeant la grève du grand lac ; pensifs et tristes sur le seuil de leurs portes, les hôteliers les regardent glisser lentement au son de la cloche de la locomotive ; et, quand ils sont passés, leurs regards vont se perdre sur la vaste étendue du lac qui est déserte. Car les steamers de la compagnie, au lieu de venir accoster à leurs quais comme autrefois, se dirigent du large vers l'embouchure de la Kaministiquia, et vont s'amarrer aux quais de Fort-William.

Aujourd'hui, tout le mouvement des affaires s'est déplacé. Trois élévateurs collossaux dressent leurs faîtes altiers au bord de la petite rivière où venaient aborder jadis les canots d'écorce de la Compagnie de la baie d'Hudson, et où de grands navires viennent maintenant recevoir leurs chargements de blé. Un grand hôtel en pierre, d'architecture anglo-normande, fait suite à une gare de grande dimension. Des ateliers immenses, un pont élevé reliant la gare aux quais de la rade par-dessus la voie ferrée et les trains en mouvement, de grandes boutiques s'alignant le long des rues nouvellement ouvertes, des manufactures, des hôtels, des villas, toute une ville surgissant de terre avec des tramways circulant dans la savanne — tel est l'aspect de la nouvelle

cité dont la Compagnie du Pacifique a décrété la création, il y a deux ans.

C'est ici maintenant que se fait la jonction de la ligne des steamers avec celle du chemin de fer, et pour peu que la Compagnie du Pacifique continue de le vouloir, Fort-William deviendra une ville importante.

C'est d'ici que partaient jadis pour la rivière Rouge et les territoires du Nord-Ouest les convois d'hommes et de provisions que les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson destinaient à leurs établissements respectifs, et qui étaient souvent accompagnés de quelques missionnaires.

Les grands canots, qu'on appelait les *canots du maître*, et qui étaient partis de Lachine ne s'aventuraient pas plus loin dans l'Ouest à cause de la difficulté des portages, et ils retournaient à Montréal par la route que nous avons indiquée, chargés des pelleteries entassés au *Poste* pendant l'hiver.

Des canots beaucoup plus légers, qu'on appelait *canots du Nord*, étaient alors mis à la disposition des *voyageurs* et des missionnaires, pour pénétrer par les rivières et les lacs jusqu'à la baie d'Hudson au Nord, et jusqu'au grand lac Athabaska et au delà dans l'Ouest.

La rivière Kaministiquia, qu'ils remontaient jusqu'à la Grande Chute, les conduisait, après un long et difficile portage, au lac des Mille-Isles. De là, ils suivaient

un ruisseau jusqu'au lac de la Pluie, puis, la rivière du lac de la Pluie jusqu'au lac des Bois. Un nouveau portage leur permettait d'atteindre la rivière Winnipeg qu'ils descendaient jusqu'au lac du même nom.

Alors, suivant leurs destinations respectives, les canots cherchaient l'embouchure de la rivière Rouge, perdue dans les joncs, et la remontaient jusqu'à Saint-Boniface — ou bien, ils poursuivaient leur course vers le Nord-Ouest en cotoyant le lac Winnipeg, le lac Manitoba et la Saskatchewan.

Pendant que je note ces souvenirs des voyages d'autrefois, et que je m'extasie sur les changements opérés depuis quelques années, nous avons quitté Fort-William, et nous roulons à grande vitesse vers la frontière du Manitoba.

Le chemin de fer longe la *Kaministiquia*, puis remonte les rivières *Mattawan* et *Wabigoon* à travers un pays sauvage et qui ne paraît guère colonisable.

Quelques stations ont des noms étranges. Une d'elles s'appelle *Murillo*, je ne sais pourquoi, et une autre *Bonheur !* C'est à ce dernier endroit peut-être que vivait l'homme heureux de certain conte oriental.

Un roi puissant et immensément riche se trouvait malheureux, et comme tout le monde il aspirait au bonheur. Il réunit ses devins, et les consulta. Après quelques jongleries, ils lui répondirent qu'il cesserait de souffrir s'il pouvait revêtir la chemise d'un homme

heureux. Alors il envoya des milliers de ses serviteurs à la recherche d'un homme heureux, avec ordre, s'il le trouvaient, de lui enlever sa chemise et de la lui apporter.

Les serviteurs partirent et cherchèrent bien longtemps. Enfin, ils trouvèrent un homme heureux, (le conte ne dit pas où, mais ce doit être à la station *Bonheur*). Hélas ! le grand roi n'en fut pas plus avancé ; car l'homme heureux n'avait pas de chemise !

Une autre station porte un nom que je n'hésite pas à proclamer glorieux et qui est bien vénéré dans toute cette partie du pays : ce n'est pas le nom du soldat heureux qui traversa ces solitudes en 1870, et qui est devenu le général Wolseley, c'est celui de Monseigneur Taché, archevêque de Saint-Boniface.

Que de voyages ardus et périlleux il a fait dans ces contrées lorsqu'elles étaient encore complètement sauvages ! Que de fois il lui a fallu, dans l'intérêt de ses missions et pour la diffusion de l'Evangile, parcourir ces forêts, traverser ces lacs, remonter ces rivières, franchir ces montagnes, malgré les intempéries des saisons et les dangers qu'offre toujours un pays inhabité !

Chose singulière, le chemin de fer suit généralement la même voie que suivait alors le courageux missionnaire. Seulement il fallait soixante jours à ce dernier pour franchir la distance que la locomotive parcourt maintenant en trois jours !

Mais l'homme de Dieu apprenait aux âmes à franchir une distance bien plus considérable encore — celle qui sépare le ciel de la terre !

Toute la région que nous traversons pendant la nuit n'offre aucun avantage au colon ; mais elle pourrait bien être riche en minérais de fer, de cuivre et de mica, si l'on en croit certains rapports.

Quand nous arrivons au lac des Bois et au Portage-du-Rat, il fait jour. Une jolie petite ville est ici en voie de progrès rapide, grâce à de nombreuses scieries, et à l'exploitation des mines d'or trouvées à quinze ou vingt milles de là. Des centaines de travailleurs y sont employés, et une grande usine a été construite pour broyer le minérai d'or et en extraire le précieux métal.

Un nouveau compagnon de voyage vient ici nous joindre. C'est le R. P. Beaudin, curé du Portage-du-Rat, où il compte six à sept cents catholiques, et où il vient de bâtir une église, sous le vocable de Sainte-Marie.

Tout près de Portage-du-Rat est Keewatin où une riche compagnie (*Milling Company*) a bâti un élévateur et un grand moulin où elle peut moudre 200 quarts de farine par jour.

Le lac des Bois, aux bords duquel grandissent ces deux petites villes, a 80 milles de longueur ; et il est parsemé de tant d'îles qu'on s'imagine voir une centaine

de lacs différents réunis par de pittoresques ponts de rochers et de verdure.

C'est un pays très fréquenté par les touristes pendant la belle saison, et les *sportsmen* y accourent des villes d'Ontario, du Manitoba et des Etats-Unis. La truite, le poisson blanc, l'éturgeon, et le gibier y abondent.

Il y a quelques années, M. Van Horne, qui est artiste, eut ici la vision d'un tableau qu'il a exécuté depuis avec un remarquable talent. Il était dans son char privé, accroché au train du Pacifique stationné à cet endroit, et il s'était approché de la fenêtre pour voir le soleil, qui se levait tout rouge à l'horizon par un beau jour du mois de juin. Tout-à-coup un vrai tableau qui ne manquait pas même de cadre attira son regard d'artiste et le fascina.

Sur une petite élévation, tout illuminée des splendeurs du soleil levant, une tente blanche était dressée. A la porte de la tente, le profil d'un missionnaire portant une robe noire, de grands cheveux blancs, un crucifix à sa ceinture, et adressant la parole à quelques sauvages drapés dans leurs costumes pittoresques et contemplant l'homme de Dieu. A leurs pieds, des enfants à peine vêtus, assis dans l'herbe, et caressant des chiens aux couleurs fauves.

Quel beau sujet de peinture, pensa l'artiste, oubliant qu'il était l'homme des chemins de fer ! Puis, il songea

que le missionnaire devait être le P. Lacombe, qu'il n'avait jamais vu. Il sortit du waggon, et marcha vers lui.

— " Vous êtes, sans doute, le P. Lacombe, dit-il au prêtre ?

— Oui, Monsieur.

— Eh ! bien, moi, je m'appelle Van Horne, et je suis charmé de faire votre connaissance.

Après avoir échangé quelques paroles, il remonta dans son char qui s'ébranlait. Mais la vision qu'il avait eue ne le quitta pas, et il a voulu en perpétuer le souvenir sur la toile.

Le R. P. Lacombe est devenu depuis l'heureux donataire de ce tableau, qui est une œuvre d'art.

La station qui vient après le Portage-du-Rat et Keewatin se nomme *Déception ;* et le guide nous l'indique comme une station-restaurant, *refreshment station !* Ce n'est pas encourageant ; en général, les déceptions n'ont pas l'effet de restaurer. Aussi la sonnette nous a-t-elle appelés en vain ; personne n'a voulu déjeuner à la table de *Déception.*

Un autre nom plus alléchant est *Beauséjour ;* mais nous n'avons pu savoir comment la station qui porte ce nom l'avait mérité. Car le Beau en est absent, personne n'y séjourne.

Enfin, voici Selkirk qui nous rappelle l'ancien établissement du noble *Lord* dont nous avons esquissé l'his-

toire, au bord de la Rivière Rouge ; et bientôt nous apercevons surgissant de la prairie les grands édifices de Winnipeg, la capitale du Manitoba.

Quand on se rappelle que la population de cette ville ne dépasse pas 30,000 âmes, on est stupéfié de son étendue ; et quand on se représente ce qu'elle était encore il y a moins de dix ans, l'étonnement grandit.

Winnipeg est vraiment une belle et grande ville. Ses rues immenses, ses lignes de chemins de fer, ses tramways, ses riches boutiques, ses beaux édifices publics, ses nombreux temples protestants, dont un ressemble à une mosquée orientale, sa jolie église catholique de Sainte-Marie, ses grands moulins, ses élévateurs, ses ateliers, son superbe hôtel-de-ville, son bel hôpital, ses vastes hôtels et tout son mouvement lui donnent tout à fait l'aspect d'une ville du plus grand avenir.

Il faut ajouter que son mouvement et ses progrès se sont un peu ralentis pendant trois ans ; et ce résultat devait nécessairement se produire après le *boom* démesuré qui a signalé les années de 1882 à 1886. Mais le mouvement progressif a recommencé, et se continue dans des conditions plus normales.

Ce qui est certain, c'est que Winnipeg devra s'étendre encore et prospérer, parce qu'il est le centre d'une province dont les richesses agricoles sont incontestables.

Il faut traverser les vastes prairies qui s'étendent à l'ouest de Winnipeg jusqu'à la frontière provinciale, pour se faire une idée du riche grenier que la Providence y tient en réserve pour la classe agricole. Il y a là des millions d'acres de terre inoccupée, sans arbres, sans roches, prête au labour, et dont la fertilité est inépuisable.

Chez M
tri
les
ne
—
Ho

Une
acclam
mises
ville pc

Tous
sont pa
anglais
sons.

Mons
lité et c
populair
monde e
si plein

VIII

A WINNIPEG

Chez Mgr Taché. — Au collége des Jésuites. — Ecole industrielle des Sauvages. — Une belle soirée académique chez les Sœurs de la Charité. — Visite au Lieutenant-Gouverneur. — Au couvent des Saints Noms de Jésus et Marie. — Cérémonie imposante à l'église de Sainte-Marie. — Honneurs conférés à M. Barrett. — Diner.

Une foule énorme nous attend à la gare, et des acclamations saluent notre arrivée. Des voitures sont mises à notre disposition, et nous traversons toute la ville pour nous rendre à l'archevêché de Saint-Boniface.

Tous les édifices publics et plusieurs résidences privées sont pavoisés. A Saint-Boniface, flottent des drapeaux anglais et français au faîte de presque toutes les maisons.

Monseigneur Taché, nous accueille avec cette affabilité et cette distinction de manières qui l'ont rendu si populaire dans toute la puissance du Canada. Tout le monde est heureux de le trouver si bien portant, si gai, si plein d'entrain. Il a un bon mot pour chacun, un

sourire pour tous. Il se multiplie, il s'empresse autour de ses hôtes, il va audevant de leurs désirs, il se prodigue pour les satisfaire. En un mot, nous recevons chez lui cette hospitalité cordiale et généreuse qui n'ouvre pas seulement sa maison mais son cœur.

La joie est grande pour les missionnaires de l'Ouest de souhaiter la bienvenue à leurs frères de l'Est. La plupart se sont déjà connus et rencontrés, et ils ont bien des souvenirs à se rappeler. Aussi, quelles cordiales poignées de mains ils échangent ! Quels baisers de paix ils se donnent ! Quelles causeries intarissables se succèdent !

Bientôt le déjeuner — qui est plutôt un diner — est servi, et nous nous rangeons autour d'une table somptueuse. Les appétits sont aussi ouverts que les cœurs, et les esprits aussi alertes que les fourchettes.

Mais notre hôte se plaint toujours que nous ne faisons pas honneur à son menu, et il semble croire qu'en arrivant dans la région des prairies nos estomacs ont dû prendre les dimensions de ses immenses horizons.

Après le dîner, et quelques minutes consacrées à la *fumerie*, nous nous acheminons vers le collège de Saint-Boniface qui est sous la direction des RR. PP. Jésuites.

Le R. P. Drummond, qui est un des hommes les plus distingués de la Compagnie de Jésus, et un orateur anglais et français de grande envergure, y souhaite la bienvenue aux évêques et à leurs compagnons de voyage,

en quelques phrases très bien appropriées à la circonstance.

Une adresse est lue par un des élèves, et est suivie d'une petite comédie, ou plutôt d'un simple lever de rideau.

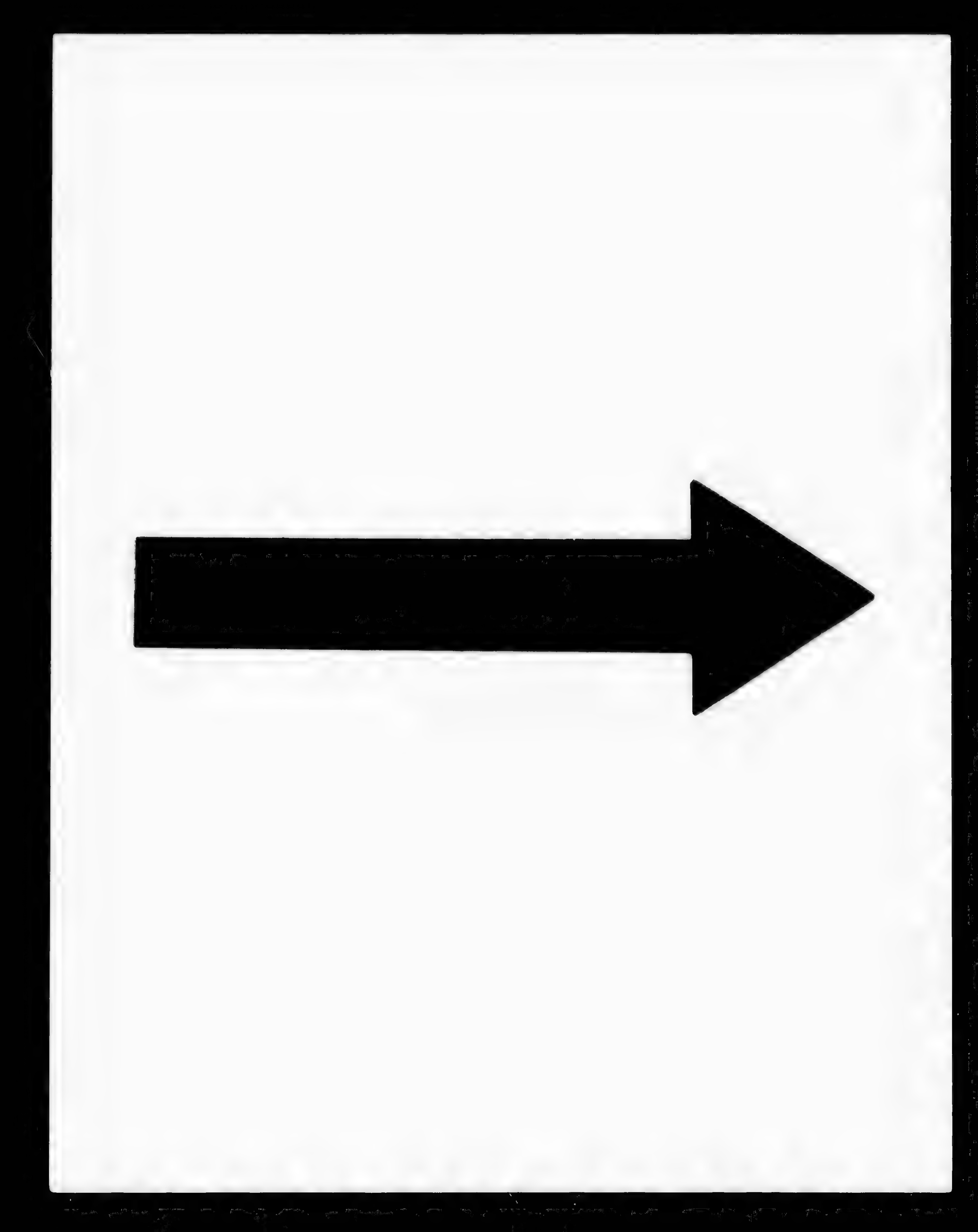
Mgr l'Archevêque d'Ottawa doit répondre à l'adresse des élèves, et il le fait très brièvement en passant le gâteau à son voisin Mgr l'évêque des Trois-Rivières.

N'est-ce pas en effet à celui-ci, ancien missionnaire de la Rivière Rouge, qu'il appartient de parler dans cette circonstance ?

On sait quel orateur vraiment remarquable est Mgr Laflèche. Ce n'est pas un classique, et il n'a pas l'élocution brillante, châtiée, harmonieuse de l'éloquence académique. Mais s'il n'a pas l'éloquence des mots il a l'éloquence des idées, et il ne parle jamais pour ne rien dire.

Il possède même à un haut degré cette faculté, précieuse chez un penseur comme lui, qu'on appelle l'imagination, et qui revêt les idées d'une forme sensible et saisissante.

Il ne vise pas à l'effet, mais il y arrive. Ce n'est pas le cœur qu'il s'efforce de toucher, mais c'est l'esprit qu'il tâche de convaincre ; et l'auditeur est forcé d'admirer à la fois l'enchaînement plein de logique, de symétrie et de clarté de ses idées, les termes de comparaison qu'il choisit pour les rendre plus frappantes, les rapproche-



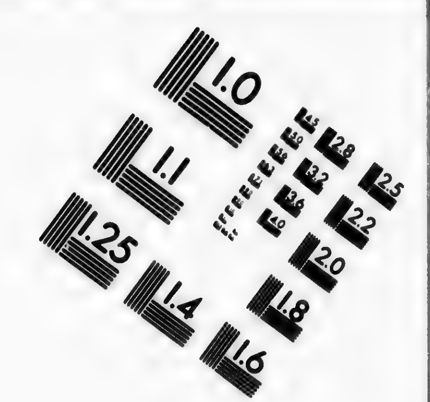
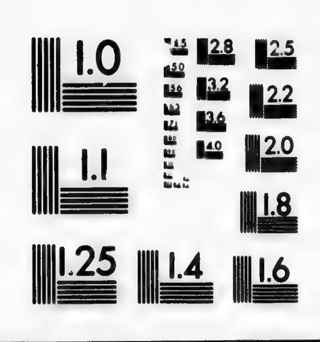


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



ments ingénieux qu'il sait trouver pour les faire ressortir, les images qu'il va chercher dans la nature physique et qu'il applique habilement à l'ordre moral.

Il n'a pas, comme Mgr Taché, ces mouvements passionnés qui jaillissent du cœur, qui s'adressent aux sentiments, qui touchent, attendrissent et entrainent. Mais ses conceptions intellectuelles ressemblent à des visions. Il voit les idées qu'il exprime, et il les montre si nettement que l'auditoire les voit comme lui.

Il n'a pas les élans impétueux qui nous transportent dans la sphère la plus élevée de l'idéal, mais un vol régulier dans des hauteurs sereines, au milieu d'horizons limpides.

Ces qualités de l'éminent orateur que j'ai pu admirer souvent, je les ai retrouvées dans le petit discours qu'il a adressé aux élèves du collège de Saint-Boniface, et que je vais tâcher de reproduire :

" Mes chers enfants, quand on est jeune comme vous on aime et l'on trouve facilement des fleurs de littérature. Vous êtes au printemps de la vie, et le printemps c'est la saison des fleurs.

" Mais quand on est vieux ce n'est plus la même chose. A l'automne, l'arbre donne des fruits et non plus des fleurs ; or dans les fruits il y a des amandes, ou des pepins, qui sont des semences et qui servent à la propagation.

" Les fruits du vieillard ne sont pas seulement ses

œuvres ; ce sont ses idées qu'il jette dans les esprits, qui y germent, se propagent et multiplient les semences de vérité.

" Vous êtes heureux, mes enfants, de grandir sous la direction de maîtres aussi éminents que les Jésuites qui reçoivent eux-mêmes leur direction de l'Eglise.

" Dans le monde moderne on a beaucoup d'idées fausses sur l'éducation. On croit qu'il faut apprendre avant tout à l'enfant à gagner de l'argent, à faire fortune. C'est le programme du diable. C'est celui-là même qu'il proposait à Jésus au Désert en lui disant : " si vous êtes le fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pains."

" Les efforts constants et le travail prodigieux de l'activité moderne n'ont pas d'autre but : changer les pierres en pains.

" Sans doute, mes chers enfants, le pain est nécessaire pour soutenir le corps de l'homme. Mais l'homme n'a pas seulement un corps, il a aussi une âme, et dès lors il ne peut pas vivre seulement de ce pain matériel que donne l'argent. Il faut à son intelligence une nourriture intellectuelle, il faut à son âme un pain spirituel, sans lequel il deviendrait semblable aux bêtes. Or c'est l'Eglise qui a reçu la mission de nous procurer le pain spirituel de la Vérité dont elle seule a reçu le dépôt.

" N'oubliez jamais cela, mes chers enfants ; et quelle que soit la carrière dans laquelle vous entrerez, quelles

que soient les vicissitudes de votre vie, prenez dès maintenant l'engagement solennel de rester toujours dociles aux enseignements de l'Eglise.

" Croyez-en l'expérience d'un vieillard, cette docilité ne vous empêchera pas de faire votre chemin dans le monde, et de contribuer pour votre part à la prospérité et à la Grandeur de votre race."

En sortant du collége nous sommes allés visiter l'école industrielle des sauvages, établie et soutenue par le gouvernement d'Ottawa. C'est M. l'abbé Lavigne qui en est le directeur.

Les petits sauvages et les petites sauvagesses nous ont chanté avec un ensemble parfait quelques couplets de bienvenue composés pour la circonstance en anglais, et Mgr Laflèche leur répondit en chantant un cantique en langue sauvage. Cette réponse était charmante, et eut un grand succès. Les petits sauvages étaient émerveillés d'entendre un prince de l'Eglise qui venait de l'Est et qui parlait leur langue.

Le gouvernement d'Ottawa a établi plusieurs écoles industrielles du même genre à différents endroits des Territoires, à Qu'Appelle, à Calgary et ailleurs.

On y enseigne aux élèves à lire et à écrire, avec un peu de grammaire, d'arithmétique et de cathéchisme.

Aux petits garçons on enseigne de plus les métiers de charpentier, de cordonnier, etc., etc. Aux petites filles, on apprend à faire la cuisine, à laver et repasser,

à coudre et confectionner des vêtements pour elles-mêmes et pour hommes.

C'est Sir John A. Macdonald qui a eu l'heureuse idée d'établir ces écoles, et c'est peut-être le plus grand bien qu'il a fait aux sauvages.

On ne leur enseigne pas le français, et cela a suscité des mécontentements et des plaintes dans la province de Québec. Mais ces plaintes n'avaient aucun fondement raisonnable. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface et le P. Lacombe ont eux-mêmes voulu que l'anglais seul fût enseigné dans ces écoles, et ils invoquent les raisons suivantes que nous croyons irréfutables. 1° L'étude de deux langues eut rendu le programme trop compliqué et trop difficile pour les enfants sauvages; 2° L'anglais est la langue du pays, presque la seule que l'on parle ici, et conséquemment la plus utile à ces enfants qui trouveront des emplois plutôt chez des Anglais que chez des Français; 3° Ces enfants ne sont ni Français ni Anglais, ils sont sauvages et païens: on ne saurait demander que le gouvernement qui est en majorité anglais et protestant, et qui permet que nous les élevions dans la foi catholique nous autorise de plus à les transformer en Français.

Un autre article du programme des études dans ces écoles industrielles est la musique, et c'est ce que les enfants sauvages apprennent le plus facilement. Les corps de musique qu'ils ont organisés à Qu'Appelle, à

Calgary, et dans la Colombie, réussissent vraiment très bien, et nous avons été charmés de les entendre. On assure en même temps que cette étude exerce une heureuse influence sur les caractères.

Le soir, séance des plus intéressantes à l'Académie dirigée par les Dames Religieuses de la Charité, en présence d'un nombreux auditoire composé d'Anglais et de Français. Parmi ces derniers nous avons remarqué l'Hon. juge Dubuc, les Hon. MM. Prendergast et Bernier, MM. Prudhomme, Bertrand, Monchamp, Auger, Lecomte, etc., etc., etc.

Trois petites pièces dramatiques furent très bien jouées par les élèves, et la partie musicale du programme ne fut pas moins goutée.

Une cantate de bienvenue composée pour l'occasion fut parfaitement chantée par un chœur nombreux d'élèves ; et six jeunes filles vinrent ensuite offrir des bouquets aux six évêques présents.

Le maire de Saint-Boniface, l'Hon. M. Prendergast monta alors sur l'estrade, et lut au nom des citoyens une adresse de bienvenue aux évêques et à leurs compagnons de voyage. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu nous procurer le texte de cette œuvre littéraire vraiment remarquable. Il est très difficile de faire sortir des cartons de M. Prendergast les jolies choses qu'il y tient cachées.

Mgr l'Archevêque d'Ottawa répondit en quelques mots bien appropriés à la circonstance ; et Mgr Laflèche lui succèda.

Il fit ressortir le contraste entre ce qu'il voyait aujourd'hui et l'aspect que présentait le pays quand il le vit pour la première fois il y a 48 ans. Il encouragea les catholiques et la race française à avoir confiance dans l'avenir, et comme gage d'espérance il leur rappela cette grande parole : *Si Deus pro nobis quis contra nos*, si Dieu est pour nous qui sera contre nous ?

Le lendemain, 20 mai, nouvelles réceptions et nouvelles fêtes.

Dès 9 heures du matin, grande réunion à l'Académie des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Chant, musique, adresse et réponses, tout contribua à nous donner le spectacle de la réception la plus agréable et la plus distinguée.

Au sortir de ce couvent qui est très bien tenu, le Lieutenant-Gouverneur nous attendait, entouré de son état-major. Il a une belle résidence, et il nous reçut avec beaucoup de dignité, mais aussi avec une grande cordialité. Madame Shultz et madame Dubuc rivalisèrent en même temps de grâce et d'amabilité pour augmenter le charme de cette réception.

La jolie église de Sainte-Marie nous ouvrit ensuite ses portes pour une réception quasi-académique.

L'orgue nous accueillit d'abord pompeusement ; puis

mademoiselle Barrett, qui a une très belle voix, nous chanta un *Ave Maria* pathétique et suave.

Nous étions tous rangés dans le chœur de l'église, formant un hémicycle, le dos tourné à l'autel dont on avait enlevé le Saint-Sacrement, et la foule des citoyens remplissait la nef.

Alors M. J. K. Barrett, l'éminent écrivain du *Manitoba Free Press*, s'avança jusqu'au pied des gradins du sanctuaire et lut au nom des catholiques de Winnipeg une adresse vibrante d'émotion.

Il rappela que les premiers missionnaires venus dans cette région du Canada y avaient été envoyés par l'évêque de Québec, alors que le diocèse de ce nom s'étendait de l'Atlantique au Pacifique.

Il paya un juste tribut d'éloges à l'un des plus intrépides de ces apôtres d'autrefois, Mgr l'évêque des Trois-Rivières, dont les glorieuses infirmités témoignent encore de son zèle et des misères endurées dans ses missions.

Il exprima toute l'affection et la reconnaissance de ses concitoyens pour les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée et leurs infatigables labeurs, et pour l'archevêque illustre qui les dirige.

Enfin il trouva des paroles émues de gratitude pour les sympathies et l'appui moral que les catholiques de la province de Québec, ont toujours donnés à leurs

frères du Manitoba dans leurs épreuves, et spécialement dans leur lutte récente sur le terrain des écoles séparées.

Mgr l'Archevêque d'Ottawa répondit en Anglais, et il le fit avec une vraie éloquence. J'ai entendu dans différentes circonstances d'excellents discours de Mgr Duhamel. Il parle avec une rare correction l'anglais et le français. En même temps, il est toujours prêt, toujours digne, jamais inférieur à la circonstance. Il sait ce qu'il convient de dire, et il ne dit que ce qu'il veut dire.

Mais à l'église de Sainte-Marie il s'éleva jusqu'à l'éloquence, et tous ses compatriotes Canadiens-Français étaient fiers de lui.

Ecoutez ces accents dignes des grands orateurs :

“ Catholiques de Winnipeg, vous avez suivi la direction de l'Eglise, notre mère, et vous avez droit à mes éloges. Vous avez suivi les règles qu'elle trace en matière d'éducation, et vous méritez l'admiration non seulement de vos frères catholiques qui viennent vous visiter, mais de ceux mêmes qui ne partagent pas vos croyances, pour peu qu'ils aient du cœur et l'amour de leurs enfants.

“ On peut faire des lois contraires à la justice ; mais ces lois ne prouvent qu'une chose : c'est qu'il y a des hommes qui ne comprennent pas les véritables intérêts du pays dans lequel ils vivent.

" On peut faire des lois injustes et tyranniques à l'égard de ce grand corps religieux qui est accoutumé à la persécution ; mais ces lois ne diminueront pas le nombre des adorateurs au pied des autels de notre sainte religion.

" On peut faire des lois qui rendront plus difficile aux catholiques l'accomplissement de ce devoir sacré qui les oblige à donner une éducation catholique à leurs enfants ; mais ces lois seront impuissantes à supprimer cet enseignement indispensable. S'il leur faut payer à la fois une taxe pour le soutien des écoles publiques et une autre taxe pour le maintien de leurs écoles catholiques, ils auront assez de zèle et de dévouement pour le faire.

" Mais quand la constitution leur donne le droit de ne payer qu'une seule taxe et d'avoir leurs écoles séparées, ils sauront combattre comme des hommes, avec la tenacité des vrais chrétiens, et ils poursuivront la lutte aussi loin et aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour remporter la victoire.

" Il y a une foule de gens qui ne comprennent pas le véritable esprit qui anime les catholiques. Ils s'imaginent que nous devons être satisfaits, du moment qu'ils nous permettent de bâtir des églises pour y adorer Jésus-Christ et y prêcher sa doctrine. Mais non, il est d'autres temples, qui ne sont pas composés de pierres et de briques et que Dieu veut posséder sur cette terre :

temples vivants qui lui appartiennent et qui ne sont autres que nous-mêmes.

" Voilà surtout les temples que nous sommes tenus d'édifier, et que nous avons à cœur de défendre. Que les ennemis de notre foi nous enlèvent le droit de bâtir des églises, qu'ils démolissent celles que nous avons construites, et nous n'en continuerons pas moins de faire de nos enfants, par l'éducation chrétienne que nous leur procurons, des temples vivants du Très-Haut !......"

Nous ne pouvons reproduire tout ce discours qui fut prononcé d'une voix chaude et vibrante.

Pour reconnaître les généreux efforts des catholiques de Winnipeg, et leur courageuse résistance dans la question des écoles, l'orateur ajouta en terminant qu'il voulait spécialement honorer dans cette circonstance celui qui avait été leur organe, et qui depuis longtemps défendait si vaillammənt leurs droits dans la presse.

Tous les yeux se fixèrent sur M. Barrett, et Mgr l'archevêque d'Ottawa, faisant un pas vers lui déclara solennellement en sa qualité de chancelier apostolique de l'Université d'Ottawa qu'il lui conférait le titre de Docteur en Droit de cette université.

Des applaudissements universels accueillirent cette déclaration et la remise du diplôme. Car il n'y a qu'une voix au Nord-Ouest, et dans tout le Canada, pour reconnaitre le mérite exceptionnel de M. Barrett.

C'est un polémiste des plus remarquables, un écrivain de grande allure et d'une verve inépuisable. A mon avis, son journal peut avoir des égaux, mais n'a pas de supérieur dans toute la Puissance du Canada.

Cette imposante cérémonie fut suivie d'un diner somptueux chez le Recteur de l'église de Sainte-Marie, le R. P. Fox, de la congrégation des Oblats.

Les appétits étaient aussi ouverts que les cœurs, le menu, préparé à l'hotel Clarendon, était délicieux, et le service avait un charme particulier, puisqu'il était fait par des Dames de la ville.

Vers les 3 heures P. M. nous étions tous de retour à la gare, et nous nous séparions à regret des hôtes sympathiques qui nous avaient donné une si large et si cordiale hospitalité.

IX

LE GRENIER DU CANADA

Joli mot d'un Irlandais. — Octrois gratuits de terres. — Qualité du sol. — Colonisation du Manitoba. — Une grande faute des Canadiens-Français.

On raconte à Winnipeg l'anecdote suivante.

Un colon irlandais venait d'y arriver dans l'intention de se fixer au Manitoba. Malgré la pluie qui tombait depuis deux jours notre homme avait dû circuler un peu dans la ville, et quand il revint à la gare du Pacifique il ressemblait aux marcheurs en raquettes, tant ses bottes avaient pris des dimensions démesurées. Ceux qui connaissent la boue de Winnipeg n'en seront pas étonnés : c'est une véritable glue qui vous tient par les pieds,- et qui semble avoir le dessein de vous empêcher d'aller plus loin. C'est peut-être à cela que Winnipeg doit son accroissement rapide de population.

— *Well, Pat*, lui demanda un de ses amis, *what news in town ?*

— *Good news indeed ! I have already a homestead in one foot and a pre-emption in the other !*

S'il est incontestable que le sol de Winnipeg s'attache ainsi fortement aux pieds du colon, il est également certain que le colon sérieux et qui entend son métier s'attache bien vite aussi à ce sol plantureux qui ne demande qu'à produire et dont la fécondité est inépuisable,

On sait que par *homestead* il faut entendre l'octroi gratuit d'un lot de terre mesurant cent soixante acres, et par *pre-emption*, le droit d'être préféré à tout autre acheteur, au prix offert par ce dernier, pour un autre lot choisi et retenu par le colon, propriétaire d'un *homestead*.

Il va sans dire que ces avantages ne sont accordés au colon qu'à certaines conditions d'habitation et d'exploitation effective ; car le but du gouvernement est d'encourager la colonisation, et non la spéculation.

Mais aujourd'hui nous croyons que dans la province de Manitoba il ne reste guère de terres avantageusement situées, qui puissent être octroyées gratuitement. Sans doute, il y en a encore dans les endroits éloignés des centres et des chemins de fer, et ces terres sont tout aussi bonnes que celles qui sont en exploitation ; mais la difficulté des communications et l'éloignement en diminuent la valeur, et il vaut mieux, quand on a

quelque argent, acheter une terre dans le voisinage des centres ou des chemins de fer.

Car il est encore possible d'acquérir à bon marché des terres très bien situées dans le Manitoba, et la fertilité de ces terres ne peut plus être mise en doute.

Est-ce à dire qu'il n'y ait ici aucun avenir pour celui qui n'a aucun capital ? Une telle conclusion serait une grave erreur.

L'émigrant laborieux et actif trouvera facilement de l'emploi, et des gages plus élevés ici que dans les provinces de l'Est. S'il veut travailler et s'il est économe, il pourra prendre un *homestead*, et travailler chez ses voisins pour gagner l'argent nécessaire à son installation.

Naturellement, dans ce cas, les débuts seront lents et difficiles ; mais enfin, avec du courage, de la persévérance et du temps cet émigrant finira par devenir propriétaire d'une terre qu'il n'aurait jamais eu les moyens d'acquérir dans l'Est.

On me dira peut-être qu'il pourrait tout aussi bien obtenir un *homestead*, et s'y établir dans les provinces de l'Est. Mais il y a ces deux différences : 1° qu'ici le salaire qu'il recevra sera plus élevé ; 2° que dans l'Est il lui faudra défricher sa terre, tandis qu'il la trouvera ici toute prête à la culture. Même après un premier labour — qn'on appelle ici le *cassage de la prairie* — il pourra ensemencer avec avantage ; et après deux

labours sa terre sera aussi bien préparée à recevoir la semence que dans les terres cultivées depuis longtemps.

Ce que nous disons ici de l'émigrant qui vient des provinces de l'Est s'applique *a fortiori* à celui qui vient d'Europe, où la terre coûte très cher et où les impôts sont très lourds.

L'éloge du Manitoba comme pays agricole n'est plus à faire. Les chiffres toujours croissants de ses étonnantes productions sont aujourd'hui connus du monde entier. Personne n'ignore que sa récolte de blé en 1891 s'est élevée à vingt-cinq millions de minots.

Aussi cette province est-elle entrée dans une voie de prospérité sans exemple. Déjà les chemins de fer la sillonnent en tous sens pour transporter ses céréales, et des villes surgissent partout autour de vastes élévateurs.

Outre les villes échelonnées sur les voies ferrées, il y a au Manitoba un grand nombre de paroisses dans lesquelles s'est distribuée la population de race française. Le colon de la province de Québec y retrouve un centre anologue à celui qu'il a quitté, un groupe d'agriculteurs possédant une église et des écoles.

Saint-Norbert, Saint-Léon, Saint-Alphonse, Saint-Laurent, Lourdes, Sainte-Anne, le Lac des Chêne, Saint-Malo, La Grande Clairière, et plusieurs autres centres sont peuplés de Français, de Belges, de Canadiens-Français et de Métis français.

D'après les rapports officiels du Manitoba, environ 20,000 colons y seraient arrivés en 1892, sans compter ceux qui sont allés s'établir dans les Territoires ; et l'agence du Pacifique à Winnipeg aurait vendu dans cette année seulement (1892) 390,000 acres de terre, à des prix divers formant un total de $1,300,000.

Malheureusement pour notre race, elle ne compte presque pas dans ce large flot d'émigration. L'immense majorité des émigrants est anglaise.

Le Canadien-Français est pourtant le meilleur colon du monde, et nous sommes convaincus qu'il aurait pu fonder des colonies florissantes dans cette *terre promise* du cultivateur.

Je dirai franchement mon opinion ; nous, habitants de la Province de Québec, avons eu bien tort de ne pas prendre il a dix ans et plus, tous les moyens possibles pour diriger de ce côté un fort courant d'émigration de nos compatriotes. Il y a certainement ici un pays très riche et d'un grand avenir dont nous aurions pu nous emparer au grand avantage de notre race et de ses futures destinées sur ce continent.

Il sera toujours temps pour nous de coloniser le nord de notre province, qui n'est un objet de convoitise ni pour les Anglais ni pour les Américains. Mais il était extrêmement important au point de vue national de verser ici, au cœur de la Confédération, une forte proportion de sang français.

Si nos compatriotes qui ont émigré aux Etats-Unis depuis quinze ans avaient pris la route du Manitoba, ils seraient aujourd'hui dans cette province une puissance avec laquelle il faudrait compter, et qui serait peut-être maîtresse de l'avenir. On n'y verrait certainement pas se produire cette espèce de persécution qui menace aujourd'hui l'élément français.

Nous avons eu tort au point de vue national, et nous avons eu tort au point de vue des avantages matériels. Grâce à notre apathie, et à notre courte vue, les autres origines ont déjà accaparé ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux ici. Suivant notre habitude, nous arriverons trop tard, et il nous faudra bien des années pour acquérir ici la position que nous devrions y occuper, et que nous aurions pu facilement prendre.

Cependant ce qui est difficile n'est pas perdu, et je crois que nous devrions, sans plus tarder, nous mettre tous à l'œuvre. Sans doute il faudrait agir avec discrétion, intelligence et mesure, mais il faudrait agir.

C'est à la classe dirigeante qu'il appartient de créeer ce mouvement. Evêques, prêtres, hommes politiques, et tous ceux qui exercent quelqu'influence sur l'opinion devraient se concerter sur les moyens à prendre pour diriger vers le Manitoba (sans négliger les intérêts de la province de Québec) un courant d'émigrants appartenant à notre race.

Un tel mouvement opéré dans toutes les conditions

de sécurité que la prudence devra suggérer me semble éminemment désirable, et ses résultats dans l'avenir seraient précieux.

Je n'insiste pas d'avantage pour le moment, et je ne dis pas tout ce qu'il y aurait à dire afin de n'éveiller aucune susceptibilité. Mais je caresse encore un rêve qui ne semble pas irréalisable : c'est qu'un jour les campagnes du Manitoba, et peut-être quelques petites villes, seront françaises, et se relieront à la province de Québec par une zone de même race occupant le nord de la province d'Ontario.

Qu'on me comprenne bien ! Il ne peut être question de créer ce mouvement migratoire parmi ceux qui réussissent à gagner leur vie dans notre province. Mais il faudrait l'organiser de manière à diriger à la fois vers l'Ouest canadien ceux qui s'en vont aux Etats-Unis, et ceux qui y sont déjà depuis quelques années et qui n'y réussissent pas.

Porta
p
k

En
se dé
paron
Popla
cultur
lateurs
hausse
Apr
voie d
des gra
et d'av
font qu
Nous
belle.
ligne de

X

DE WINNIPEG A PRINCE ALBERT

Portage-la-Prairie — Carbery — Brandon — Regina — En route pour Prince-Albert. — Histoire du vieux Pasquaw. — Saskatoon. — Duck Lake. — Batoche.

En sortant de Winnipeg nous avons sous les yeux, se déroulant jusqu'à la limite de l'horizon, l'immense paronama des prairies. Mais jusqu'à un endroit appelé *Poplar Point*, à 40 milles Ouest de Winnipeg, la culture fait défaut — les terres appartenant à des spéculateurs, qui attendent sans doute pour vendre que la hausse extrême se produise.

Après *Poplar Point* s'étendent de chaque côté de la voie des fermes immenses. Des maisons assez rares, des granges plus rares encore, mais des champs de blé et d'avoine à perte de vue, dans lesquels les grains ne font que sortir de terre.

Nous sommes au 20 mai, et la température est très belle. Du côté sud, au loin, l'œil se repose sur une ligne de bois verts qui indique les bords de la rivière

Assiniboine, et qui tantôt se rapproche et tantôt s'éloigne du chemin de fer.

Au Portage-la-Prairie la voie ferrée et la rivière se rapprochent, et un autre chemin de fer, le *Manitoba et Northwestern*, se dirige d'ici vers *Prince-Albert*, avec des embranchements qui atteindront *Rapid City* et *Shell River*. Il y a ici de grands moulins à farine, des élévateurs et plusieurs manufactures.

Portage-la-Prairie est déjà une ville relativement importante et deviendra certainement une des plus florissantes du Manitoba, parce qu'elle est au centre d'une des régions agricoles les plus fertiles du monde.

Lors de mon passage ici l'année dernière (1891), la récolte commençait, et c'était merveilleux de voir onduler sous nos regards une mer sans limites de blonds épis. Qu'elle était belle la prairie drapée dans ce riche manteau d'or, qui ruisselait au soleil et ondulait sous la brise !

Quelques semaines après, je lisais dans un journal que le mouvement des grains était commencé dans les vastes greniers de Portage-la-Prairie ; que ses nombreux élévateurs y recevraient 12,000 à 15,000 minots de bled par jour ; de long files de waggons, chargés de ce fruit précieux de notre sol, s'alignaient aux alentours des élévateurs, et l'on annonçait qu'en un seul jour les trains du Pacifique avaient amené à Portage-la-Prairie

92 chars remplis de froment. Les prix variaient de 75 à 78 centins par minot.

On dira peut-être que ce prix est bien peu de chose. Mais c'est relatif ; et pour connaître les profits réalisés, il faut tenir compte de la quantité et du coût de la production. Si la production est de 40 à 50 minots par acre, et si le prix de revient est de 25 à 30 centins par minot, les profits sont magnifiques, n'est-ce pas ? Or, ce sont précisément les chiffres moyens qu'on me donne ici.

A 50 milles ouest de Portage-la-Prairie s'élève une autre ville au milieu d'immenses champs de blé : c'est Carberry. On y voit déjà trois églises, cinq élévateurs, des écoles, un journal, des magasins, des manufactures, trois hôtels, deux bouchers, deux boulangers, trois médecins, deux libraires, et la ville est éclairée à la lumière électrique.

La quantité de grains entassée dans les élévateurs de Carberry l'année dernière (1891) a atteint le chiffre d'un million de minots. Les terres de 160 acres s'y vendent $1,000 à $4,000, suivant leur location et leurs améliorations.

A partir de la station suivante il se produit une dépression assez sensible dans la prairie, et nous descendons la pente de la vallée où coule l'Assiniboine. Bientôt nous traversons cette rivière sur un pont en fer, et de nombreux élévateurs qui bordent la voie ferrée nous

annoncent le voisinage d'une ville importante. C'est Brandon, agréablement située sur une colline, et très bien bâtie.

Cette ville a un grand avenir. Le commerce de grains et de bestiaux y prend de vastes développements, et il s'étendra encore à mesure que s'allongeront les chemins de fer dont Brandon est le centre.

Un de ces chemins court vers le Nord-Ouest ; un autre va relier Brandon à Morris, au Sud ; un troisième atteint les mines de charbon de Souris, au Sud-Ouest.

Une dizaine d'élévateurs domine la ville, et plus de deux millions de minots de blé y ont été apportés en 1891.

Il s'y fait en même temps un grand commerce de billots d'épinette qui viennent des forêts du Nord par l'Assiniboine et qui sont sciés et vendus par les grandes scieries de M. Christie, à une petite distance de la gare.

Je ne puis que mentionner en courant ces villes florissantes, et je passe sous silence bien des stations qui seraient dignes de mention.

Je ne décris d'ailleurs que les endroits que nous traversons. Mais que d'autres centres de population sont échelonnés le long de l'Assiniboine et des lignes de chemin de fer au Sud et au Nord de la voie principale !

Quand nous quittons Brandon il fait nuit, et quoique nous retardions encore nos montres d'une heure nous n'y voyons plus.

Mais, au retour, nous avons pu voir plusieurs des petites villes qui grandissent à l'ouest de Brandon, et nous avons surtout remarqué Oak Lake, Virden, Elkhorn et Moosomin. Ce sont autant de centres agricoles pleins de promesses pour l'avenir. Moosomin est la première ville importante de l'Assiniboia.

Quand nous avons traversé Broadview, Grenfell, Wolseley et Qu'Appelle, il y avait longtemps que nous dormions profondément.

C'est le calme et le silence qui nous réveillèrent. Notre palais roulant était seul sur une voie d'évitement, et le train régulier avait continué sa route sur ses rails interminables. Nous étions à Regina, capitale des Territoires du Nord-Ouest.

On nous y attendait, et nous trouvâmes un solide déjeuner dans un des hôtels voisins de la gare. Puis, nous nous réinstallons dans notre cher *Canton*, qu'une locomotive vient d'accrocher, et tournant le dos à Regina nous filons vers le nord.

Bientôt nous nous enfonçons dans une étroite vallée, arrosée par une branche ou un affluent de la rivière Qu'Appelle. Quelques fermes et de rares troupeaux nous apparaissent de distance en distance.

A une vingtaine de milles la voie se bifurque. La ligne de droite court directement vers le Grand Lac, qui a 60 milles de long, 2 à 4 milles de large, et sur lequel navigue un bateau.

Ce serait la voie la plus courte pour se rendre à Prince-Albert ; mais au-delà du Grand Lac la terre est peu favorable à la culture, dit-on ; et l'on a calculé qu'il serait plus avantageux de décrire un grand arc à l'ouest pour atteindre la Saskatchewan du Sud, la traverser, et courir ensuite vers Prince-Albert entre les deux rivières Saskatchewan.

La prairie n'est guère plus accidentée à mesure que nous avançons vers le Nord, et les spectacles qu'elle offre à nos regards sont toujours les mêmes.

En étudiant la carte du pays, j'aperçois un carré rose, indiquant une *réserve* sauvage, et qui se nomme *Pasquaw Band*. J'interroge Mgr Taché — qui voyage avec nous depuis Winnipeg — et il me raconte l'histoire suivante.

Pasquaw est le nom d'un chef sauvage qui vivait ici il y a quelques années. Le R. P. Hugonard avait entretenu avec lui des relations plus ou moins fréquentes, et le vieux chef, qui était resté païen, lui avait dit : si tu apprends jamais que je suis malade viens me voir.

Un jour, le vieux Pasquaw se sentit mourir, et il fit avertir le zélé missionnaire qui se hâta d'accourir.

Mais il trouva auprès du malade ses trois femmes, et quelques-uns de ses guerriers, qui se montrèrent fort irrités de voir arriver le prêtre. Les femmes surtout ne voulaient pas lui permettre d'approcher du malade, et lui répètaient sur tous les tons " va-t-en ", avec des

regards et des grimaces qui manquaient complètement d'attrait. Les guerriers le regardaient aussi d'un fort mauvais œil.

Mais le missionnaire laissait passer les injures, s'humiliait devant les menaces, et attendait patiemment que le vieux chef pût imposer son autorité, et le faire respecter par son entourage. De temps en temps le moribond paraissait se ranimer, et en entendant les imprécations et les paroles menaçantes de ses femmes, il faisait signe au missionnaire de ne pas s'en aller.

Le courageux missionnaire passa ainsi deux jours et deux nuits, priant en silence, et souffrant du froid et de la faim, attendant l'heure de Dieu.

Est-ce que Dieu pouvait abandonner cette âme qui l'avait appelé? Est-ce qu'il n'entend pas des profondeurs de l'infini l'humble soupir que l'enfant des bois pousse vers lui du fond de son *wigwam* ?

L'heure de Dieu vint enfin. Le troisième jour (c'est le troisième jour que le Christ ressuscita !) le malade fit un effort, s'assit sur sa couverte et dit à l'homme de la prière qu'il voulait être baptisé.

Les femmes se précipitèrent sur lui, le recouchèrent et voulurent éloigner le prêtre. Mais alors un des guerriers s'interposa et interrogea le moribond.

Quand ses réponses fermes et nettes l'eurent convaincu que le vieux chef voulait résolûment recevoir

le baptême, il éloigna les femmes et dit ou missionnaire de faire ce que Pasquaw demandait.

Le prêtre adressa alors la parole au vieillard. Il lui rappella les principales vérités de notre religion, et les merveilleux effets du sacrement qu'il allait recevoir. Tout en l'exhortant ainsi, le missionnaire réchauffait dans ses mains une fiole qu'il avait apportée, et dans laquelle l'eau s'était congelée.

A mesure que la glace fondait, l'âme de Pasquaw s'attendrissait. Son vieux cœur, que les glaces de l'âge et les affres de la mort avaient envahi, s'embrasait à l'approche du vrai Dieu ; et quand l'eau sainte du baptême arrosa son front, de douces larmes coulèrent de ses yeux.

Quand la cérémonie fut terminée le P. Hugonard voulut se retirer. Mais alors les femmes s'y opposèrent. — "Puisqu'il est maintenant à ton Dieu, lui dirent-elles, reste avec lui jusqu'à la fin pour lui ouvrir la porte de l'autre monde et le présenter au Grand Maître de la Vie."

Le missionnaire se rendit à leur demande, et quand le malade paraissait le désirer il lui parlait de son Dieu. Le lendemain, le vieux Pasquaw, après avoir bien des fois baisé le crucifix rendit son âme au Créateur.

Son corps repose dans le cimetière de Qu'Appelle ; et celle de ses femmes qui avait fait le plus d'opposition à son baptême va souvent visiter sa tombe. Elle s'y

accroupit dans l'herbe, et l'on dirait qu'elle prie. Que se passe-t-il alors entre l'âme du mort et celle de la malheureuse restée fidèle à son souvenir ? Dieu seul le sait, comme seul il connait les voies par lesquelles ces deux âmes se rejoindront sans doute dans un monde meilleur.

Nous avons troublé la paix d'une antilope qui paissait tranquillement dans un petit vallon où l'herbe était plus verte. Le sifflement de la locomotive l'a rendue folle de terreur, et elle a fait avec notre train une course échevelée, suivant une ligne parallèle à quelques centaines de pieds de la voie. Nous avons eu quelque peine à la dépasser, tant elle s'enfuyait avec agilité.

De temps en temps nous nous arrêtons à une gare isolée ; mais aucune ville ni village ne s'élève encore sur cette voie nouvellement ouverte, jusqu'à ce que nous arrivions à Saskatoun. Ici, nos regards un peu fatigués de la prairie peuvent se reposer enfin sur de grands arbres dont les feuilles vert tendre ne font que s'ouvrir et sur une jolie rivière bordée de collines boisées.

C'est la Saskatchewan [1] du sud, qui se nommait autrefois la *Fourche des Gros-Ventres*, parce qu'une tribut de ce nom habitait les bords de la partie supé-

---

1 — Le vrai nom sauvage de cette rivière parait être *Kisisktchiwan* (courant rapide) ; et celui de la station devrait être *Misaskwotonin* (petite poire). Du premier mot les Anglais ont fait *Saskatchewan*, et du second *Saskatoon*.

rieure. Elle est le grand déversoir des eaux du territoire d'Alberta et d'une partie de l'Assiniboia. C'est elle que le chemin du Pacifique traverse à Medecine Hat, à 150 milles au sud-ouest de Saskatoon, et qui, à peu près à la même distance du côté nord-est, va rejoindre la Sascatchewan du Nord pour aller se déverser dans le grand lac Winnipeg.

Trois heures de plus de chemin de fer, et nous arrivons à Duck Lake, le fameux Lac au Canard, où commencèrent les hostilités dans la Rébellion de 1885. Un petit village est groupé auprès de la station, à quelques arpents du lac voilé d'un bouquet d'arbres au feuillage naissant.

Nous y stationnons une demie heure, et nous causons avec les gens de l'endroit venus à la gare pour saluer les évêques.

Je les interroge sur divers incidents de la Rébellion et spécialement sur Batoche qui est à 8 ou 10 milles d'ici. Les récits qu'ils me font sont tristes et je crois qu'il vaut mieux ne pas les reproduire ; car s'ils sont véridiques le soleil de Batoche n'a pas été aussi brillant que celui d'Austerlitz.

Quand nous arrivons à Prince-Albert il fait nuit. Le quai de la gare est encombré de curieux ; mais nous ne sortons pas de notre hôtel *Canton*, et chacun se retire dans ses appartements avec un besoin de sommeil très prononcé.

XI

A PRINCE-ALBERT.

Paysage. — La ville et la rivière. — La messe au Couvent. — Le dîner. — Discours de Mgr Pascal et de Mgr Taché. — Bénédiction de la pierre angulaire de la cathédrale. — Sermon du Rév. P. McGuckin.

C'est dimanche, 22 mai 1892 ; et c'est le soleil entrant à pleine fenêtre dans ma chambre qui m'a réveillé. Oh ! me suis-je dit, en ouvrant les yeux, le soleil est matinal dans ces contrées du Nord ! Il reprend le temps perdu pendant l'hiver ! Je n'ai pas entendu le moindre bruit dans mon château mobile... Tout le monde dort sans doute, et le soleil a beau se hâter, il n'avance pas les affaires.

Je me lève, j'ouvre la porte de mon *state-room :* la maison est vide ! Tout le monde est déjà sorti. Comme ces prêtres sont matineux, comparés aux hommes du monde !

En réalité, il est à peine 7½ heures A. M. ; mais tous ces dignes évêques, religieux et prêtres ont des prières

et des messes à dire avant de déjeuner, et pour peu que je me hâte, moi profane, j'ai quelque chance de les trouver à table.

Tout en faisant ma toilette, je jette un coup d'œil au dehors : le paysage a changé d'aspect. Ce n'est plus la prairie déroulant à perte de vue les plis onduleux de son écharpe verte. D'un côté c'est une colline que des arbres ombragent, et que de jolies villas couronnent, cachant à demi leurs toits rouges dans la verdure printannière des feuilles qui s'ouvrent. De l'autre côté, c'est la ville avec son joli couvent, ses grands magasins, ses hôtels, ses constructions de tous genres ; et au-delà c'est la Saskatchewan du nord,roulant ses flots jaunâtres, baignant à droite la grande rue de Prince-Albert et à gauche les grandes forêts qui s'échelonnent en amphythéâtre et vont se confondre avec les nuages du ciel.

Toute cette nature rit gaîment au soleil, qui l'a tant négligée depuis quelques mois, mais qui lui revient enfin et qui va la féconder de ses caresses. Tout renait, tout embaume, tout s'épanouit sous ses rayons. L'âme de la terre s'émeut au retour du printemps et se remet à chanter son hymne éternel au Créateur. *Benedicat terra Dominum ; laudet et super exaltet eum in secula !*

Une rue spacieuse me conduit de la gare au bord de la rivière. La falaise, haute de quinze à vingt pieds, forme une longue ligne droite et un large boulevard

bordé d'un trottoir. C'est la grande artère commerciale de Prince-Albert, et toutes les boutiques, dont plusieurs fort élégantes, font face à la rivière. C'est vraiment un joli coup d'œil, et une promenade que bien des grandes villes auraient raison d'envier.

Ce qui en relève encore la beauté c'est l'épais rideau de verdure qui couvre toute la rive nord de la Saskatwan, et dont les plis avancés se prolongent de colline en colline jusqu'à l'extrémité de l'horizon.

La rivière est profonde et ses flots sont rapides. Elle a encore une course si longue à faire qu'elle n'a pas de temps à perdre; et elle se hâte, comme si les 700 à 800 milles qu'elle vient de parcourir ne l'avaient pas fatiguée.

La maison des missionnaires, qui, depuis un an, est devenue un évêché, est loin d'avoir l'aspect d'un palais. Mais Mgr Pascal a le cœur beaucoup plus grand que son logement, et il nous reçoit avec une affabilité onctueuse et distinguée. Ajoutons que sa chapelle qui est sa seule église, prend la moitié de sa maison.

C'est au couvent que la table est mise pour nous, dans un réfectoire aussi large que bien garni. Il est sous la direction des Religieuses qui se nomment les *Fidèles Compagnes de Jésus, Faithful Companions of Jesus*; et comme leur costume est horrible quelques malins les appellent *frighful companions.*

Franchement, je dois avouer que les dignes femmes ont un costume qui ne leur aide pas à plaire, et qu'en

homme du monde un peu léger peut-être j'en ai éprouvé tout d'abord une espèce de prévention.

Mais quelques instants de conversation ont suffi pour me faire apprécier les hautes qualités qui les distinguent. Une de celles que j'ai vues venait de France, et les autres sont venues d'Angleterre. Elles sont fort instruites, bien élevées, distinguées, pleines de zèle et de dévouement.

Elles ont donné aux visiteurs l'hospitalité la plus large et la plus aimable ; et nous avons tous admiré leur couvent, qui est une belle construction en briques blanches et qui commande une vue pittoresqee de la ville, de la rivière et des forêts du nord.

Dans leur chapelle qui est spacieuse fut d'abord célébrée une messe pontificale avec une grande solennité, et nous entendîmes un éloquent sermon de Mgr l'évêque des Trois-Rivières.

Un peu après midi, les Dames Religieuses nous firent servir un excellent diner ; et, quand vint le dessert, Mgr Pascal qui présidait se leva, et lut à ses hôtes avec une modestie touchante une suave adresse de bienvenue que nous allons résumer :

" La visite de si hauts dignitaires de l'Eglise et de tant de prêtres vénérés est pour nous à la fois un grand honneur et une grande joie. Elle sera une date mémorable et une belle page dans les annales de l'église naissante de la Saskatchewan.

“ Mais je ne puis vous dissimuler ma confusion et ma peine de recevoir tant de grandeurs dans ma pauvreté, et je suis tenté de vous demander, comme le Divin Maitre à ceux qui étaient allés saluer le saint Précurseur au Désert : *Quid existis videre ?* Qu'êtes-vous donc venus voir ici ?

“ Evêque sans église, et prince sans palais, je ne puis vous offrir que la modeste chapelle de l'apôtre et l'humble toit du missionnaire. Mais pourquoi rougirais-je de la pauvreté de mon épouse, quand la sainte pauvreté fut le vêtement de gloire de notre Rédempteur, l'héritage des apôtres, et le levier puissant de l'évangélisation apostolique ?

“ D'ailleurs, il est un sentiment qui absorbe tous les autres en un jour comme celui-ci. C'est le bonheur de vous voir au milieu de nous, vénérés seigneurs, et vous surtout bien-aimé métropolitain, dont le nom est si populaire parmi les peuplades de ces immenses contrées.

“ C'est bien vous, Monseigneur, qui, avec le vénérable évêque des Trois-Rivières, avez eu au printemps de votre carrière apostolique l'honneur et le mérite de répandre la semence de la foi dans les diverses missions de ce vicariat de Prince-Albert. En vous rendant ici traînés par la vapeur, vous reconnaissez après quarante ans la rivière et le sentier que votre pirogue et vos

raquettes sillonnèrent au prix de fatigues, de privations et de peines dont Dieu seul connaît le nombre.

" A vous tous donc, et à chacun de vous, Vénérés Prélats, dignes prêtres et Religieux, à vous vieil apôtre du Nord-Ouest et organisateur de ce grand pèlerinage, à vous tous bienvenue et reconnaissance !

" L'empreinte de vos pieds restera sur les rivages de la Saskatchewan, et votre pieux souvenir demeurera gravé dans nos cœurs..."

Monseigneur Taché fit à cette adresse une réponse que nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire.

Ce fut l'improvisation la plus émue, la plus pathétique, la plus vibrante que nous ayons jamais entendue. Elle ne dura pas plus de trois minutes, et j'aie été absolument incapable, quand j'ai voulu la noter quelques heures après, d'écrire exactement ce qu'elle contenait. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle était admirable et qu'elle est sortie de son cœur comme un jet de flamme avec des larmes dans la voix, et des mots que lui-même j'en suis convaincu n'aurait pu retrouver une heure après.

Tout ce que j'ai pu me rappeler c'est que cette improvisation brûlante était un commentaire tout spontané de la réponse de Jésus-Christ à la question que lui-même avait posée à ses disciples : qu'êtes-vous donc allés voir au désert ? *Quid existis videre ?*

— " Un prophète ? répondait Mgr Taché ; oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète ; car c'est un apôtre que nous sommes venus voir et un précurseur du règne de Jésus-Christ dans cette solitude ignorée du monde. C'est un fils né de la femme, comme Jean-Baptiste, mais qui a tout sacrifié, tout abandonné comme lui, et qui pour patrie a choisi le désert et pour famille les sauvages enfants des prairies et des bois.

" Ah ! nous comprenons votre joie en ce jour, Monseigneur ; mais elle est une bien faible compensation aux amertumes de l'exil, aux tristesses de l'isolement, aux douleurs et aux fatigues de l'apostolat.

" Tout missionnaire dans ces contrées peut dire comme l'apôtre des nations : " *une carrière immense est ouverte devant moi,*" et c'est au prix de tous les dévoûments qu'il achète les joies spirituelles que la Providence lui répartit de temps en temps.

" Réjouissez-vous, Monseigneur ; car les semences que vous jetez en terre sont en pleine germination. Que dis-je ? Il en est déjà qui portent leurs fruits, et le jour viendra où vous pourrez dire comme Saint-Paul : " J'ai sujet de me glorifier près de Dieu dans le Christ Jésus......"

Le dîner s'acheva au milieu des rires et des gais propos des convives, parmi lesquels se trouvaient plusieurs des hommes les plus marquants de Prince-Albert, et

notamment l'Hon. M. McGuire, l'un des juges de la Cour Suprême au Nord-Ouest, le maire de la ville et le député à l'Assemblée Législative des Territoires.

Vers les 3 heures P. M., une foule considérable était réunie autour d'une estrade, élevée à quelques arpents du couvent, sur le site choisi pour la cathédrale dont la première pierre devait alors être posée et bénie.

Trois adresses furent d'abord présentées aux évêques qui avaient pris place sur l'estrade, et Mgr l'archevêque de Saint-Boniface répondit en anglais et en français avec un à propos et une chaleur qui nous captivent toujours.

Cette fois, ce fut la note gaie qui domina dans ses improvisations, et il raconta des épisodes de ses premiers voyages à Prince Albert qui faisaient bien ressortir les contrastes avec le spectacle que nous avions sous les yeux.

Des psaumes et des hymnes furent ensuite chantés, suivant le rituel de l'Eglise, et le Rév. P. McGuckin, recteur de l'Université d'Ottawa fit le sermon de circonstance.

Il est bien rare, je crois, qu'une réunion de touristes aussi peu nombreuse compte autant d'orateurs éminents.

Mgr Taché et Mgr Laflèche sont connus. J'ai parlé précédemment de Mgr Duhamel. Mgr Brondel, évêque d'Helena, dont j'aurai à vous parler plus tard, est fort

éloquent et parle également bien le français, l'anglais et le *chinook*.

A Prince-Albert, un autre orateur se révéla parmi nous, et fit un remarquable sermon. Il fallut lui faire violence ; car sa modestie le tenait toujours à l'écart. Mais il dut obéir à son Supérieur hiérarchique, et cet acte d'obéissance lui valut un succès oratoire.

Domus mea domus orationis, ma maison est une maison de prière. Tel est le texte que le R. P. *McGukin* paraphrasa, avec une élégance sobre et une chaleur communicative.

Notons seulement quelques unes de ses idées que nous avons retenues :

" Cette parole divine, que j'ai prise pour texte, ne s'appliquait, quand elle fut prononcée, qu'au temple de Salomon à Jérusalem. C'était alors le seul temple du vrai Dieu dans l'univers.

" Mais aujourd'hui les temps prédits par le prophète Malachie sont depuis longtemps en voie d'accomplissement, et les maisons de Dieu se multiplient presque à l'infini du Levant au Couchant.

" Sans sortir de ce vaste et beau pays que vous habitez, quels changements se sont opérés depuis quelques années ! Avec quelle rapidité le culte du vrai Dieu s'y est étendu et propagé !

" Ce n'est qu'après trois siècles de luttes que le Chris-

tianisme est sorti des Catacombes. Mais dans ces immenses territoires, où naguère encore le nom du Christ était inconnu, il a suffi de quelques années pour que ce nom soit partout adoré, au bord des lacs et des rivières à travers les prairies et les montagnes.

" Partout où se groupent des chrétiens autour d'un prêtre s'élèvent des temples où le vrai Dieu est adoré. Et vous aussi, chrétiens de Prince-Albert, vous voulez que le Christ ait sa maison au milieu des vôtres ; et c'est ici que vous viendrez désormais lui adresser vos prières et lui offrir des sacrifices.

" Les premiers sacrifices que vous lui offrirez seront vos généreuses souscriptions ; car il faut de l'or pour construire ce temple, et si vous voulez que Dieu se plaise à habiter parmi vous faites lui une demeure digne de lui.

" Il saura bien vous indemniser de vos sacrifices, et c'est ici que vous viendrez chercher des consolations. C'est à ce lieu que se rattacheront tous les meilleurs souvenirs de votre vie. C'est ici que vous ferez baptiser vos enfants, que vous marierez vos filles. C'est ici que vous goûterez les vraies joies : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine ! ...*"

Après la bénédiction, plusieurs de nos amis firent une course en voiture le long de la rivière, dans les rues de la ville, et sur la belle colline où s'élèvent les casernes

de la Police montée, le Palais de Justice et quelques jolies résidences.

Après le souper, vêpres solennelles chantées par Mgr Hamel, et très beau sermon par Mgr l'archevêque d'Ottawa.

Vers les 10 heures, nous avions presque tous regagné notre domicile, je veux dire notre *Canton*, enchantés de tout ce que nous avions vu et entendu.

La v
S

Le

Il est

Alber

To

parco

vraim

est u

aux c

la pro

effet, i

dance,

obtien

longue

très sa

Les

Edmon

XII

LES BUFFLES ET LEUR HISTOIRE

La vallée de la Saskatchewan. — L'ancien roi des Prairies.— Sa dramatique histoire. — Comment il a été exterminé.

Les mouvements de notre hôtel mobile m'ont réveillé. Il est sept heures du matin, et nous quittons Prince-Albert pour revenir à Regina.

Toute cette vallée de la Saskatchewan dont nous ne parcourons qu'une centaine de milles, mais qui s'étend vraiment du lac Winnipeg aux Montagnes Rocheuses, est un magnifique pays agricole. En réalité, elle offre aux colons, sous plusieurs rapports, des avantages que la province de Manitoba ne peut plus leur assurer. En effet, ils y trouvent un sol aussi riche, des bois en abondance, une quantité de terres encore libres et qu'ils obtiennent gratuitement, une rivière navigable sur une longueur de plus de huit cents milles, et un climat très salubre quoique froid.

Les deux centres importants de cette immense vallée, Edmonton et Prince-Albert, sont déjà reliés par chemin

de fer à la grande voie du Pacifique, et le jour n'est pas éloigné où ils seront mis en communication par un autre réseau de fer qui traversera toute la vallée de la Saskatchevan.

Alors Battleford, Fort Pitt, et Fort Saskatchewan, déjà en voie de progrès deviendront des villes, et d'autres établissements surgiront sur les bords des deux Saskatchewan. Il me paraît certain que ces régions ont devant elles un avenir plein de promesses.

Mais en attendant que la marée humaine qui monte y ait apporté ses flots vivants, c'est une vaste solitude, tantôt boisée, tantôt couverte d'herbes sauvages et de bruyères.

Et pourtant, ce désert a eu ses habitants ; car il est sillonné de sentiers étroits qui n'ont pu être tracés que par des êtres vivants. Qui donc a laissé derrière lui ces traces persistantes de son passage ? Qui a ouvert ces routes à travers les prairies sans bornes ?

C'est le buffle qui, sans boussole, a marqué ces longues voies droites qui s'étendent du nord au sud et de l'est à l'ouest à travers l'espace indéfini.

Il était jadis le roi de ce pays, comme le lion est encore le roi du désert africain. Mais un jour l'homme est venu, d'Europe ou d'Asie, et lui a déclaré la guerre, une guerre d'extermination qui a duré des siècles.

Tout d'abord, cet homme n'était armé que de flèches et de haches, et le buffle échappait souvent à ces armes.

Mais d'autres hommes vinrent, plus méchants que les premiers, et portant des armes terribles qui frappaient de loin et aussi rapidement que la foudre.

Le buffle n'avait pas de bois pour se cacher, mais il avait l'espace illimité pour s'enfuir, et il fuyait pendant des jours et des nuits, des semaines et des mois, sans se heurter à la frontière de son immense domaine.

Avec lui couraient dans la prairie des troupeaux de chevaux sauvages ; l'homme s'empara des coursiers, et monté sur leur dos il se mit à la poursuite du buffle, d'abord pour s'en nourrir, puis pour l'écorcher et vendre sa peau aux traficants de fourrures.

Ce fut la condamnation à mort du malheureux quadrupède, et l'exécution de la sentence ne fut plus qu'une question de temps. C'est alors que l'on vit d'effroyables hécatombes.

Pauvre race détruite, ses ossements blanchissent aujourd'hui la prairie, et partout, à chaque pas, ses têtes colossales dominant les foins jaunis semblent par leur blancheur immaculée, protester de son innocence.

Mais, tout squelette qu'il est, le buffle n'a pas cessé d'être utile à l'homme. On ramasse aujourd'hui ses ossements et on les broie pour en faire un engrais. A chaque station du chemin de fer il y en a des monceaux énormes, et plusieurs chars en sont remplis, et expédiés dans toutes les directions.

D'après ce que j'en ai vu, je suis convaincu que si l'on

entassait en un seul endroit, non pas tous les ossements, mais les crânes seulement qui jonchent les prairies on en ferait une montagne plus haute que le cap Tourmente !

Hélas ! le sort du buffle est celui de toutes les races et de toutes les choses humaines. Le pays qui voit naître et grandir un peuple le voit aussi décliner et mourir, et tous les berceaux deviennent des tombeaux.

Dieu seul règne éternellement, et regarde passer du haut de son trône immuable les races comme les individus, les siècles aussi bien que les jours.

Cette histoire du buffle mérite d'être racontée, et elle est intimement liée à celle des tribus sauvages de l'Ouest.

Ces pauvres nomades des prairies avaient pour cet animal une sorte de vénération. Il était un élément essentiel de leur prospérité, et même de leur existence. C'était un don, un bien inappréciable qu'ils avaient reçu du Grand-Esprit, et plusieurs gardaient soigneusement dans leurs tentes un crâne de buffle comme un emblême ou un symbole de leur bonheur. Ils s'affublaient même de son nom, et il n'est pas rare encore de rencontrer chez les Pieds-Noirs des chefs qui se nomment *Stamik-Otokân*, tête de buffle — ou *Stamik-Opi*, bœuf-assis — ou *Newokiske-Stamik*, les trois bœufs.

Aujourd'hui, l'extinction du buffle est pour eux la suprême désolation, le sujet de leurs éternels regrets.

Le spectacle de la civilisation, de ses agrandissements, de toutes ses merveilles, ne les console aucunement, et quand ils rêvent des jours meilleurs ils n'entrevoient un avenir prospère que sous cette forme : la renaissance des buffles.

Pour eux le paradis terrestre c'est la Prairie, mais la Prairie sauvage et peuplée de bisons. Et le ciel même qu'ils se figurent dans leurs espérances d'outre-tombe ; c'est encore la Prairie, sillonnée par d'immenses troupeaux de l'incomparable quadrupède.

Et pourtant, ce sont bien eux-mêmes qui, séduits par l'appât du gain, ont détruit ces nobles bêtes avec une imprévoyance inexcusable.

Sans doute, il en périssait beaucoup chaque année par des causes naturelles. Ainsi, le Rév. P. Lacombe, de qui je tiens tous ces détails, attribue la mort d'un grand nombre de buffles aux feux de prairies pendant l'été, et aux noyades pendant l'hiver.

A l'approche des flammes qui couraient dans la prairie et la dévoraient, le buffle était saisi de terreur et ne fuyait pas. Il les regardait venir l'œil hagard, et se laissait brûler sans bouger.

Souvent, il n'en mourait pas immédiatement ; mais tantôt il y perdait sa fourrure, ce qui lui occasionnait des maladies auxquelles il succombait ; tantôt, il y perdait la vue, et, une fois aveugle, il ne pouvait plus

se guider vers les lacs et les rivières, et il mourait de soif.

Pendant l'hiver, de nombreux troupeaux s'aventuraient parfois sur les lacs glacés pour y étancher leur soif, et ils en coupaient la glace avec la corne dure et tranchante de leurs sabots. Mais tout-à-coup la glace, ainsi coupée en plusieurs endroits à la fois, s'effondrait, et les malheureuses bêtes étaient englouties.

Mais ces causes naturelles de destruction ont toujours existé, et elles n'ont pas empêché le buffle de se perpétuer pendant des siècles. Il a fallu le génie destructeur de l'homme pour opérer ces effroyables tueries que nous allons maintenant décrire, et que les Blancs ont encouragées par le trafic des pelleteries.

On inventa divers moyens de s'emparer d'un grand nombre de têtes à la fois, soit en les attirant au bord d'un abîme où les pauvres bêtes étaient précipitées, soit en les rassemblant dans une espèce d'enceinte nommée *Parc* où on les massacrait sans pitié.

On choisissait d'abord une rivière profondément encaissée dans la plaine, et un endroit où la prairie aboutissait à une falaise escarpée, formant un véritable précipice, une fosse profonde coupée à pic.

Au bord de cette falaise on construisait deux haies dont les lignes s'éloignaient obliquement de manière à former une espèce de V dont la pointe était ouverte sur l'abime, \/. J'ai dit des haies, mais le plus souvent

il n'y avait pas de bois pour en construire, et alors on les remplaçait par deux lignes de jalons consistant en petits amas de terre, de tourbe, de pierre, ou de fumier de buffle, dans lesquels on plantait des bâtons pour simuler des chasseurs couchés dans le foin et armés de fusils.

Les malheureux bisons qui s'effrayaient de tout étaient pris à cette ruse grossière, et croyaient avoir sur leurs flancs deux rangées de guerriers.

Mais comment pouvait-on les amener ainsi entre les deux lignes du V fatal ? Voici le stratagème auquel on avait recours.

Deux cavaliers allaient à la découverte, et quand ils avaient aperçu un troupeau de buffles ils s'embusquaient dans un endroit convenu de chaque côté, de manière à pouvoir lui imprimer la direction voulue quand il prendrait la fuite. Puis ils poussaient tout-à-coup deux cris formidables qui faisaient tressaillir les échos de la solitude.

Alors la bande affolée des buffles s'élançait en bondissant vers la rivière, escortée de chaque côté par un ennemi qu'elle s'efforçait de dépasser, et qui calculait savamment sa course pour la diriger. Quand il s'approchait d'eux les fuyards reculaient, et quant il reculait lui-même c'étaient les fuyards qui s'avancaient vers lui et tentaient toujours de le dépasser sans y réussir.

Et c'est ainsi que les buffles farouches, battant la prairie de leur galop furieux, la tête hérissée, la gueule fumante, les prunelles rouges s'engagaient entre les deux cornes de la fourche fatale.

Les deux cavaliers traîtres se laissaient alors distancer, et s'élançaient sur les derrières des fuyards. Oh ! la course dramatique ! Oh ! la cavalcade monstrueuse dont la liberté était le but, et dont la mort était le terme fatal !

De plus en plus resserrés entre les deux lignes d'épouvantails qu'il prenaient pour des guerriers couchés dans la plaine, haletants, convulsifs, emportés par un vent d'épouvante, comme par le *chinook* irrésistible, ils se croisaient, se heurtaient, se bousculaient, et se cabraient tout-à-coup au bord de l'escarpement.

Mais alors se dressaient dans les foins de chaque côté de la bande affolée deux rangées de démons, criant, hurlant, et dirigeant une fusillade meurtrière sur tous les fuyards qui voulaient prendre la tangente.

Et les malheureuses bêtes, à demi mortes de terreur, écumantes, tragiques, impuissantes à repousser le flot formidable et aveugle des fuyards, étaient précipitées pêle-mêle dans l'abîme. Oh ! la chute effrayante ! Oh ! le terrible holocauste !

Des centaines de cadavres s'amoncelaient au fond du précipice, roulant jusqu'au lit de la rivière ; et pendant plusieurs jours les chasseurs impitoyables faisaient la noce autour de la sanglante hécatombe, écorchant les

morts, préparant les peaux pour le trafic, faisant sècher la meilleure partie des chairs pour en faire du pemmican, et abandonnant le reste aux loups et aux vautours.

Mais dans la saison d'hiver ce mode de chasse n'était guère praticable. La neige s'entassait dans les cavées creusées par les rivières ; et en cessant d'être des précipices elles ne pouvaient plus servir de lieux d'exécutions pour les bisons.

Alors on choisissait, dans le voisinage d'un bois, une colline ayant deux versants opposés. Sur l'un de ces versants on construisait une enceinte circulaire, mesurant environ cent cinquante pieds de diamètre, et dont la clôture, haute et solide, formée de pieux et de branches entrelacés, avait cinq à six pieds d'épaisseur. Cette espèce de cirque n'avait qu'une porte au sommet de la colline, à laquelle venait aboutir une spacieuse avenue, formée sur le versant opposé par deux haies comme celles que nous avons décrites, et qui divergeaient graduellement en descendant la colline.

J'ai raconté par quelle ruse les bisons étaient amenés par troupeaux dans cette large avenue bordée de clôtures ou d'épouvantails, et comment ils se groupaient et se resserraient à mesure qu'ils avançaient vers la pointe de l'angle où s'ouvrait la porte de l'amphithéâtre.

Jusque là, la crête de la colline dérobait à leurs regards l'enceinte traîtresse qui allait les emprisonner ;

et quand ils s'élançaient en bondissant dans la porte ils croyaient trouver au delà l'espace et la liberté.

Hélas ! l'horrible réalité leur apparaissait bientôt, et comme des chevaux de cirque haletants, écumants, ils longeaient au galop les murs circulaires de leur prison. Mais alors ces murs se couvraient de chasseurs, et l'épouvantable tuerie commençait. Criblés de balles, percés de lances ou de flèches les buffles tombaient en poussant des mugissements effroyables ; les chasseurs répondaient par des cris de triomphe, et quand un fer de lance bien dirigé avait transpercé la gorge de quelque bison énorme, ils poussaient des acclamations.

Le sang coulait à flots, les cadavres jonchaient le sol, une buée chaude imprégnée d'odeurs nauséabondes montait dans l'air, et ce cirque, qui aurait fait les délices des empereurs romains, prenait l'aspect d'un immense abattoir.

Le Rév. P. Lacombe a assisté plusieurs fois à ces lugubres boucheries, qu'il blâmait comme tous les autres missionnaires, mais qu'il tentait vainement d'empêcher. Quand un grand nombre de bisons étaient tombés, il demandait grâce pour les survivants, mais les sauvages lui répondaient : “ Non, non, il faut les tuer tous ; car ceux que nous laisserions échapper iraient tout raconter aux autres, et nous ne pourrions plus les attirer dans nos embûches.”

Il va sans dire que les sauvages faisaient bien

souvent la chasse au bison sans recourir à ces deux modes d'extermination que nous venons de décrire, et ce devait être un spectacle intéressant et pittoresque de voir des centaines de cavaliers, poursuivant quelque milliers de buffles à travers la plaine, les atteignant après une course affolée, et les fusillant presque à bout portant dans une mêlée meurtrière, au milieu des cris, des mugissements et des détonations multipliées.

Monseigneur Taché estimait en 1869 que, depuis plus de vingt-cinq ans, pas moins d'un million de bisons avaient été tués annuellement. Est-il étonnant que cette belle espèce de la race bovine ait disparu ?

Pauvres Sauvages ! Vous avez détruit vos meilleurs amis ; et il ne luira jamais ce jour, que vous appelez de vos vœux, où les Blancs disparaîtront de la Prairie et où les Buffles sortiront de terre !

Un c
d
je

Qu
nable
comm
je me
bison

Qu
Et q
dont

Ma
merv
guerr
taient
pittor
deux

Je
je co

XIII

UN DUEL ETRANGE.

Un contraste. — Le silence de la prairie. — Les guerres indiennes d'autrefois. — Combats singuliers. — Un duel au jeu.

Quand je regarde défiler sous ma fenêtre les interminables ondulations de la prairie, mornes et sans vie comme les tertres monotones d'un immense cimetière, je me surprends à regretter le temps où des millions de bisons cheminaient ou galoppaient dans ces plaines.

Quel mouvement ils donnaient alors à ces horizons ! Et quels spectacles devaient être ces grandes chasses dont nous avons dit quelques mots !

Mais il n'y avait pas seulement alors des chasses merveilleuses pour animer le paysage. Il y avait des guerres entre les diverses tribus nomades qui se disputaient les pays de chasse, et l'on imagine facilement les pittoresques tableaux que la plaine devait offrir quand deux races ennemies s'y rencontraient.

Je ne suis ni un sauvage, ni un *sportsman ;* mais je comprends qu'à leurs yeux la civilisation va gâter

complètement ce beau pays ; et nous le traversons précisément dans cette époque de transition où la civilisation a détruit la vie d'autrefois, et ne l'a pas encore remplacée — sauf en quelques endroits rares — par le genre de vie et le mouvement qui lui sont propres.

Elle a parqué sur des *Réserves* les tribus nomades qui sillonnaient la Prairie, et le silence a fait place à leurs bruyants ébats. Seul, le sifflement de la locomotive a succédé, sur quelques points perdus de l'immense solitude, aux mugissements des buffles poursuivis par des chasseurs.

C'est un épisode de la vie d'autrefois que je veux consigner ici, et que le P. Lacombe m'a raconté.

Deux sauvages s'en allaient au hasard à travers la Prairie sans bornes. L'un était un guerrier Cris ; l'autre était un Pieds-Noirs.

Tous deux étaient vêtus de peaux de bêtes, et armés jusqu'aux dents, d'arcs et de flèches, de coutelas et de fusils.

Sans s'apercevoir, ils s'avançaient l'un vers l'autre, avec les précautions infinies qui deviennent un art chez les éclaireurs et les espions de ces tribus.

Le Cris était à la recherche du camp des Pieds-Noirs, et le Pieds-Noirs aurait voulu surprendre le camp des Cris.

Tantôt ils suivaient les sinuosités d'un ruisseau encaissé dans la plaine ; tantôt ils rampaient jusqu'au

sommet d'une colline, d'où, couchés dans les foins, ils inspectaient l'horizon. Ils fouillaient du regard tous les plis de terrain, et les moindres broussailles leur servaient d'embuscades.

Dans ce cirque immense qui n'a pas d'autre enceinte que les pans circulaires du firmament et dont l'arène est baignée de vapeurs transparentes, le regard s'étend très loin. Il n'y a ni rochers, ni bois, ni haies, ni même de hautes bruyères qui interceptent la vue.

En même temps, le silence de la plaine est tel que le moindre bruit insolite semble devoir attirer l'attention. En mer, même dans les jours de calme, la vague a ses bruits et ses murmures, et le moindre souffle qui en ride la surface la fait chanter. Mais dans la prairie le vent qui passe en effleurant les herbes ne rompt pas le silence.

C'est le calme profond, solennel, non pas de la nature morte, mais de la nature qui n'a pas encore vécu.

On se croirait revenu au commencement du monde, alors qu'il n'y avait ni habitations, ni trace de vie humaine, et que le premier homme était seul en face de la nature.

Et cependant au milieu de ces immenses solitudes, il y avait à l'époque dont nous parlons de nombreuses tribus nomades qui se faisaient la guerre; et chaque tribu avait ses guerriers en renom, ses héros dont on racontait les brillants faits d'armes.

Mais ce n'était pas dans les batailles que les braves se distinguaient le plus, et acquéraient des titres à l'admiration de leur tribu ; c'était dans des combats singuliers ou dans des expéditions isolées.

Le jeune guerrier qui voulait se faire un nom partait seul pour surprendre le camp des ennemis ; il allait à pied, et non à cheval, pour se cacher plus aisément. Il cheminait tantôt le jour, tantôt la nuit, selon qu'il y avait plus ou moins de danger d'être découvert. Il n'allumait pas de feu, quand il se reposait ou s'arrêtait pour manger, parce que la fumée aurait pu trahir sa présence.

Quand il avait découvert le camp ennemi, il s'en approchait, au milieu des nuits les plus noires, avec toute la prudence du serpent et en rampant comme lui à travers les herbes, de manière à tromper la vigilance des chiens eux-mêmes.

Puis, il s'élançait tout à coup vers la tente d'un chef ou sur une sentinelle endormie ; il tuait et scalpait les premiers ennemis qu'il surprenait, et, quand l'éveil était donné, il s'enfuyait vers l'endroit où il avait vu paître les chevaux, se hissait en un clin d'œil sur celui qui lui avait paru le meilleur, et disparaissait bientôt dans la nuit, emmenant devant lui les coursiers affolés les plus éloignés du camp.

Qu'on imagine son triomphe quand il rentrait dans

sa tribu, monté sur un cheval fringant, et portant à sa ceinture quelques chevelures des ennemis!

C'était une expédition de ce genre que rêvaient de faire les deux héros de ce récit, lorsque par suite d'un accident de terrain qu'ils n'avaient pas soupçonné, ils s'aperçurent tout à coup, côtoyant l'un vers l'autre, un ruisseau qui serpentait dans la plaine.

Ils firent halte, se mesurèrent des yeux et se mirent à réfléchir. Allaient-ils se battre? Mais où serait la gloire de se battre ainsi sans témoins? Et s'ils se blessaient tous deux mortellement, qui irait raconter aux frères leurs coups d'éclat et les péripéties de la lutte?

De loin, ils se communiquèrent ces sentiments par signes, et déposant leurs armes dans l'herbe ils marchèrent l'un vers l'autre. Ils se saluèrent, s'assirent au bord du ruisseau, mangèrent et fumèrent ensemble, puis l'un d'eux proposa de jouer.

La passion du jeu est bien dans la nature, et elle est terrible chez les Sauvages. La proposition fut acceptée avec un cri de joie, et les deux joueurs, assis en face l'un de l'autre sur le tapis vert de la prairie, préparèrent le jeu qu'ils appellent *jeu de mains*.

L'espace de terrain qui les sépare est divisé en deux, et chacun y plante un nombre égal de bâtonnets représentant un nombre convenu de points. En même temps, la valeur des objets qu'ils vont jouer — car ils n'ont pas d'argent — est fixée par un nombre conventionnel de

points. Ainsi par exemple, le fusil de chacun est évalué à cinq cents points, le coutelas et sa gaîne à cent points, le collier et la ceinture à cinquante points chacun, et ainsi de suite pour tous les objets qui leur appartiennent, sans excepter les vêtements.

Ces préliminaires posés, ils tirent au sort pour savoir qui jouera le premier, et celui que le sort désigne prend deux petites pierres dans ses mains, et entonne un de ces chants bizarres, insaisissables, monotones, et sans paroles, qu'aucun artiste ne saurait noter.

Tout en chantant, il fait des passes, croise les mains derrière son dos, les ramène en avant, les élève, les abaisse, et les tenant bien fermées sous le regard de l'autre joueur, il lui fait deviner dans quelles mains sont les deux pierres.

S'il devine juste il a gagné dix, vingt, trente points ou plus, suivant la convention. S'il se trompe, il a perdu.

Le compte des points perdus ou gagnés se tient en arrachant les petits batons plantés dans le sol qui sert d'échiquier, et en les replantant dans le terrain du gagnant.

Alors, l'autre joueur prend les pierres, fait les mêmes passes, fredonne le même air " he ! hi ! ho ! hu ! hou ! " et fait deviner son adversaire,

C'est ainsi que nos deux guerriers s'amusèrent pendant près de deux heures, avec des alternatives de joie et de

chagrin qu'ils cachaient de leur mieux. Mais le sort s'était déclaré contre le Cris, et il avait tout perdu, jusqu'à ses vêtements.

Tout triomphant, le Pieds-Noirs se leva, et s'en alla boire au ruisseau.

Le Cris dit :

— Veux-tu jouer encore ?

— Je veux bien, reprit le Pieds-Noirs, mais tu n'a plus rien à mettre au jeu.

— Oui, j'ai encore quelque chose !

— Quoi donc ?

— Ma chevelure.

Le Pieds-Noirs poussa un cri de joie et le jeu recommença. La chevelure fut estimée à mille points ! Toute une fortune à dépenser encore, se disait le Cris ! Il faudra bien que la chance se déclare pour moi à la fin ! Et tout en ayant la rage au cœur, il jouait avec un sang-froid imperturbable, poussant parfois des gémissements sourds ou des grogrements sinistres.

Mais la fortune resta fidèle au Pieds-Noirs, et dans un dernier coup il acheva de gagner les mille points en jeu.

Le Cris ne prononça pas une parole, et s'inclinant devant son ennemi, comme une victime devant le sacrificateur, il attendit l'exécution.

Le Pieds-Noirs, qui s'était levé, ramassa de la main gauche l'abondante chevelure de son adversaire, et pre-

nant son coutelas de la main droite, il traça d'un geste rapide un cercle sanglant autour de la tête de sa victime et arracha violemment son horrible dépouille.

Puis, tirant de sa poche un mouchoir d'indienne rouge il le lui offrit pour se panser.

Le malheureux Cris qui avait porté ses deux mains à sa tête pour y retenir la peau qui descendait, se rendit au ruisseau, et le Pieds-Noirs l'aida à se laver et à s'envelopper la tête dans son mouchoir.

Les deux guerriers se rassirent en silence, et le Pieds-Noirs proposa de dîner.

Tous deux mangèrent avec appétit et fumèrent ensemble le calumet de paix.

Alors le Pieds-Noirs dit au Cris : " Je ne veux pas te laisser ainsi sans armes pour te défendre et te nourrir : voici ton fusil et tes munitions que je te rends ".

— Est-ce bien à moi ? dit le Cris, avec un éclair de joie.

— Certainement.

— Eh ! bien, alors, je veux jouer encore.

Et le jeu reprit avec acharnement.

Cette fois, enfin, la chance tourna et le Pieds-Noirs se mit à perdre. Tout ce qu'il avait gagné passa bientôt en la possession du Cris et jusqu'à ses propres armes et ses vêtements.

Comme le Cris, il mit alors au jeu sa propre chevelure et la perdit dans la même opération sanglante.

— Tu es un brave, lui dit le Cris ; et je veux être aussi généreux pour toi que tu l'as été pour moi. Je te rends tes armes et tes vêtements, et je ne veux garder que ta chevelure comme tu garderas la mienne. Nous pourrons ainsi retourner vers nos gens et nous vanter d'avoir scalpé un ennemi. Ta chevelure sera mon trophée et ma chevelure sera le tien ".

Ainsi finit cet étrange duel au jeu; et les deux joueurs terribles, après avoir fumé le calumet de paix, se dirent adieu, et reprirent le chemin de leurs camps respectifs.

Regina
gé
til
ci

Qua
nous e
le plai
nant -
agréab
L'A
session
député
fut ple
en voy
térielle
L'ho
fique, b
il en fa

XIV

LA PRAIRIE

Regina. — Chez le lieutenant-gouverneur, M. Royal. — L'aspect général des prairies. — Le dieu-Soleil. — Les plaines fertiles. — Lacs et gibiers. — Moosejaw, Maple-creek, Medecine-Hat.

Quand nous arrivâmes à Regina il faisait nuit, ce qui nous empêcha de visiter la ville. Mais, au retour, j'ai eu le plaisir d'y recevoir l'aimable hospitalité du lieutenant-gouverneur, et j'y ai passé deux jours fort agréables.

L'Assemblée législative des Territoires était en pleine session, et j'eus l'avantage de faire la connaissance des députés dans un somptueux dîner d'Etat. La réunion fut pleine d'entrain et de gaîté, et j'étais loin de penser, en voyant la bonne humeur de tous, qu'une crise ministérielle était à la veille d'éclater.

L'honorable M. Royal, habite une résidence magnifique, bâtie et entretenue par le gouvernement fédéral, et il en fait les honneurs, je dirais *royalement*, si j'aimais

les calembourgs. Tous mes compatriotes savent, du reste, que c'est un homme du monde plein de verve et d'esprit, qui joint un beau talent littéraire à de vastes connaissances politiques et autres.

La maison du gouverneur est en dehors de la ville, isolée, en pleine prairie. Un peu au delà s'élèvent les casernes de la Police Montée et leurs dépendances — ce qui forme tout un village, au bord de la petite rivière *Wascana.*

Elle m'a bien étonné cette *Wascana,* quand je l'ai traversée pour me rendre aux Casernes : nous étions au mois d'août, la sécheresse était désolante, toutes les autres rivières manquaient d'eau, et la Wascana débordait.

— Que signifie cette abondance, demandai-je au gouverneur ?

— Elle est toujours pleine d'eau comme ça.

— Alors elle est éclusée ?

— Vous l'avez deviné. Mais, tout de même, il ne faut pas rire de notre Wascana, ajouta le gouverneur en riant lui-même. C'est une rivière qui va se jeter dans la mer ; pas immédiatement, c'est vrai, mais en passant par la Qu'Appelle, la Saskatchewan, le lac Winnipeg, et une série de rivières, de lacs et de fleuves.

Les casernes sont bien installées, et la police qui y séjourne forme un corps de cavalerie de belle apparence.

La ville elle-même n'a rien de bien intéressant, et les

arbres y font défaut comme dans presque toutes les villes des prairies. Il y a cependant auprès de la gare un jardin public où verdissent quelques plantations récentes ; mais les pauvres petits arbres que j'y ai vus auront besoin de boire toutes les eaux de la Wascana, s'ils veulent égaler les cèdres et les pins de la Colombie.

Il y avait longtemps que nous reposions tranquillement dans notre char-dortoir quand le train régulier en destination de l'Ouest vint nous remorquer. Il était à peine quatre heures du matin, et le soleil allait bientôt se lever. Mais comme je ne suis pas payé pour être aussi matinal que lui, je ne résistai pas à la tentation de me rendormir.

Quand je m'éveillai, nous étions à Moosejaw, traduction fort abrégée d'un nom indien que je serais bien embarrassé d'écrire, et qui signifie “ *la petite rivière où un homme Blanc a réparé une charrette avec une mâchoire de bison.*” Ma foi, je ne blâme pas les Anglais d'avoir abrégé un pareil nom. Il eut été incommode dans la langue des affaires, pour des gens plus pressés que les Sauvages.

La voie monte graduellement et nous dépassons plusieurs stations sans importance.

Etrange pays, en vérité !

Il y a des jours et des nuits que nous courons à toute vitesse dans un train rapide, et quand nous regardons aux fenêtres de notre char-palais, nous pourrions croire

que nous sommes toujours au même endroit, car l'horizon est toujours le même. C'est toujours la Prairie étendant à l'infini, dans toutes les directions, ses vastes solitudes, inondées de lumière.

Incommensurable tapis, tantôt vert, tant jaunâtre et brûlé par le soleil, tantôt plaqué d'immenses taches noires où le feu à passé.

Ici apparaissent de petits lacs desséchés, dont le lit couvert d'une couche de sel toute crevassée, est blanc comme neige. Là sourient, comme des champs de fleurs rouges, des bas-fonds dont les eaux saturées d'alcali ont rougi les herbes. Plus loin brillent, comme de larges plaques d'argent, de vrais lacs dormants, où s'ébattent des milliers de canards et d'oies sauvages.

Et la Prairie s'allonge toujours, solitaire, monotone, silencieuse.

Le sol n'est pas tourmenté, mais légèrement inégal, bossué, onduleux, multipliant ses plis comme l'Océan ses vagues, et déroulant à l'horizon ses innombrables collines, jaunes, vertes, émaillées de fleurs sauvages, ou noircies par quelque incendie.

Aussi loin que la vue peut s'étendre, pas un bouquet d'arbres ne vient reposer le regard. C'est le désert sans bornes, sans habitants, sans autre végétation que des fleurs sauvages émaillant le foin follet des sables, ou le foin plat des grèves.

Que cet aspect des Prairies me rappelle bien le Grand Désert africain !

C'est le même horizon infini, le même inconnu sans limites, brûlé par le même soleil, imprégné de la même majesté, et dormant dans le même silence.

Comme le Désert, la Prairie a ses oasis, plus ou moins nombreuses, suivant que le sol y est plus ou moins sillonné de cours d'eau. Du moment qu'une rivière y vient épancher ses ondes, des arbres croissent sur ses rivages et donnent au voyageur fatigué l'ombre et la verdure ; mais il faut que ce soit une eau courante, car nulle végétation n'apparaît au bord des lacs et des étangs, où l'eau est stagnante.

Comme le Désert, la Prairie a ses populations nomades qui changent de campements sans changer d'horizon, qui marchent des jours et des nuits, et qui se retrouvent toujours au milieu du même cercle monotone, sans autres variations que celles du coloris, de la température et des réfractions lumineuses.

Errants dans ces solitudes qu'ils ont choisies pour patrie, comme les nuages dans le ciel immense, les Indiens ne se résignent pas à la vie stationnaire. Toujours ils poursuivent et recommencent leurs migrations, l'été vers le Nord, et l'hiver au Sud, comme des oiseaux de passage, sans autres biens que leurs chevaux, leurs tentes et leurs armes, mais riches de liberté et de cette indolence rêveuse qui les préserve de tout souci.

Ainsi qu'au Désert, l'homme se sent dans la Prairie comme écrasé par la majesté de l'Infini. Il n'y a plus là ni foules humaines, ni murailles de villes qui lui cachent Dieu. Sa souveraineté redoutable l'enveloppe, et il mesure avec terreur toute l'étendue de la divine puissance.

Si, par malheur, il ne connaît pas le vrai Dieu, il se tourne instinctivement vers le ciel, et surtout vers cet astre d'où lui viennent la chaleur et la lumière dont il a besoin, et il lui offre ses hommages comme à une divinité. Aussi les sauvages qui habitent les Prairies ont-ils le culte du soleil.

Croient-ils vraiment que cet astre est Dieu lui-même ? Le regardent-ils seulement comme une image, ou un symbole de la divinité, ou bien encore comme la tente lumineuse que Dieu habite ?

C'est un problème qu'il n'est guère facile d'élucider ; car leurs croyances sont très vagues et obscurcies par de nombreuses superstitions. Mais il est sûr qu'ils croient à un être surnaturel, qu'ils appellent *Grand Esprit* ou *Grand Maître de la Vie*, et qui aurait son habitation dans les hauteurs des cieux.

Qui sait s'ils n'auraient pas raison de croire que le Créateur des mondes, qui est essentiellement lumière, vie et fécondité, a placé sa résidence dans le soleil ? Le Prophète-Roi n'a-t-il pas dit en parlant de Jéhovah : " *in sole posuit tabernaculum suum ?* "

Ils croient en outre qu'il y a un *Esprit Bon* et un *Esprit Mauvais*, et c'est le *Mauvais* qu'ils honorent davantage afin de l'apaiser. Tous les hommes sont ainsi faits : ils obéissent plutôt à la crainte qu'à l'amour.

Rien d'étonnant du reste à ce qu'ils se tournent encore vers le soleil, quand ils veulent invoquer l'*Esprit Mauvais*. Car c'est le même astre qui, dans les Prairies, brûle et détruit les innombrables germinations que ses rayons ont fait naître.

La même chaleur qui a fécondé les germes et répandu la vie partout, sème aussi dans la prairie la destruction et la mort. C'est le même soleil qui tarit les rivières et les lacs, dessèche les gazons et les fleurs, et boit le sang et les larmes de cette terre qui ne demanderait qu'à produire toujours des floraisons nouvelles.

Cependant, il ne faut rien exagérer. Cette sécheresse ne nuit à la culture que dans quelques parties élevées des Prairies qui avoisinent le chemin de fer entre *Swift Current* et *Calgary* ; et dans ces régions mêmes l'élevage des bestiaux réussit très bien. De grands ranches y sont en pleine exploitation, et la plaine est sillonnée par de nombreux troupeaux de moutons, de bêtes à cornes et de chevaux, qui y trouvent d'excellents paturages, et des lacs que le soleil ne peut dessécher.

Ailleurs, le sol de cette immense zône des Prairies qui s'étend de la Rivière Rouge aux Montagnes Rocheuses, est presque partout excellent. On calcule

qu'elle contient plus de cent millions d'hectares de bonne terre arable, et, quand la marée humaine qui l'envahit, y aura jeté un nombre suffisant de cultivateurs, elle pourra fournir des céréales au monde entier.

Il y a des siècles et des siècles que les végétaux en décomposition et les cendres des foins brûlés s'accumulent ici sur un fonds d'argile, et y forment une couche épaisse de terreau noir dont la fécondité est inépuisable. Le monde entier connaît aujourd'hui la province de Manitoba comme pays agricole.

Mais les territoires du Nord-Ouest qui l'avoisinent sont moins connus. Beaucoup de gens croient, qu'une fois la frontière du Manitoba franchie, on ne rencontre plus que stérilité jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

C'est une grave erreur. Il y a dans les territoires de vastes étendues très propres à la culture, surtout dans les régions que sillonnent les rivières; et elles sont nombreuses les rivières depuis la Rouge, l'Assiniboine, la Souris et les deux Saskatchewan jusqu'aux rivières de la Biche, Bataille, de l'Arc, Belley et Old-man.

Quant aux autres parties des territoires, moins favorisées pour la culture, elles sont encore très avantageuses pour l'élevage.

Dans la région que nous traversons il y a plusieurs pièces d'eau d'une étendue considérable ; mais la plupart sont des lacs sans décharges.

Voici le lac des *Vieilles Femmes* qui a au moins vingt

milles de longueur et qui est fréquenté par un nombreux gibier.

Plus loin, c'est *Rush Lake*, belle nappe d'eau fraiche bordée de montagnes au Sud, et couverte de pélicans, d'outardes et de canards de toute espèce.

A Swift-Current, village naissant, il y a un campement de familles sauvages. Plusieurs femmes, enveloppées dans leurs couvertes, sont rangées sur le quai de la gare, et offrent en vente aux voyageurs des cornes de buffles et divers objets de leur fabrication.

Partout, la prairie est sillonnée des sentiers creusés par les buffles, et jonchée de leurs ossements, qui sortent des foins comme des fleurs blanches émaillant un cimetière.

Les sauvages ramassent aujourd'hui ces restes épars du noble animal, et en chargent de lourds convois qu'ils vendent aux industriels. Est-il beaucoup d'hommes dont on puisse dire après leur mort, comme on le dit des buffles : ils sont encore utiles !

Après avoir dépassé Swift-Current nous touchons encore à plusieurs lacs plus ou moins étendus, *Goose lake, Gull lake, Crane lake*, dont les noms désignent autant de stations, et nous arrivons à *Maple creek*.

De grands ranches avoisinent la petite ville, où stationne un détachement de la police. A une petite distance s'élève un village de sauvages, de la nation des Cris. Encore deux ou trois heures de chemin de

fer, et nous passons à Dunmore, point de jonction avec le chemin de fer de la Compagnie Galt qui conduit à Lethbridge ; puis nous arrivons à Medicine-Hat, ville naissante qui paraît avoir de l'avenir, et qui est joliment située au bord de la Saskatchewan du Sud. Il y a toujours beaucoup de mouvement à la gare, et quelques familles de Pieds-Noirs campées dans le voisinage.

A partir de Medicine-Hat, la prairie s'élève graduellement, et de grands troupeaux épars donnent de la vie aux monotones paysages. Toute cette partie de la plaine repose sur des houillères immenses, dont l'étendue n'est pas encore très bien déterminée, et dans lesquelles se développent de grandes quantités de gaz.

A Langevin, un large tube, plongé dans la terre, permet au gaz de s'échapper, et forme un faisceau de flammes assez curieux à observer quand vient la nuit.

Il était deux heures du matin quand le silence et l'immobilité de notre dortoir nous avertirent que nous étions à Calgary. C'était la veille de l'Ascension, 25 mai 1892 ; et nous étions heureux de penser que nous avions deux jours d'arrêt dans la capitale de l'Alberta pour nous reposer un peu des fatigues du voyage.

XV

A CALGARY

Chez M. le juge Rouleau. — Sauvages et Missionnaires. — La ville. — Le banquet et les discours. — Le P. Lacombe, Mgr Taché et les Magnats du Pacifique. — Cérémonies religieuses.

Je proclame que les évêques et les prêtres sont d'excellents compagnons de voyage ; mais ils ont un défaut que je proclame également : ils se lèvent trop matin.

Dès avant 6 heures A. M., j'entends battre les portes de notre "*Canton*," et les roulements des voitures qui emportent déjà les plus matineux vers l'église. Je résiste de mon mieux à ce réveille-matin trop hâtif ; mais il est difficile de ne pas prendre les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et je les suis, de plus ou moins loin.

Quand je sortis de ma chambre (state-room) je trouvai sur le quai mon excellent collègue, M. le juge Rouleau de la Cour Suprême d'Alberta, qui avait l'amabilité de m'attendre avec une patience toute magistrale.

Ses superbes chevaux noirs étaient plus impatients, et piaffaient bruyamment. En moins de cinq minutes, ils nous transportèrent, ma fille et moi, à la résidence de l'éminent magistrat.

C'est une large maison en pierre, sombre, massive, avec une fausse tour, qui lui donnerait un aspect tout à fait seigneurial, si elle était couronnée de crénaux.

Un déjeuner beaucoup trop somptueux pour mon débile estomac nous y attendait, et nous reçûmes de nos hôtes — le juge et madame Rouleau — l'hospitalité la plus cordiale et la plus aimable.

A 11 heures de la matinée, il y eut séance au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Musique, chant, scènes de comédies, présentation d'adresses, réponses, — tel était le programme ; et il fut rempli de manière à intéresser vivement l'auditoire.

J'ai retrouvé chez ces Religieuses, en dépit de leur costume, la distinction, la grâce et la culture intellectuelle que j'avais admirées chez leurs sœurs de Prince-Albert.

Auprès du couvent, à côté de l'église, et autour de la maison des missionnaires se tenaient constamment groupés les Sauvages, dans leurs costumes pittoresques. Pauvres enfants des Prairies ! Rien n'était plus touchant que de les voir s'empresser auprès des évêques et des missionnaires pour en obtenir une parole de consolation et de bénédiction. C'est leur dernier refuge à ces

races, condamnées à mourir ; ils n'ont plus confiance qu'au prêtre, et c'est en lui qu'ils cherchent protection.

Ce pays qu'ils habitent encore n'est plus leur pays, ils ne le sentent que trop. Ils ne sont plus chez eux, et malheureusement il y a entre eux et les Blancs une espèce d'abîme qui rend le rapprochement impossible. Les mœurs, les usages, les idées, le genre de vie tendent à les séparer. Une antipathie réciproque, que l'on s'explique très bien, empêche la fusion, et l'empêchera longtemps, sinon toujours. Il est bien plus facile de faire un sauvage d'un homme civilisé que de faire un civilisé d'un sauvage.

Les vieux chefs Cris et Pieds-Noirs entretiennent encore quelques espérances nationales, et ils disent aux jeunes que les bonheurs passés renaîtront. " Un jour viendra, répètent-ils souvent, où les Blancs disparaîtront, et où les buffles sortiront de terre ".

Mais quand ils entrent dans l'Eglise catholique, ils y trouvent reconnue leur égalité avec les Blancs ; le missionnaire les y accueille comme un père : il les traite comme si les Blancs et eux ne formaient qu'une seule et même famille ; il leur enseigne qu'il y a une autre vie où toutes les injustices seront réparées ; et, avec l'idée qu'ils se font du bonheur, ils s'imaginent qu'ils vont retrouver au delà du tombeau des pays de chasse, des troupeaux de buffles, et de superbes chevaux.

Voilà pourquoi le prêtre catholique attire leur sym-

pathie et leur confiance, et voilà ce qui explique l'empressement de ces pauvres êtres déchus, autour de l'église et de la maison du missionnaire.

Dans l'après-midi, promenade en voiture autour de la ville, et réception du maire et des principaux citoyens, parmi lesquels j'eus le plaisir de connaître les rédacteurs des deux principaux journaux de Calgary, le *Herald* et la *Tribune*.

La jolie ville de Calgary est bâtie en pleine prairie ; mais la couche de terre végétale qui en nourrit le gazon est très mince, et elle recouvre un lit très épais de petits cailloux roulés, qui viennent évidemment des montagnes et que la rivière de l'Arc (*Bow River*) a charriés dans la plaine il y a des milliers d'années, alors qu'elle était aussi large qu'un fleuve.

C'est ce qu'indique évidemment la configuration des terres avoisinantes.

Ce lit de cailloux est réfractaire à la végétation, et il n'est pas probable que de grands arbres puissent jamais ombrager les rues de Calgary.

C'est d'ailleurs une ville bien bâtie et qui progresse rapidement. Je l'ai déjà visitée en 1889, et je constate aujourd'hui qu'elle a considérablement grandi.

De larges trottoirs bordent ses rues sur une très vaste étendue. Son système de drainage paraît être excellent ; son aqueduc est complété. De belles constructions ornent les différents quartiers de la ville,

au nombre desquelles je mentionnerai le bloc Alexander, les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'hôtel Alberta, la résidence du sénateur Lougheed, les banques de Montréal et Molson, etc., etc.

Calgary va devenir bientôt un véritable centre de chemins de fer. Déjà une voie ferrée, longue de près de deux cents milles, la relie à Edmonton, et lui apportera bientôt les produits des plaines fertiles qu'elle traverse, et qui s'ouvrent rapidement à la colonisation. L'année prochaine (1893) un autre chemin de fer, presque terminé, la mettra en communication avec Fort MacLeod et la région des ranches. Une autre ligne va mettre à sa disposition les riches mines de charbon de la rivière à la Biche. En même temps, on parle de vastes édifices que le gouvernement et la Compagnie du Pacifique doivent y ériger dans leurs intérêts respectifs.

La population catholique de la ville s'est groupée dans la partie Sud, auprès de la rivière du Coude (*Elbow*). Le terrain y est beaucoup meilleur, c'est-à-dire que la couche de terroir y est beaucoup plus épaisse, et les plantations qu'on y a commencées devront y réussir.

Les RR. PP. missionnaires y sont encore pauvrement logés ; mais, en revanche, ils ont bien logé le bon Dieu et c'est dans l'ordre. L'église de Sainte-Marie est un bel édifice en pierre, de proportions telles qu'elle pourrait très bien faire plus tard une cathédrale convenable.

A quelque distance, en pleine prairie, un superbe hôpital en pierre est en voie d'érection et sera sous la direction des Sœurs de la Charité.

Du reste, il y a à Calgary un grand élément de succès et de progrès : c'est l'esprit d'initiative, et la bonne entente qui paraît exister entre tous les citoyens.

C'est du moins ce que nous avons cru observer dans le somptueux banquet qui nous a été donné le soir, et dans lequel Anglais et Français, protestants et catholiques, semblaient unis par le même patriotisme et les mêmes aspirations.

Ces agapes vraiment fraternelles étaient présidées par Son Honneur M. le juge Rouleau ; et quant vint le moment des toasts, la santé du Souverain Pontife, puis celle de la Reine furent bues avec le même enthousiasme.

L'Honorable Président proposa ensuite la santé : Nos distingués visiteurs ; et après quelques bonnes paroles appropriées à la circonstance il lut en français et en anglais une touchante adresse de bienvenue au nom de tous les catholiques de Calgary.

S. G. Mgr l'archevêque d'Ottawa répondit en anglais, et Mgr l'évêque de Trois-Rivières en français.

Les deux discours remarquables de tact et d'à-propos furent très goûtés et soulevèrent de chaleureux applaudissements.

Mgr Laflèche insista beaucoup sur la bonne harmonie qui devrait unir les deux races, et sur la possibilité de fonder un grand édifice national avec des matériaux différents pourvu que le ciment de la charité les unisse. En même temps il prédit un grand avenir aux territoires du Nord-Ouest.

La santé des Pères Oblats fut proposée en termes élogieux par Mgr Duhamel, et Mgr Grouard répondit très brièvement mais d'une façon charmante.

M. Costigan, un des avocats les plus distingués de Calgary, proposa ensuite de boire : à nos compatriotes protestants ; et le maire de la ville, M. Lucas, y répondit très convenablement.

Plusieurs autres discours excellents furent prononcés entre autres par M. King, président de la société Saint-George, par M. le major Walker, président de la société Saint-André, et par M. Costigan qui fit un éloge fort éloquent des congrégations religieuses de femmes.

Enfin, la santé du P. Lacombe, notre capitaine, fut bue avec un enthousiasme indescriptible ; mais ce fut en vain qu'on voulût le faire parler. Il s'y refusa obstinément, et pour mettre fin à nos instances, il se leva et dit qu'il chargeait le juge Routhier de répondre pour lui.

J'en profitai pour lui infliger un éloge, qui lui déplut beaucoup, mais qui parut plaire à mon auditoire, et dans lequel je ne ménageai pas non plus la modestie de

Mgr Taché, auquel sa santé avait interdit ce banquet. Je fis de plus entre ces hommes et les magnats du Pacifique des rapprochements qui ne devront pas déplaire à ces derniers.

Qu'on me permette de reproduire ici ce triple éloge : " J'ai lu quelque part, qu'un bon curé de campagne rencontra un jour Napoléon Ier, et s'arrêta devant lui pour l'examiner avec une attention marquée.

Le grand empereur s'en aperçut et dit :

— " Quel est ce bonhomme qui me regarde ainsi ?

— " Sire, dit le curé, je regarde un grand homme, et vous regardez un bon homme ; chacun de nous deux peut profiter."

Très belle parole d'une haute portée philosophique ! Nul doute, en effet, que s'il peut être utile d'examiner la grandeur, il ne l'est pas moins de contempler la bonté.

N'oublions pas, du reste, que la bonté n'exclut pas la grandeur, et que celle-là même peut être un moyen d'arriver à celle-ci.

Je me suis rappelé cette histoire, quand j'ai connu pour la première fois le R. P. Lacombe. J'ai senti que j'étais en présence de la bonté ; et quand plus tard, j'ai connu ses œuvres, et mesuré l'autorité qu'il a acquise parmi les populations du Nord-Ouest, j'ai compris que la bonté était arrivée à la grandeur.

Les sauvages, qui jugent un homme au premier coup

d'œil avec une perspicacité remarquable, ont immédiatement deviné la vertu caractéristique du R. P. Lacombe, et il lui ont donné un nom qui signifie : " Celui qui a bon cœur."

Il y a quarante ans qu'il porte ce nom, et qu'il témoigne en toute occasion la tendresse de son cœur aux malheureux enfants des prairies et des bois.

Un jour — c'était en 1852 — un homme jeune encore mais qui était déjà une grandeur, puisqu'il venait d'être sacré évêque de Saint-Boniface, se rencontra avec cet homme bon qui était jeune aussi et qui se nommait Albert Lacombe. La grandeur et la bonté se comprirent, et toutes deux s'embrassèrent.

Le même zèle apostolique échauffait ces deux cœurs, et depuis lors ils ont travaillé de concert à cette vigne du Seigneur dont nous admirons aujourd'hui les fruits merveilleux.

L'homme bon est devenu grand à son tour ; et l'autre a continué de grandir, jusqu'à devenir le souverain spirituel d'un immense pays, et presque le souverain temporel de sa race dans l'Ouest canadien.

Dans le monde, on juge de la grandeur d'un homme d'après celle du théâtre sur lequel il joue son rôle. Grâce à cette erreur ce n'est pas l'homme qui illustre le théâtre où il figure, c'est le théâtre qui grandit l'homme et lui donne de l'éclat.

Et c'est pourquoi l'histoire de la vraie grandeur est à refaire, puisqu'elle laisse dans l'ombre tous les grands acteurs des théâtres ignorés.

Qui sont-ils ? Qui songe à eux et se rend compte de leurs œuvres ?

Les rôles qu'ils jouent sont tout simplement des personnifications du dévouement, de l'héroïsme, de la vraie civilisation, du vrai progrès ; mais ils se cachent au fond des solitudes, dans des contrées sauvages inconnues, et ils n'ont pas de foule qui les acclame.

Dès lors, ils ne comptent pas pour ceux qui exploitent l'histoire à leur profit, et qui sont surfaits et grandis par elle au détriment du vrai mérite.

Mais qu'importe à ces grands hommes méconnus qui achètent au prix des souffrances du présent les progrès de l'avenir dont nous jouissons déjà ? Ils ne sauraient se passionner pour les succès d'un jour ! Ils ont l'âme assez élevée pour n'ambitionner que les biens d'outre-tombe et la gloire définitive !

En fin de compte, ils ont raison, puisqu'il n'y a que les choses qui demeurent qui soient dignes de notre attention.

Mais nous, nous avons tort de méconnaître leur mérite et de les reléguer dans l'oubli.

Quand nous louons et encensons les hommes politiques, ou les grands industriels, qui par leurs travaux ont agrandi notre Patrie et ouvert à la colonisation les

immenses territoires du Nord-Ouest, nous faisons bien ; mais nous ne devons pas oublier dans nos éloges ces courageux missionnaires, qui ont été les précurseurs des grands capitalistes, et qui ont tracé les premiers les grandes routes que les ingénieurs ont suivies !

Notre chemin de fer du Pacifique est vraiment une merveille, et je ne suis pas étonné que sa construction ait été considérée comme un rêve, quand elle fut proposée pour la première fois.

C'était un rêve, en effet, mais un rêve de génie, qui a été réalisé par des hommes de génie.

Quelles apparences y avait-il du succès obtenu ? Environ 3,000 milles, en chiffres ronds, de pays inhabités à traverser ! 1,800 milles de montagnes et de rochers incultes dont une grande partie réputée infranchissable ! Près de 1,200 milles de prairies assimilées au Désert africain ! Voilà quelle était la perspective !

On admettra qu'elle n'était pas riante de promesses. Elle était plutôt menaçante de difficultés, de hasards, et de risques à courir !

Mais les hommes qui se chargèrent de cette immense entreprise semblaient avoir pris pour devise le vieil axiome des Romains : *Audaces fortuna juvat !*

Aussi leur œuvre a-t-elle été un coup d'audace, mais un coup d'audace qui a réussi !

Sans doute une entreprise de ce genre est toujours possible quand on a d'énormes capitaux à sa disposition.

Mais la merveille a été d'en faire une affaire payante, contre toutes les prévisions, contre tous les calculs, contre tous les intérêts opposés, contre toutes les entreprises rivales !

Maintenant que la chose est faite, elle paraît toute simple. Mais il en est ainsi de toutes les inventions du génie. Seulement, il faut les trouver ! Et quand c'est fait, les badauds ouvrent les yeux et disent : Mais comment donc n'avons-nous pas trouvé ça, nous ? C'était si simple !

Eh ! oui, braves gens, c'était très simple. Mettez-vous à l'œuvre, et faites-en autant. Mais, en attendant, ne rabaissons pas les grandes choses que l'esprit d'initiative, l'énergie, l'activité et la force de volonté ont accomplies.

Et maintenant, regardez aux résultats obtenus. Comptez, si vous le pouvez, les solitudes peuplées, les villes sorties de terre, les vastes espaces improductifs devenus producteurs, les richesses minières, jusqu'alors inconnues, révélées au grand jour et produisant maintenant des millions !

Enfin, envisagez la chose au point de vue social et chrétien. Les missionnaires avaient ouvert la route aux colonisateurs, aux industriels, aux commerçants. Et maintenant, c'est le commerce et l'industrie qui ouvrent de nouveaux chemins aux missionnaires et

aux fidèles, accroissant à la fois le nombre des pasteurs et des brebis !

Le chemin de fer du Pacifique est devenu la grande artère du Canada, portant jusqu'aux extrémités de ce grand corps le sang qui le fait vivre ! C'est un fleuve, plus large et plus long que le Saint-Laurent lui-même, et poussant des vagues humaines dans toutes les directions pour féconder les déserts et ranimer les solitudes.

Voilà l'œuvre que nous devons aux magnats du Pacifique, et aux hommes politiques qui en les assistant dans l'occasion en ont rendu l'exécution possible.

Mais, encore une fois, il ne faut pas oublier que nos humbles missionnaires ont été les précurseurs de ces grands hommes, et qu'aujourd'hui encore, et plus que jamais, ils continuent leur œuvre éminemment civilisatrice.

Le chemin qu'ils ouvrent aux âmes ne s'étend pas seulement jnsqu'à la grande mer de l'Ouest ; il se prolonge jusqu'à cet océan vraiment pacifique que l'on appelle le Ciel !"

Le lendemain du banquet était le jour de l'Ascension, et cette grande fête a donné lieu aux cérémonies religieuses les plus solennelles. Plus d'un siècle peut-être s'écoulera avant que Calgary ne soit témoin d'un pareil concours d'évêques et de dignitaires ecclésiastiques.

Dès la veille au soir il y avait eu salut et bénédiction

du Saint-Sacrement avec un remarquable sermon du Rév. P. Gendreau.

A huit heures A. M., il y eut première communion et confirmation d'un grand nombre d'enfants, Blancs et et Sauvages. Qu'elle fut touchante cette cérémonie !

A onze heures, grand'messe solennelle, avec un très bon sermon du Rév. M. Leclerc.

A 3 heures P. M., baptême de sauvages adultes. Parmi eux se trouvaient un mari, une femme et leur enfant qui furent baptisés ensemble ; et les époux furent ensuite solennellement mariés. Voilà des spectacles qu'on ne voit pas souvent ailleurs et qui impressionnent profondément !

Dans les intervalles libres, les élèves sauvages de l'Ecole industrielle qui ont formé un joli corps de musique nous donnaient des sérénades, avec un succès qui faisait notre étonnement.

A sept heures du soir, mois de Marie, avec un des plus éloquents sermons que j'aie entendus, par Mgr Brondel.

Comme on le voit, nos deux jours à Calgary avaient été bien remplis, et nous ne pouvons remercier assez la population de cette ville, sans distinction de races ni de croyances, pour l'accueil sympathique qu'elle nous a fait.

XVI

EXCURSION A EDMONTON

Encore la Prairie. — Problèmes ethnographiques. — Une rencontre avec les Cris, à Hobbéma. — Discours sauvages. — A la gare d'Edmonton. — Adresses et réponses. — Mgr Taché, comme orateur.

En sortant de Calgary, le chemin de fer traverse la rivière du Coude (*Elbow*), puis celle de l'Arc (*Bow*), et se dirige vers le Nord.

C'est encore la prairie, toujours la prairie, prolongeant à l'infini dans toutes les directions son immense tapis vert. Est-ce ce tapis vert qui attire vers l'Ouest les joueurs de bourse et de *bluff*, les spéculateurs, les aventuriers, les enfants prodigues ? Heureusement, ils y viennent aussi en grand nombre les colonisateurs, les industriels sérieux, les éleveurs de bestiaux, et les modestes laboureurs.

Mais ils ne sont encore que des milliers et il y a place pour des millions;

En attendant que le flot des migrations humaines ait inondé ces plaines immenses, la solitude qui nous environne n'est pas sans tristesse. Je ne sais quoi de mélancolique se mêle à cet air que nous respirons, et le désert sans bornes nous apparaît comme une énigme dont nous cherchons vainement la solution.

Depuis combien de siècles existe-t-il ? D'où venaient ces races étranges qui l'ont habité, ou plutôt sillonné, sans le remplir, ni le féconder ? Pourquoi n'y ont-elles rien fondé, et vont-elles maintenant disparaître sans y laisser la moindre trace ?

Comment se fait-il qu'elles n'y aient pas créé des groupes stables, bâti des villes, érigé des monuments, ne fut-ce qu'une tour de Babel, pour symboliser les langues si diverses et si nombreuses qu'elles parlent.

Tous ces problèmes et bien d'autres se posent devant nous comme les questions du sphynx, et la prairie que nous interrogeons ne nous répond rien.

Quand le voyageur traverse les solitudes de l'Orient, elles lui montrent des ruines, des pierres, des tombeaux, des inscriptions qui font revivre sous ses yeux les siècles écoulés. Mais ici rien n'est resté, pas même une tombe qui contienne les cendres du passé, et nous permette de refaire son histoire.

Sur ce vaste théâtre où des races nombreuses se sont succédées, et ont dû jouer un rôle, elles ont laissé moins de vestiges de leur passage que les grands troupeaux de

buffles qui constituaient leur richesse et qu'ils ont détruits !

Car on revoit encore profondément tracés dans la prairie les innombrables sentiers que ces nobles animaux ont parcourus, et leurs ossements blanchissent encore la plaine. Mais nous y cherchons vainement les cendres des millions d'hommes qui y vécurent et qui y sont morts !

A Innisfail, qui est à soixante-seize milles de Calgary, les plis de la prairie se creusent et les collines se couronnent de feuillages. Le sol y est plus humide et plus propre à la culture. En même temps, les Montagnes Rocheuses s'éloignent à l'Ouest et disparaissent. C'est cet éloignement des Rocheuses qui explique qu'Edmonton, qui est à deux cents milles au nord de Calgary n'a pas un climat plus froid.

A la *Rivière-à-la-Biche*, il y a un commencement de village, et nous y prenons le dîner. Cette gare est à mi-chemin entre Edmonton et Calgary ; on croit généralement qu'une ville y surgira bientôt, et plusieurs magasins et hôtels y sont en construction.

A la gare d'Hobbéma, une surprise charmante vient réjouir nos yeux et nos cœurs. Au moment où notre train contourne un bouquet d'arbres verts, une fusillade bien nourrie éclate, des acclamations s'élèvent, et nous voyons flotter sur une colline des oriflammes et des banderolles de toutes couleurs. Mais ce qui attire

plus spécialement notre attention c'est un groupe de Cris échelonnés sur le versant de la colline, les jeunes gens à cheval, et les vieux à pied, tous vêtus des costumes les plus pittoresques, et accompagnés de leurs femmes portant leurs bébés sur leurs dos.

Notre train s'arrête ; nous descendons dans la prairie, et tous ces braves sauvages ayant à leur tête leur missionnaire, le P. Gabillon, nous entourent avec des transports de joie.

Papabkinès (La Sauterelle), le plus vieux de la bande, saute au cou du P. Lacombe et l'embrasse avec effusion. D'autres se jettent aux genoux des évêques, et baisent leurs mains avec vénération et amour. Tous les cœurs sont émus, et des larmes brillent dans bien des yeux, pendant que nous leur serrons la main à tous, comme si nous étions de vieux amis.

Après ces épanchements spontanés, le grand chef des Cris, Osikkusiweyân (Peau-d'hermine) monte sur un talus, et prend la parole : " Mes parents et amis, combien nous devons être heureux aujourd'hui à la vue de tous ces grands chefs de la Prière, qui viennent nous visiter, nous bénir, nous, nos familles et notre terre !

" Grands chefs de la Prière, et vous tous, hommes de Dieu, nous vous remercions de toute notre âme d'être venus jeter un regard de bienveillance sur le pauvre sauvage. Soyez les bienvenus !

" Depuis le plus vieux de nous jusqu'au petit enfant

encore à la mamelle, nos cœurs sont remplis de joie et d'émotion. Votre passage au milieu de nous restera pour tous un éternel souvenir.

" Priez pour nous, afin que notre avenir soit prospère, et que nous soyons toujours vos enfants fidèles.

" Merci, encore une fois, de tout notre cœur."

Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface répondit à ce discours, et dit en résumé : que tous les grands chefs de la Prière et lui-même étaient bien heureux de rencontrer leurs fidèles enfants de la nation des Cris et de leur serrer la main ; qu'ils espéraient que tous continueraient à être bons, à aimer le grand Maitre de la Vie, ainsi que leurs missionnaires, et à être dociles à leurs enseignements.

" Nous vous bénissons tous, ajouta-t-il, en terminant, vous et vos familles, et nous prions le Grand-Esprit qu'il vous protège et vous comble de ses présents."

Il va sans dire que je n'ai rien compris de ces discours en Cris, et que c'est le P. Lacombe qui me les a traduits. Mais j'ai beaucoup admiré le ton, le geste et les jeux de physionomie de *Peau-d'hermine*. J'ai remarqué aussi que Mgr Taché ne parle pas le sauvage avec les mêmes intonations que le français ou l'anglais. Chaque langue a son rythme propre dicté par la nature ; et tout orateur l'observerait s'il n'était pas gâté par la convention et l'instruction.

C'est à la convention, et non à la nature qu'obéissent

ces prédicateurs ennuyeux qui chantent leurs sermons, au lieu de les dire avec le ton naturel de leur conversation.

Après les discours, nous serrâmes de nouveau la main des sauvages, et nous remontâmes dans notre palais-roulant.

Quand le train se mit en marche, tous les sauvages se jetèrent à genoux, et les évêques, debout sur la plate-forme de notre char, leur donnèrent une dernière et solennelle bénédiction.

Et sur les oriflammes flottantes brillaient les inscriptions : *Salvete, reverendissimi domini — Plaudite gentes — Hosanna ! Alleluia !* Et les feuillages printaniers frémissaient d'allégresse ; et la brise et les oiseaux chantaient, et le soleil rouge, baissant à l'horizon, inondait de ses rayons joyeux les vertes ondulations de la plaine.

Quel peintre il faudrait pour reproduire une pareille scène ! Mais la peinture elle-même n'en rendrait pas le mouvement, la vie et les douces émotions.

Imaginez quels durent être les sentiments de ces pauvres enfants du désert qui n'avaient jamais vu que leurs humbles missionnaires. Songez à l'étonnement et à l'émotion qu'ils ont dû éprouver en voyant réunis devant eux, dans un coin inconnu de leurs prairies tous ces grands chefs de la Prière et tous ces dignitaires ecclésiastiques fraternisant avec eux et leur adressant

des paroles d'amitié, de consolation et d'espérance ! Quel beau jour pour eux ! Quel souvenir ineffaçable dans leur existence !

Et pour nous quel tableau pittoresque et touchant ! Quelle scène émouvante et riche en contrastes ! Quels types à observer que ces produits de la sauvagerie qui restent pour nous un mystère, et qui nous regardent nous-mêmes comme des êtres mystérieux !

Mais pendant que je me laisse aller aux rêveries, les yeux fixés sur la plaine où les cavaliers Cris galoppent dans la direction de leur *Réserve*, la vapeur nous emporte rapidement, et le spectacle qui m'a tant intéressé disparaît à l'horizon.

Je m'en console en examinant deux chefs Cris, que nous emmenons avec nous, et qui vont nous accompagner jusqu'à Victoria, sur la côte du Pacifique.

Deux heures plus tard, nous étions à Edmonton ; il était 6 heures p. m. J'entends ici par Edmonton, la gare de ce nom qu'il ne faut pas confondre avec la ville ; car la ville est au nord de la rivière Saskatchewan, tandis que la gare est au sud, à près d'un mille de la rive.

Trois ou quatre hôtels et magasins viennent d'être bâtis autour de la gare, et un petit bois la sépare de la rivière et nous cache la ville.

La Saskatchewan, à cet endroit, est profondément

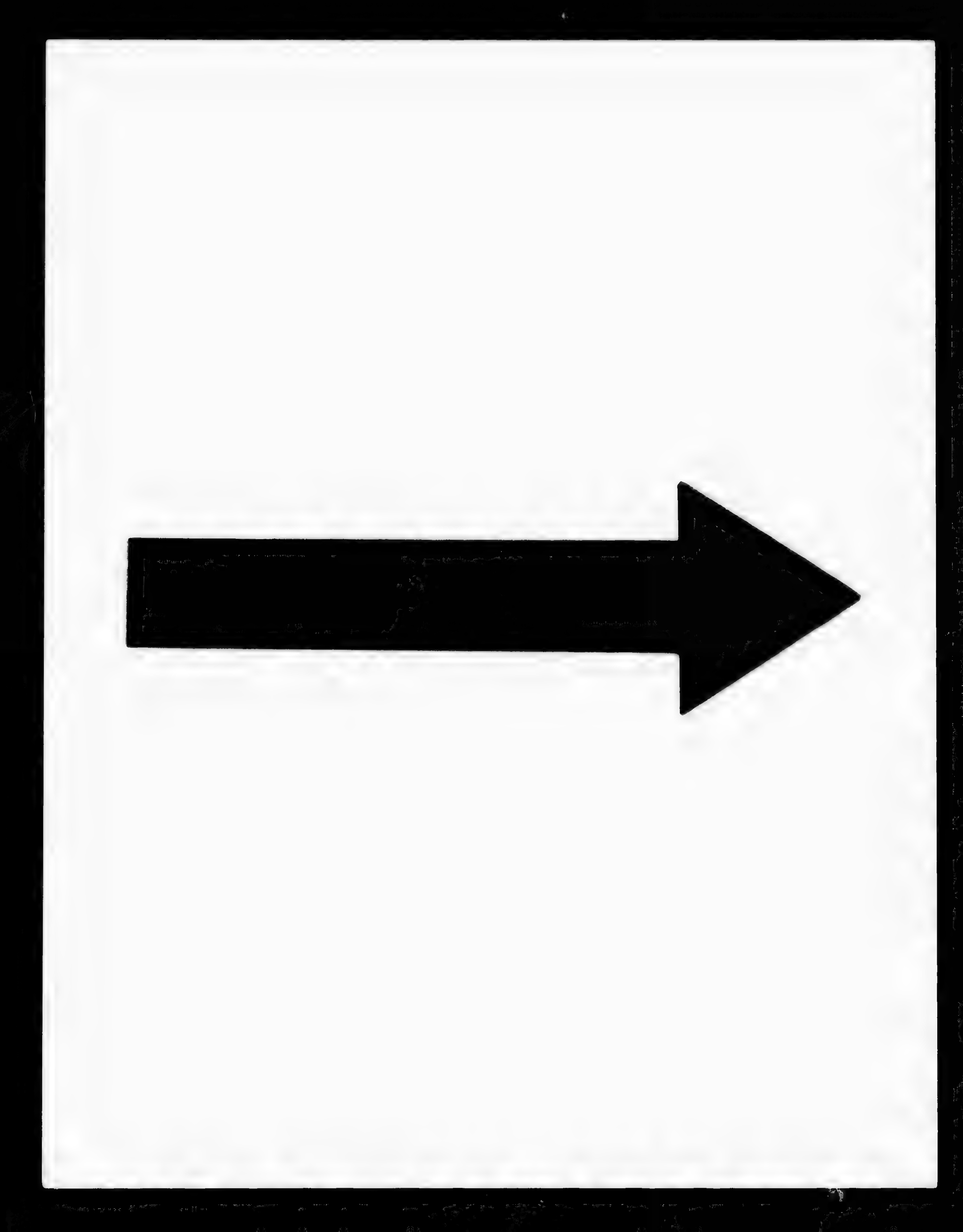
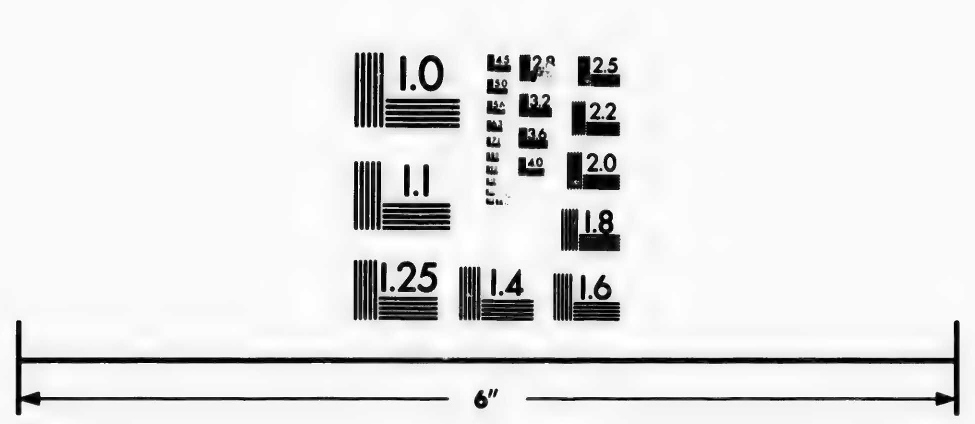


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





encaissée entre des collines boisées qui ont au moins trois à quatre cents pieds de hauteur.

En traversant le petit bois jusqu'au bord de l'escarpement, on aperçoit la ville couronnant la colline opposée. Elle n'est encore qu'un grand village, mais elle a grandi beaucoup depuis trois ans, et elle promet d'être la plus grande de toutes les villes qu'arrosent aujourd'hui les deux Saskatchewan.

Actuellement elle ne se relie au chemin de fer que par un bac très ingénieusement accroché à un câble de fer, et mis en mouvement par le seul courant de la rivière qui est très rapide.

Naturellement cette voie de communication est insuffisante, et la grande question de demain, à Edmonton comme à Québec, est la question du pont. Plusieurs des mêmes obstacles se rencontrent dans les deux villes.

Sans doute, la Saskatchewan n'a ni la largeur ni la profondeur du fleuve Saint-Laurent : mais les rives en sont aussi élevées que celles de Québec et Lévis, et l'on calcule qu'un pont pour le chemin de fer coûterait au delà d'un million.

Naturellement un pont de voitures serait beaucoup moins dispendieux ; car il ne s'étendrait pas d'une colline à l'autre, mais d'un rivage à l'autre, et serait ainsi beaucoup plus court ; malgré cela ce serait encore un ouvrage d'au moins trente à quarante mille piastres.

Si l'un ou l'autre de ces ponts n'est pas bâti, il est

probable qu'on verra s'élever bientôt un autre Edmonton sur la rive sud.

A peine étions-nous arrivés à la gare d'Edmonton que nous sommes invités à nous rendre à l'hôtel voisin, et trois adresses y sont présentées aux évêques et à leurs compagnons — l'une par le conseil-de-ville, une autre par les catholiques de langue anglaise, et une troisième par les Canadiens-français et les Métis.

Monseigneur Taché répond aux trois adresses en français et en anglais, avec cette abondance de paroles et d'idées que je ne me lasse pas d'admirer chez lui.

L'archevêque de Saint-Boniface est un des orateurs les mieux doués que j'aie connus, et j'en ai connu beaucoup.

Il a cette sensibilité qui émeut et entraîne les cœurs, cette intelligence nette qui conçoit et énonce avec une clarté qui ne laisse rien dans l'ombre, cette logique et cette chaleur qui produisent la conviction, cette verve spirituelle qui assaisonne les mets délicats qu'il sert à ses auditeurs. Il a l'épigramme, le sarcasme, la gaieté, la couleur; et, quand le sujet s'y prête, son regard et son sourire illuminent les jets d'esprit qui agrémentent son discours.

Dans notre pays, l'abondance de paroles est un don qu'on rencontre assez fréquemment; mais il n'en est pas de même des idées, elles sont rares, même dans nos orateurs les plus renommés.

Chez monseigneur Taché l'abondance de paroles, qui est très grande, suffit à peine à exprimer la multitude de pensées que son esprit conçoit ; et, ce que j'admire chez lui, c'est que la pensée toute grave et profonde qu'elle est, ne le surcharge pas, et laisse à son esprit toute sa légèreté d'allure, tout son entrain, tout son *brio.*

Il y a des gens que les grandes pensées alourdissent, et qui semblent ployer sous leur poids, comme Atlas portant le monde sur ses épaules.

C'est le propre du génie allemand qui confond quelquefois le profond et le creux.

Mais chez Mgr Taché les idées sont vives, alertes, et jaillissent sans effort de son puissant cerveau pour s'envoler sur les ailes de sa parole également vive et brillante.

Si la vie toute d'action qu'il a menée lui avait laissé le loisir de cultiver davantage ses dons littéraires, et de développer cette faculté de l'esprit qu'on appelle l'imagination, et qui donne à la pensée la forme imagée qui la rend plus saisissante, il serait un orateur incomparable.

Je suis absolument incapable de redire ce que Mgr l'archevêque de Saint-Boniface a répondu aux trois adresses de ses amis d'Edmonton ; car je me suis livré au plaisir de l'entendre, et je n'ai rien noté.

C'était une improvisation très spirituelle et très sentimentale. Le rire s'y mêlait aux larmes. Il fit

l'éloge d'Edmonton qui a été depuis près d'un siècle le grand *emporium* du Nord-Ouest, qui s'est appelé d'abord le *Fort Auguste*, puis le *Fort des Prairies*, et enfin Edmonton.

Il rappela les jours déjà loin où il visitait Edmonton dans un *train spécial*, bien différent de ceux d'aujourd'hui, et dont le pouvoir moteur était un attelage de chiens.

Il vanta la bienveillance et les bons procédés dont la compagnie de la Baie d'Hudson a toujours fait preuve à l'égard des missionnaires. C'est l'opinion unanime de ces derniers que la Compagnie les a toujours généreusement assistés, et exigeait alors que ses agents et employés parlassent le français.

Il félicita la ville des progrès réalisés, et lui en prédit bien d'autres dans un avenir prochain.

Il ouvrit son cœur à ses chers Métis et leur rappela les jours d'antan.

Enfin, tous sollicitèrent sa bénédiction, et il la leur donna du fond du cœur.

Après un bon souper à l'hôtel, nous revenons à notre char, qui ne roule plus, Dieu merci ! et nous y passons une nuit tranquille.

Su

se
mil
I
cha
voy
Mai
lais
rayo
sons
laien
C'
imag
aux

XVII

A SAINT-ALBERT

Sur la route d'Edmonton à Saint-Albert. — Le siège épiscopal. — Cordiale réception. — Discours. — Cérémonies religieuses. — Sermon de Mgr Taché. — Statistiques.

Dès 9 heures du matin, le 28 mai, les excursionnistes se mettaient en route pour Saint-Albert, qui est à 9 milles au nord-ouest d'Edmonton.

Il faisait froid, et de gros nuages qu'un vent violent charriait du nord-est aspergeaient abondamment les voyageurs d'une pluie glacée, mêlée d'un peu de grêle. Mais de temps en temps les nuées grises, en s'écartant laissaient voir un coin du ciel bleu et percer quelques rayons de soleil. Alors le paysage s'égayait, les floraisons de mai souriaient, et les feuilles nouvelles étincelaient comme des vêtements ornés de perles.

C'est ainsi du moins que le paysage apparaissait aux imaginations poétiques ; mais il semblait moins beau aux natures positives et flegmatiques.

Le c . min qui conduit d'Edmonton à Saint-Albert est d'ail.. urs très beau comme la plupart des chemins de prairies. Il traverse d'excellentes terres, parsemées de petits bois de trembles et de peupliers, et de quelques bouquets d'épinettes. De distance en distance, quelques fermes et des champs cultivés.

Enfin, de la cime d'une colline très haute nous découvrons tout-à-coup la vallée profonde où serpente la rivière de l'Esturgeon ; et, au sommet de la colline opposée, nous apercevons en face de nous la cathédrale de Saint-Albert, flanquée d'un côté par le palais épiscopal, et de l'autre par le joli couvent des Sœurs de la Charité.

Le site est enchanteur, et le point de vue des plus pittoresques. Les versants des deux collines, qui se font face, s'élèvent en pente douce, et la rivière qui les sépare est bordée d'un village naissant, tout au fond de la vallée.

La route que nous suivons descend au milieu des arbres dont les feuilles viennent de s'ouvrir, traverse la rivière sous une arche de verdure toute pavoisée, et remonte de l'autre côté au milieu d'un gazon vert-tendre, entre une double rangée de petits arbres jusqu'aux trois édifices qui couronnent pittoresquement la colline, l'église, le palais et le couvent. La scène de l'arrivée fut émouvante.

La voiture qui conduisait Mgr Taché s'avançait en tête et gravissait la colline à pas lents. Toutes les autres voitures suivaient, et formaient une imposante procession.

Les cloches sonnaient à toute volée, les oriflammes flottaient à toutes les flèches et sur tous les toits ; et, sur le balcon de son évêché, Mgr Grandin, la tête découverte, sa belle chevelure blanche encadrant ses traits, et entouré d'un groupe de ses missionnaires, attendait ses visiteurs. Toute la population réunie sur la grande place en face de la cathédrale et de l'évêché s'écartait devant la procession, et s'agenouillait au passage de chaque évêque pour recevoir sa bénédiction.

A mesure que les voyageurs descendaient de leurs voitures, Mgr l'évêque de Saint-Albert leur souhaitait la bienvenue en les embrassant, et les introduisait dans son palais dont les portes étaient toutes grandes ouvertes.

Un quart d'heure après, évêques et prélats, revêtus de leurs *mantelettas*, Religieux et prêtres se rendaient en procession à l'église pour y assister au chant du *Te Deum* et à la bénédiction du Saint-Sacrement.

Mgr Grandin remercia les Fidèles pour la réception triomphale qu'ils avaient préparée, et les invita à se rendre à l'évêché où devaient être présentées les adresses.

C'est M. Antonio Prince, député à l'Assemblée Législative, qui lut aux visiteurs une adresse en français aussi bien pensée que bien écrite. Au nom de la

population anglaise M. H. W. McKenney lut une autre adresse en anglais qui ne fut pas moins appréciée. Enfin Mgr Grandin prit la parole au nom de son clergé, et fit entendre un vrai *magnificat* de joie et de reconnaissance.

Ce fut Mgr l'archevêque d'Ottawa qui eut la tâche difficile de répondre à toutes ces salutations élogieuses, et il s'en acquitta avec bonheur.

Mais comme l'homme ne vit pas seulement de paroles, la fête oratoire fut suivie d'un dîner qui ne manquait pas de goût ni de saveur.

Une jolie séance académique à l'école, et une visite au couvent des Sœurs de la Charité furent le programme de l'après-midi.

Le lendemain, 29 mai, était un dimanche, et la cathédrale, toute pavoisée et décorée, fut le théâtre des plus imposantes solennités.

Sa Grandeur Mgr Laflèche officiait. Il était revêtu des ornements sacrés qui furent donnés à Mgr Grandin par ses amis de France, à l'occasion de ses noces d'argent épiscopales, et qui sont les plus beaux que l'on connaisse au Nord-Ouest.

Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, le métropolitain, assistait au trône, entouré de ses plus anciens compagnons de mission, le P. Lacombe, le P. Rémas et le P. Vègreville.

Les autres évêques et dignitaires, avec leur brillants costumes, remplissaient le chœur.

L'église n'est pas grande, et pouvait à peine contenir l'assistance composée d'environ un millier de Canadiens-Français, d'Anglais et de Métis.

Après l'Evangile, Mgr Taché monta en chaire, et le silence le plus religieux se fit :

" *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, commença l'orateur, *quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum, lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ, Israel !*

" Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur, parce que mes yeux ont vu le Sauveur, que vous avez destiné à être exposé aux regards de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël."

Cette grande démonstration religieuse au siège épiscopal, dont il avait vu les commencements, et les immenses progrès réalisés dans l'Eglise du Nord-Ouest depuis le jour où il y vint planter sa tente de missionnaire, amenaient tout naturellement sur les lèvres de l'orateur, ce cantique de triomphe et de joie.

Comme le saint vieillard Siméon, il avait longtemps attendu le jour où il verrait la réalisation de ses lointaines espérances de missionnaire ; et maintenant ce jour était venu ; ses rêves étaient même dépassés, et,

dans ces immenses territoires où le nom de Jésus était naguère inconnu, il le voyait maintenant adoré, servi par des peuples de races et de langues nombreuses ; la Lumière, descendue du ciel en Orient, éclairait maintenant les nations de l'extrême Ouest ; les cathédrales surgissaient du sol où se dressaient naguère les tentes des missionnaires, des villes florissantes remplaçaient les campements des Indiens, et partout éclatait la gloire du peuple d'Israël.

Quelle allégresse ! Quel triomphe pour les humbles ouvriers de la vigne du Seigneur ! Et comme ce grain de sénevé arrosé de leurs sueurs avait germé rapidement ! Quel bel arbre il était déjà devenu ; et combien il était doux de se reposer à l'ombre de ses branches chargées de feuilles et de fruits !

Je ne saurais reproduire l'émotion de l'orateur en commentant ce texte si bien approprié à la circonstance, et il est bien inutile d'ajouter qu'il communiqua cette émotion à son auditoire.

Comment aurions-nous pu rester insensibles en voyant cet illustre missionnaire, vieilli avant l'âge par ses travaux apostoliques, accablé par des maladies prises dans ses longues courses d'hiver à travers les solitudes du Nord-Ouest, regardant venir la fin de sa carrière, et contemplant avec la tendresse émue d'un père et les saintes joies d'un apôtre, les succès merveil-

leux de son œuvre, les gloires et les grandeurs de l'avenir !

Ah ! quelle page vivante d'histoire ecclésiastique au Nord-Ouest il nous a faite alors ! Et combien je regrette qu'il ne l'ait pas écrite lui-même, comme lui seul aurait su le faire !

Il remonta jusqu'aux débuts de Monseigneur Provencher dans les missions du Nord-Ouest, en 1818, si je ne me trompe. Il fit l'éloge de ses vertus, et résuma l'histoire de ses œuvres.

Il nomma tous les missionnaires qui vinrent à différentes dates assister l'illustre et vénéré évêque dans son œuvre d'évangélisation, les abbés Thibeau, Laflèche, aujourd'hui sur le siège épiscopal des Trois-Rivières, Bourassa, le P. Aubert et lui-même.

Il remercia au nom de Dieu les Religieux dévoués qui devinrent subséquemment ses auxiliaires, les RR. PP. Grollier, mort depuis, Lacombe, Rémas et Végreville.

Il raconta les commencements de Mgr Grandin et son accession à l'épiscopat. Il énuméra les fondations et les établissements, l'érection des vicariats apostoliques et des diocèses, les constructions d'églises et de chapelles, la venue des religieuses et la fondation des couvents et des écoles.

Il fit un tableau imagé des travaux des missionnaires,

de leurs courses, de leurs épreuves, de leurs consolations et de leurs joies.

Au juste tribut d'éloge qu'il paya aux morts il sût mêler de bonnes et délicates paroles pour les vivants.

Venant enfin aux résultats obtenus pendant un peu moins d'un demi-siècle, il rapprocha l'époque actuelle de l'année 1845, date de son ordination comme prêtre à Saint-Boniface, et il révéla à son auditoire les statistiques suivantes, qui ne sont pas sans éloquence :

En 1845, il y avait 4 religieuses mais point de couvent. Aujourd'hui il y a 21 couvents et 176 religieuses dont 122 sœurs de charité et 54 sœurs auxiliatrices.

En 1845, il y avait au Nord-Ouest 4 prêtres séculiers et 2 religieux; aujourd'hui on y compte 37 prêtres séculiers, 7 séminaristes, et 100 religieux dont 91 oblats — outre 68 Frères convers et 8 scholastiques.

En 1845, 4 habitations de prêtres — aujourd'hui 111. Alors, 4 églises ou chapelles — aujourd'hui 150. Alors, 4 écoles — aujourd'hui 166 dont 31 pensionnats. Alors, 140 enfants fréquentaient les écoles — aujourd'hui, ils sont 5,000, dont plus de 1000 sont pensionnaires.

Enfin, en outre des églises et chapelles, il y a 127 stations, régulièrement desservies par des missionnaires,

c'est-à-dire des endroits où ils vont à certaines dates dire la messe et prêcher, dans des maisons privées. [1]

1—Etat comparatif de la situation actuelle de l'ancien diocèse de Mgr Provencher avec ce qu'elle était lors de l'ordination du Père Taché, en octobre 1845.

—	1845	1892
Divisions Episcopales...	1 Vicariat Apostolique..	2 Diocèses et 2 Vicariats
Evêques..................	1 Evêque..................	1 Archevêque, 4 Evêques.
Clergé Séculier..........	4 Prêtres..................	37 Prêtres, 7 Clercs.
Prêtres Religieux........	2 Oblats..................	91 Oblats, 6 Société de Jésus, 3 Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception.
Scholastiques Religieux.	0.......................	7 Société de Jésus, 2 Oblats, 1 Chanoine Régulier de l'Immaculée Conception.
Frères Coadjuteurs......	0.......................	58 Oblats, 6 Société de Jésus, 1 Chanoine Régulier de l'Immaculée Conception.
Frères Instituteurs......	0.......................	3 Société de Marie.
Religieuses..............	4 Sœurs de la Charité, (dites Sœurs Grises)....	122 Sœurs Grises, 17 Saints Noms de Jésus et de Marie, 28 Fidèles Compagnes de Jésus, 3 l'Assomption.
Sœurs Auxiliatrices.....	0.......................	30 Tertiaires, 10 Saints Noms de Jésus et de Marie, 17 Fidèles Compagnes de Jésus.
Demeures sacerdotales...	4.......................	111
Couvents de Religieuses.	0.......................	21
Eglises..................	2.......................	81
Chapelles................	2.......................	69
Collèges et Pensionnats..	0.......................	31
Pensionnaires............	0.......................	1000
Externats................	4.......................	160
Elèves...................	130.....................	4500
Hôpitaux.................	0.......................	7
Orphelinats..............	0.......................	6

N. B.—La jurisdiction de Mgr Provencher ne s'étendait pas à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Voilà certes des statistiques qui prouvent que l'Eglise catholique au Nord-Ouest n'a pas été une vigne improductive, et que ceux qui en ont pris soin n'ont pas été des ouvriers paresseux.

L'impression produite par le sermon de Mgr Taché a été très grande, et je suis sûr que ceux qui l'ont entendu n'en perdront jamais le souvenir.

A une heure p. m., nous étions tous rangés autour d'une table abondamment servie à l'évêché, et nous prenions un excellent et joyeux dîner.

Les vêpres furent célébrées à 4 heures p. m., par Mgr Grandin, et Mgr l'évêque des Trois-Rivières y fit le sermon. Malheureusement, je ne l'ai pas entendu ; car j'avais dû repartir pour Edmondton à 3 heures P. M., en même temps que Mgr Brondel, Mgr Lorrain et le P. Lacombe.

Ce départ précipité m'a également privé du plaisir d'assister à une conférence donnée à l'école, avec illustrations à la lanterne magique, par M. Armstrong, qui est agent de colonization pour la compagnie du Pacifique, et qui a accompagné l'excursion comme artiste-photographe. On m'a fait beaucoup d'éloges de cette conférence qui a obtenu un vif succès.

Enfin, il fallut reprendre notre itinéraire, et le lundi matin, 30 mai, nous remontions tous dans notre char spécial, en route pour Calgary.

Je me trompe, nous ne repartions pas *tous* ; car Mgr Taché était fort souffrant, et nous avons eu le chagrin de nous en séparer à Saint-Albert.

Les infirmités dont il souffre lui interdisent spécialement le voyage en voiture, et la route d'Edmonton à Saint-Albert l'avait horriblement fatigué. Il va s'y reposer quelques jours et quand nous reviendrons de Vancouver nous le retrouverons à Calgary.

En attendant, il va laisser un grand vide dans notre char ; car il est un compagnon de voyage plein de gaieté en même temps que le plus spirituel et le plus intarissable causeur.

A part ces ennuis de mauvaise santé, que je partage malheureusement avec Mgr Taché, et qui affectent plus mon humeur que la sienne, le voyage a été fort heureux jusqu'ici.

Pour me servir du vieux dicton, tout marche comme sur des roulettes, et les roulettes du Pacifique Canadien roulent admirablement.

Il n'y a qu'une voix parmi nous pour reconnaître les attentions dont nous sommes l'objet de la part de la compagnie du Pacifique. Rien n'a été négligé pour nous assurer un voyage agréable, et l'excursion que nous venons de faire à Edmonton en est une preuve nouvelle.

En effet, le jour fixé par nous pour aller de Calgary à

Edmonton, il n'y avait aucun train qui dût faire ce trajet, et qui pût remorquer notre char. Prévenu de la chose par le P. Lacombe, M. Van Horne a mis une locomotive à notre disposition, et cette locomotive nous a attendus à Edmonton pendant les deux jours passés à Saint-Albert. On ne saurait être plus généreux ni plus aimable.

XVIII

LES VISITES DE DIEU AUX SAUVAGES

Peau d'Hermine et La Sauterelle. — La petite vérole chez les sauvages. — La prière d'un Sorcier. — Une guérison merveilleuse. — Les visites de Dieu.

Je crois avoir dit que nous ramenons avec nous deux chef Cris, dont l'un se nomme *Osikkusiweyan*, (Peau d'hermine), et qui est un des plus beaux types sauvages que l'on puisse voir. Il va représenter sa tribu et tous les Sauvages chrétiens des Territoires au grand congrès eucharistique, qui doit être tenu dans quelques jours au bord du fleuve Fraser par les Indiens catholiques de la Colombie.

Il est le gendre du grand sorcier *Papabkinès*, (La Sauterelle) que nous avons vu à Hobbéma.

Sa femme a échappé à l'épidémie de la petite vérole en 1870, dans des circonstances que les missionnaires ont jugé prodigieuses, et le récit que le Père Lacombe m'en a fait trouve ici sa place.

Des jeunes gens de la tribu étaient allés en guerre sur le territoire Américain. En revenant de leur expédition ils avaient trouvé dans un camp de sauvages des Etats-Unis, un grand nombre de cadavres étendus dans la prairie. Ignorant de quelle maladie ces hommes étaient morts, ils les avaient dépouillés de leurs vêtements et ils s'en étaient affublés.

Quelques jours après plusieurs d'entre eux furent atteints de cette horrible maladie dont ils ignoraient l'existence, et que les survivants apportèrent à leur tribu.

C'était en juin 1870, et la contagion fit de rapides progrès dans la vallée de la Saskatchewan. Deux mille cinq cents sauvages en moururent. C'était une désolation que le prophète Jérémie seul pourrait décrire et qui font songer à ses lamentations célèbres : *Desolatione desolata est terra*, etc., etc. Les missionnaires, captifs de leur dévouement, connurent alors toutes les angoisses du martyre.

Comment échappèrent-ils à la mort ? Cela nous semble miraculeux ; car ils vivaient constamment au milieu des mourants et des cadavres en pourriture. Il leur fallait non seulement soigner et administrer les malades, mais transporter les morts enveloppés dans de simples couvertes, et creuser eux-mêmes des trous dans la terre pour les y enfouir.

Pendant la nuit surtout le spectacle du camp, où la

mort promenait ses ravages, était effroyable. De tous côtés s'élevaient des gémissements et des plaintes ; les uns étendus sur l'herbe se tordaient dans les convulsions de l'agonie, les autres erraient comme des fantômes à la lueur des feux qui s'éteignaient, les chiens hurlaient comme si le mal les avait torturés eux-mêmes, et quand l'aurore se levait, les missionnaires faisaient le tour des tentes pour compter les morts et leur donner la sépulture.

Or pendant que le terrible fléau sévissait ainsi au bord de la Saskatchewan, la fille unique du grand sorcier *Papabkinès* (la Sauterelle), fut un jour atteinte par la maladie. Son père l'adorait, et quand il la vit dans les transes de la mort il perdit confiance dans ses jongleries et ses médecines, et il vint demander des prières aux missionnaires.

Le Père Lacombe alla voir la jeune fille, et il constata qu'elle était arrivée à la dernière période de la maladie, et qu'il n'y avait plus d'espoir. Il l'exhorta à la mort et lui administra les derniers sacrements ; car la jeune fille était chrétienne, quoique le père fût resté païen.

Le R. Père André qui partageait alors avec le Père Lacombe son pénible ministère, pendant cette effrayante épidémie, alla voir aussi la jeune fille, et avertit le chef Indien de faire son sacrifice.

Mais aussitôt que les missionnaires étaient de retour à leur tente, le malheureux père revenait les trouver et les suppliait de venir voir sa fille, espérant toujours que

l'homme de la prière serait plus puissant que lui auprès du Grand Esprit.

" — Mais, mon pauvre ami, lui disait le Père Lacombe, il est absolument inutile que je retourne voir ta fille ; je vais prier pour elle ici. Il faut te résigner d'ailleurs, car ton enfant va mourir, et Dieu va la recevoir dans son paradis. Tu n'as pas voulu te faire chrétien, malgré que tu nous connaisses depuis longtemps, et tu continues de mêler tes superstitions païennes et tes jongleries à quelques-unes de nos croyances que tu as fini par accepter. Mais le bon Dieu n'est pas satisfait de cette conduite, et c'est pour te convertir sans doute qu'il t'inflige cette grande douleur."

Le sorcier écoutait tout cela sans rien répondre, la tête basse, les yeux fixés vers la terre ; mais quand le missionnaire se taisait il relevait la tête et disait : " Viens voir ma fille encore une fois avant qu'elle ne meure." Le Père Lacombe se laissa toucher. Tout accablé qu'il fût par les rudes labeurs de la journée, il marcha vers la loge du sorcier qui était à deux milles de distance. Il trouva la malade dans le paroxisme de la fièvre. Toutes les éruptions qu'il avait observées le matin étaient rentrées, et selon toutes les apparences la mort était inévitable et prochaine. Le prêtre lui adressa quelques paroles, récita des prières et s'en revint.

Il était tard, et il avait grand besoin de repos. Mais à peine était-il au lit qu'il entendit gratter à la porte de la tente.

— Je parie, dit le Père Lacombe au Père André, que c'est encore cet ennuyeux de sorcier.

Il se leva et alla ouvrir. C'était en effet *Papabkinès*, qui entra sans dire un mot. Une partie de la tente servait de chapelle : le vieux sorcier se dirigea de ce côté. Là, il se jeta à genoux, et après un long silence il se mit à prier à voix haute :

— " O grand Esprit, disait-il, toi qui écoutes les buffles quand ils ont besoin d'eau, toi qui donnes aux oiseaux les graines qui les nourrissent, pourquoi donc ne m'écouterais-tu pas ? Est-ce que tu aimes mieux les bêtes que les hommes ? On dit que tu as un fils et que tu l'aimes comme toi-même : Eh bien moi, j'ai une fille et je l'aime plus que moi-même. Toi qui peux la guérir pourquoi veux-tu qu'elle meure ? Qu'est-ce que cela te fait à toi de me prendre ma fille ? Tu n'en as pas besoin, et elle m'est nécessaire à moi. Si tu m'entends, et si tu es vraiment le Maître de la vie, laisse vivre ma fille, et je croirai alors que tu es bon et que tu nous aimes."

— Vous allez voir, dit le père André au Père Lacombe, que ce vieux sorcier va faire un miracle !

Le malheureux père pria ainsi une partie de la nuit.

Au matin, le Père Lacombe fut forcé de partir pour une mission un peu lointaine et il ne revint qu'au bout de

quelques jours. Il était bien sûr que la fille de *Papabkinès* avait dû mourir dans l'intervalle. Quelles ne furent pas sa surprise et sa joie quand, à peine de retour, il vit venir à travers la prairie le vieux sorcier et sa fille bien-aimée : elle était parfaitement guérie!

C'est quelques mois après qu'elle est devenue Madame *Osikkusiweyan* (Peau d'hermine). Quant au vieux sorcier, il s'est converti depuis, et est devenu un fervent chrétien.

Quand j'ai connu cette histoire, j'ai compris pourquoi le vieux *Papabkinès* avait embrassé le P. Lacombe avec tant d'effusion, à la gare d'Hobbéma. C'est qu'il regarde le missionnaire comme son sauveur et celui de sa fille.

Tout en prêtant l'oreille au conteur, je regardais *Osikkusiweyan*, et j'admirais son maintien noble et digne.

Le Cris est vraiment une belle race, et sa langue, est dans l'opinion des missionnaires une des plus belles qui existent.

Au point de vue grammatical, elle est admirable, disent-ils, comme régularité, comme simplicité, et comme richesse. Quand vous en connaissez les *racines* principales, avec quelques combinaisons de certaines syllabes usuelles, et les *finales* de genre et de nombre, vous pouvez comprendre et même parler la langue crise.

Le pays que nous traversons, en revenant d'Edmonton à Calgary, est plein des souvenirs de cette tribu ; et la plupart des récits merveilleux que je tiens du P. Lacombe ont eu pour théâtre ces belles vallées qu'arrose la rivière à la Biche.

C'est donc ici qu'ils me paraissent avoir leur place marquée dans ce volume.

Sans doute, ils ne sont pas des souvenirs actuels de notre voyage ; mais c'est ici que je les ai recueillis, et ils appartiennent à un ordre de choses qui ne reviendra plus, et dont quelques bribes au moins seront ainsi sauvées de l'oubli.

Ces récits contiennent d'ailleurs un grand enseignement : c'est que " Dieu ne fait point acception des personnes, comme disent les Actes des Apôtres, et qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. "

Parmi les races mêmes les plus dégradées il est des hommes qui craignent Dieu sans le connaître, et qui pratiquent la justice naturelle. Quand ces hommes l'appellent du fond de leur misère, Dieu les entend ; il va les visiter, et s'il n'avait pas de missionnaire à sa disposition il leur enverrait un ange comme il fit pour le centurion Corneille.

A l'aurore du christianisme, il y eut quelque doute sur cette doctrine, parce que les Juifs s'imaginaient que Dieu leur avait donné le monopole des vérités du salut.

Mais, un jour, à Joppé, saint Pierre eut un ravissement d'esprit. Il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui s'abaissait du ciel en terre, et dans laquelle étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles de la terre, et d'oiseaux du ciel.

Et une voix lui dit : tue et mange.

Saint Pierre objecta qu'il n'avait jamais rien mangé d'impur. Mais la voix répliqua : ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas impur.

Et quand cette scène se fut renouvelée trois fois, la nappe fut retirée dans le ciel.

Que signifiait cette vision ? — Pierre comprit que toutes les nations, Gentils comme Juifs, étaient appelées à la foi chrétienne et au ciel.

L'Eglise a confirmé cette interprétation de sa vision, et c'est pourquoi elle envoie ses missionnaires à toutes les races et dans toutes les terres connues et inconnues pour leur porter le don de la foi.

Ces visites de Dieu aux abandonnés de ce monde revêtent des formes aussi variées que toutes les œuvres divines, mais sa Providence éternelle n'en est pas moins visible aux yeux de l'homme sans préjugés.

On vient de voir par quel chemin il est arrivé au cœur du sorcier d'Hobbéma, et j'ai raconté précédemment comment il avait pénétré sous le toit du vieux Pasquaw.

Voici maintenant un autre fait que je tiens de la bouche même de Mgr Taché.

Un jour, dans une mission lointaine, un Indien se présenta devant lui, et après les salutations d'usage, il lui montra sa main gauche qui n'avait pas de pouce.

— Que signifie cela ? lui demanda l'évêque.

—" L'année dernière, répondit le sauvage, un jour que je faisais la chasse, mon fusil a éclaté et m'a emporté le pouce. Le sang coulait horriblement, et malgré tous mes efforts et tous les moyens employés je ne pouvais pas l'étancher. J'eus la certitude que j'allais mourir. Alors je regardai en haut, et je dis : Toi qui as fait la Terre, Grand-Père de tout ce qui est vivant, si tu peux vraiment conserver la vie aux êtres que tu as créés, et si tu me vois, tout petit que je suis, arrête mon sang de couler, et quand je rencontrerai un *homme de la prière* je tâcherai de te connaître.

" Le sang s'arrêta instantanément. Je remis ma mitaine, revins à la loge, et fus bientôt guéri.

" Aujourd'hui, en apprenant ton arrivée j'ai voulu remplir ma promesse. Je viens te voir, toi l'envoyé du Grand-Esprit, afin que tu m'apprennes ce que tu connais de lui. "

On imaginera facilement quel accueil lui fit le vénérable missionnaire, et avec quel empressement il l'instruisit et le baptisa.

Dans les récits qui vont suivre les voies de la Providence brillent avec éclat. Quelques-uns des faits qui s'y trouvent consignés ont déjà été racontés par M. l'abbé Dugas dans un joli volume intitulé " *Légendes du Nord-Ouest* " ; mais ils ne sont pas du tout légendaires. Ils sont authentiques, et j'en tiens tous les détails du R. P. Lacombe lui-même. La forme est bien à moi, mais le fond est bien à lui.

XIX

UNE FEMME ABANDONNÉE.

La prairie pendant l'hiver. — Une expédition du P. Lacombe. — Campement du soir. — Gémissements dans la nuit. — Les malheurs d'une femme. — Deux êtres humains sauvés.

I

Le ministère des missionnaires parmi les tribus sauvages du Nord-Ouest leur imposait autrefois des occupations multiples et variées, plus pénibles les unes que les autres. L'une des plus importantes et des plus difficiles était d'accompagner les chasseurs à travers les prairies. Elle était dévolue tantôt à l'un, tantôt à l'autre, deux fois dans le cours d'une année, et l'on appelait cette partie du ministère " aller à la prairie. "

Ces expéditions étaient généralement composées de plusieurs centaines de chasseurs, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et entrainaient toutes les misères, et toutes les péripéties de la vie des camps.

Mon vieil ami, le P. Lacombe, a souvent accompagné des expéditions de cette nature, et c'est dans l'une

d'elles que s'est passé le fait providentiel que nous allons raconter.

C'était en février de je ne sais plus quelle année. Le missionnaire avait quitté Saint-Albert pour aller rejoindre un grand parti de chasseurs Cris, qui se dirigeait vers les prairies du Sud. Il voyageait en *traineau à chiens*, avec un brave Cris, devenu chrétien, et qui, sous le nom d'Alexis, est connu dans l'Ouest comme l'un des plus grands chasseurs des prairies, et l'un des plus dévoués amis des missionnaires.

Après plusieurs jours de marche, et quelques centaines de milles parcourus, ils étaient arrivés dans le voisinage de la rivière à la Biche, et ils espéraient y trouver quelques traces du passage de l'expédition des Cris.

Le voyage dans la Prairie à cette saison de l'année n'est pas gai. Le ciel est gris, et le soleil est bien loin. Ses rayons obliques sont pâles et ne réchauffent guère. Toute blanche de neige, la plaine interminable, monotone, silencieuse, est comme une morte ensevelie dans un blanc suaire.

Pendant de longues heures le voyageur chemine, sans entendre d'autre son que le bruissement de la neige sous sa raquette, sans apercevoir un signe de vie, un sentier battu, un simple vestige révélant des êtres vivants ; et l'horizon est toujours le même, et la plaine

toujours sans tache se prolonge dans toutes les directions jusqu'à l'immense coupole du ciel terne.

Bientôt la soif se fait sentir, la fatigue le gagne, et le besoin de sommeil se manifeste. Mais s'il mange de la neige pour étancher sa soif, il sait par expérience qu'il en sera malade de fièvre, et que la soif le tourmentera davantage. S'il se repose, l'engourdissement va s'emparer de ses membres, et il ne pourra plus repartir ; s'il s'endort, il ne se réveillera plus, car le froid le tuera.

Une rivière ! Voilà l'oasis après laquelle il soupire dans cet immense désert de neige. Car c'est là seulement qu'il pourra trouver l'eau pure dont il a besoin pour son repas et du bois pour allumer un feu et réchauffer ses membres engourdis.

Il marche toujours, inspectant l'horizon, et y cherchant quelque ligne sombre dessinée par les escarpements d'une rivière ou par les cimes grises de quelques hautes futaies.

Mais la vue prolongée de la plaine sans borne l'incline à la rêverie ; et la mélancolie de sa pensée lui impose le silence.

L'illimité du vide n'a pas d'écho ; et l'on y prend l'habitude de se taire parce que les paroles tombent dans un abîme d'espace qui ne les renvoie pas.

Dans cet infini sans voix la joie s'évanouit comme la parole. Et cependant c'est une tristesse qui a des charmes, et qui devient en quelque sorte un besoin. Quand

on en a pris le pli, la joie bruyante fatigue, et l'on redemande l'ennui vague, indéfini de la solitude muette.

A toutes ces impressions que nous analysons nos deux voyageurs étaient depuis longtemps habitués. Ils marchaient donc en silence, l'un en avant des chiens pour les guider, et l'autre en arrière.

Le soleil venait de s'enfoncer sous l'horizon, et la nuit venait rapidement ; mais là-bas les falaises de la rivière à la Biche dessinaient leurs courbes dentelées. Déjà la pente des terrains indiquait son voisinage, et la nuit tomba tout à fait quand ils en atteignirent les bords.

Mais alors ils sentirent par la neige durcie sous leurs pieds que des chevaux avaient passé par là, et dans une petite pointe de bois ils rencontrèrent tous les vestiges d'un campement récent, et décidèrent d'y passer la nuit.

II

La première chose à faire était d'y allumer un bon feu, et Alexis s'y entendait à cette besogne. Bientôt il découvrit le foyer même du campement, et en en remuant les cendres il constata que le feu n'était pas encore éteint.

Il le ralluma joyeusement, et quand la flamme dissipa l'obscurité, les langues des deux voyageurs se délièrent.

— Ah ! Père, je suis bien content de *faire chaudière*,

dit Alexis. (Cette expression employée par les Sauvages et les Métis signifie camper dans un endroit où l'on peut allumer du feu et faire un dîner chaud.)

— Et moi aussi, dit le missionnaire ; car je commençais à traîner mes raquettes, et je me sens un grand vide à l'estomac.

— Oui, j'ai remarqué que vos jambes faiblissaient, Père ; mais vous allez retrouver vos forces dans une bonne *chaudière* de pemmican.

— Crois-tu que nous puissions rejoindre nos gens demain, Alexis ?

— Certainement, car ils ne peuvent pas aller vite avec des femmes, des enfants et des bagages.

Et tout en continuant de causer, l'on s'organisa pour la nuit. On détela les chiens. On tira du traineau les provisions, les ustensiles, les couvertures ; et pendant que la marmite, suspendue au-dessus du feu bouillait et chantait ce petit air qui réjouit l'oreille de celui qui a faim, on suspendait auprès du feu pour les faire sécher les vêtements mouillés par la neige, et l'on ramassait des branches pour en faire des lits, sur lesquels on étendait les couvertures.

Enfin, on soupa de bon appétit ; puis à demi-couché sur son lit de branches chacun commença à fumer.

Les deux amis étaient redevenus muets. Le grand silence de la nature n'était rompu que par les craquements des arbres, et les pétillements du feu.

Les chiens avaient également pris leur souper, et, couchés en rond sur des branches, ils sommeillaient.

La nuit était très noire ; et sous la tente profonde du Seigneur-Dieu ses serviteurs avaient oublié d'allumer les étoiles. Le froid grandissait, et dans l'air devenu plus sec les deux fumeurs regardaient monter les bouffées blanches de leurs calumets.

Tout-à-coup, un faible gémissement se fit entendre.

Alexis dressa l'oreille ; mais il n'entendit plus rien.

Une demie-heure s'écoula, et le silence solennel, impertubable de la nuit se prolongea.

Mais voici qu'un nouveau gémissement traversa l'épaisseur du bois, et fit tressaillir les deux amis.

— As-tu entendu, Alexis ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la plainte d'un lièvre saisi par un hibou.

— Tu crois ?

— Oui.

— Ton lièvre me semble avoir une voix humaine ?

— Il y a beaucoup de ressemblance, en effet ; je l'ai souvent remarqué lorsque...

Une plainte plus forte et plus prolongée empêcha Alexis de finir sa phrase.

— Il paraît que ton lièvre a la vie dure, hein ?

— Ce n'est pas un lièvre.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— C'est un revenant.

— Mon cher Alexis, les revenants ne sortent pas dans un froid pareil.

— C'est pourtant bien ça, Père ; et demain matin nous trouverons le cadavre de quelque sauvage suspendu dans un arbre. Il a besoin de quelque chose, et il vient nous le demander.

— Si c'est une voix humaine, c'est un homme vivant et non pas un mort.

Mais Alexis hocha la tête et il prêta l'oreille avec un air peu rassuré.

Les gémissements avaient cessé, et le P. Lacombe proposa de faire la prière du soir; Quand ils eurent récité leur chapelet, ils s'étendirent sur leurs lits pour dormir.

Ils allaient fermer l'œil lorsque les plaintes recommencèrent plus distinctes et plus lamentables qu'auparavant.

Le missionnaire se leva.

— Alexis, dit-il, lève-toi. Il y a là quelqu'un qui a peut-être besoin de nous; Il faut aller voir.

Mais Alexis, très courageux en face d'un vivant, ne se croyait pas de taille à lutter contre un mort, et il ne voulut pas aller demander au revenant la raison de sa plainte.

— Eh ! bien, dit le P. Lacombe, j'irai seul. Mais

tiens-toi prêt avec ton fusil, et si je me trouve en face de quelque danger je t'appellerai à mon secours.

Le missionnaire marcha alors dans la direction d'où les plaintes étaient venues. L'obscurité était profonde, et c'est à tâtons qu'il s'avançait lentement. De temps à autre les gémissements cessaient, puis recommençaient, tellement lugubres que malgré sa détermination énergique le missionnaire en frissonnait d'horreur.

L'effrayant, c'est qu'il ne voyait absolument rien.

Tout-à-coup, il sentit sous ses pieds, non plus de la neige, mais des cendres et en même temps une voix lamentable gémit lugubrement tout près de lui.

Il se pencha, et tendit ses mains en avant pour toucher l'être vivant qui était évidemment à ses pieds. L'objet qu'il toucha était une peau de buffle, mais sous cette peau il sentit quelqu'un se mouvoir.

Alors il remua les cendres encore chaudes, et il y retrouva un reste de feu qu'il ranima. La flamme jaillit; et relevant la peau de buffle il trouva une femme demi-nue pressant un enfant contre sa poitrine.

III

On comprend l'étonnement du missionnaire.

— Qui es-tu ? Et que fais-tu ici ? demanda-t-il.

— Je suis une femme abandonnée, et je ne puis plus marcher, j'ai les pieds gelés.

Le missionnaire se releva, fit quelques pas dans la direction de son compagnon, et lui cria de venir et d'emporter une couverte.

Quand Alexis comprit qu'il n'avait pas affaire à un revenant il retrouva tout son dévoûment et son courage. La femme fut étendue dans la couverte avec son enfant, et transportée auprès du feu, qu'Alexis eut le soin d'attiser de son mieux.

Il fit de nouveau chauffer l'eau, et prépara à manger pour la malheureuse femme.

De son côté le P. Lacombe lui fit une couche aussi confortable qu'il put auprès du feu, et il défit les lambeaux de fourrures qui enveloppaient ses pieds, espérant qu'il pourrait peut-être encore les réchauffer et les sauver.

Mais il était trop tard. La décomposition était déjà commencée, et l'amputation était inévitable.

Quelle chose lamentable, hélas ! C'était une femme de vingt ans, et qui paraissait en avoir cinquante, tant la souffrance l'avait accablée !

Quand elle eut mangé un peu, et repris quelque force, le P. Lacombe lui fit raconter son histoire.

— Il n'y avait pas encore deux ans qu'elle était mariée, et elle faisait partie de l'expédition de chasse avec son mari. Mais le misérable avait cessé de l'aimer, et il la maltraitait horriblement.

La veille encore il l'avait outrageusement battue ; et dans son extrême douleur elle avait résolu de se suicider.

De grand matin, elle avait quitté le camp pour n'y plus revenir, après en avoir averti son mari. Mais loin de la retenir il lui avait dit : va-t-en, je ne veux plus te voir et je vais en prendre une autre.

Elle avait marché bien loin dans la prairie, déterminée à se laisser geler pour en finir avec la vie ; et bientôt elle avait senti que ses pieds devenaient graduellement insensibles. Mais alors son enfant s'était mis à pleurer, et quand elle avait vu le pauvre petit être cherchant encore un reste de vie dans ce sein que le froid envahissait, l'indestructible sentiment de la maternité s'était réveillé en elle.

" Si ma vie m'appartient, et si je puis en disposer, avait-elle pensé, la vie de ce petit être n'est pas à moi, et je n'ai pas le droit de la lui enlever. Je veux me tuer, mais je ne veux pas tuer mon enfant ! "

Et alors l'infortunée avait rebroussé chemin. Toute la nuit elle avait marché douloureusement, et lentement, avec ses pieds gelés.

Mais en dépit de ses efforts, elle n'avait pu parvenir au camp que le lendemain et elle l'avait trouvé désert, hélas !

Tout le monde en était parti ; et elle n'avait pas eu la force de marcher plus loin. Alors elle s'était traînée péniblement jusque sur les cendres encore chaudes du

foyer éteint ; et elle s'était dit : " c'est ici que je vais mourir ; mais si le Maître de la Vie veut sauver mon enfant il enverra quelqu'un le prendre avant que mon corps ne soit entièrement gelé " !

Et si lointain que soit le ciel, et si grand et si élevé que soit le Très-Haut, il avait aperçu dans un pli de prairie de notre infime planète ces deux êtres misérables ! Il avait entendu le gémissement de cette mère, et il avait envoyé son prêtre pour les sauver !

Mais qu'allait-on faire maintenant pour les arracher à la mort ? Comment transporter cette femme impotente et son enfant ? Et comment rejoindre avec ce double fardeau le parti des chasseurs qui continuait sa course ?

Le P. Lacombe était perplexe en face de ce problème, et il demanda l'avis d'Alexis.

— Ecoutez, Père, dit Alexis. Vous allez vous coucher et dormir tranquille. Moi, je vais entretenir le feu, et organiser pendant la nuit notre course de demain. Laissez-moi faire.

Epuisé de fatigue, le missionnaire se jeta sur son lit de branches, et s'endormit d'un profond sommeil. Une fois seulement, il ouvrit les yeux ; mais il était tellement accablé qu'il ne vit que comme en rêve une femme étendue auprès d'un bon feu, et un sauvage qui travaillait.

Quand il s'éveilla tout à fait, il faisait grand jour, et

il trouva Alexis sur pied, de bonne humeur et content de sa nuit. Son brave compagnon n'avait pas fermé l'œil. Il avait entretenu le feu, et transformé le traineau en une espèce de carriole pour y installer la femme sauvage et son enfant.

Le déjeuner fut bientôt pris, et l'on se mit en route.

Sur un siege confortable, avec dossier de peau, qu'Alexis avait fabriqué pendant sa nuit et fixé sur le traineau, la malheureuse mère et son enfant furent installés ; et, comme la charge se trouvait très lourde pour les chiens, Alexis leur vint en aide en marchant devant eux, et en tirant de toutes ses forces une longue corde attachée à la carriole. Le P. Lacombe suivait, poussant le traineau dans les endroits difficiles, et le maintenant en équilibre.

Le voyage fut long et pénible ; mais enfin le missionnaire et son serviteur y apportèrent tant de courage et d'efforts qu'ils rejoignirent le camp des Cris, vers le soir.

Les chefs de l'expédition furent étonnés, et quelque peu honteux quand le prêtre leur montra la malheureuse victime de leur abandon, et leur reprocha leur conduite. Mais ils rejetèrent la faute sur le mari, qui, suivant leurs coutumes, était le maître absolu de sa femme.

Celui-ci fut sans pudeur et paya d'audace :

— Je ne veux plus de cette femme, dit-il au Père, : tu aurais bien mieux fait de la laisser où elle était

J'en ai une autre maintenant, et tu peux faire de celle-là ce que tu voudras.

— Eh ! bien, reprit le Père, tu es un misérable chien. Tu es pire, car les chiens traitent mieux leurs femelles ; et tu aurais dû au moins songer à ton enfant, comme les animaux s'occupent de leurs petits. Tu peux rentrer dans ta tente et cacher ton déshonneur. Je trouverai parmi les tiens quelqu'un qui a plus de cœur, et qui prendra soin de ta femme et de ton enfant.

Le missionnaire ne tarda pas à trouver en effet une famille qui eut pitié de la malheureuse abandonnée, et qui se chargea d'en prendre soin.

L'amputation des pieds fut inévitable, et l'on imagine facilement quelle voie douloureuse ce fut pour elle que cette série d'étapes qui termina l'expédition.

Elle ne mourut pas cependant, car Dieu lui réservait des jours meilleurs. Elle guérit, revint à la mission de Saint-Albert, et y reçut le baptême. Elle y vécut longtemps encore, en fervente néophyte, pendant que sa petite fille était recueillie par les sœurs de la Charité, au couvent de Saint-Albert, et y recevait une éducation chrétienne et des soins vraiment maternels.

XX

WIKASKOKISEYIN — (FOIN-DE-SENTEUR)

Un ami des Blancs. — Missionnaire-médecin. — Une amputation. — Conversion éclatante — Celui qui n'a pas de nom. — Un héros d'autrefois. — Sa mort tragique.

Parmi les chefs des Cris il n'en est aucun qui ait été plus populaire que celui dont nous allons raconter la dramatique histoire, aucun qui ait été plus regretté par les guerriers de sa tribu aussi bien que par les Blancs.

Il a pris une part importante dans les traités intervenus entre le gouvernement du Canada et les Cris, les Chippewayans, les Assiniboines et les Chippewas.

Nous avons rencontré son nom et ses discours dans plusieurs pages des rapports que le gouverneur Morris a publiés de ses négociations avec les chefs de ces tribus, et nous avons pu y constater quelle sympathie il éprouvait pour les Blancs, et quelle confiance il avait en eux.

Ce fut en septembre 1876 que ces traités furent négociés, et si nous sommes bien informé, il y avait

alors environ quinze ans qu'il était devenu chrétien, le plus fervent des chrétiens.

Aussi prêchait-il toujours la conciliation, la paix et la confiance mutuelle. Ses discours au gouverneur, en présence des Indiens assemblés, sont très remarquables, et j'en détache avec plaisir quelques phrases :

" Je dis ces choses en présence de l'*Etre Divin*. Tout ce qui nous arrive est pour notre bien, et je n'y vois rien qui puisse nous alarmer. J'accepte les offres qu'on nous fait avec joie, et je tiens votre main sur mon cœur en témoignage de mon désir de voir notre union subsister aussi longtemps que cette terre durera et que cette rivière coulera.

" Le Grand Roi, notre Père, a les yeux fixés sur nous en ce jour ; il nous considère tous comme des égaux. Il étend sa miséricorde à toute la terre, et il a ouvert un nouveau monde pour nous. Je plains tous ceux qui n'ont d'autres ressources pour vivre que le buffle...

" Puisse cette terre ne jamais boire le sang des Blancs !... Je remercie Dieu de pouvoir aujourd'hui lever la tête, et voir l'homme blanc et l'homme rouge se tenir ensemble dans la paix aussi longtemps que le soleil les éclairera..."

C'est en février 1860 que le R. P. Lacombe se trouva en rapports avec ce chef illustre des Cris.

Leur campement s'élevait alors dans la plaine qui s'étend entre la rivière à la Biche et la rivière Bataille, et le vaillant missionnaire était venu s'installer au milieu d'eux.

Il faisait très froid, et une couche de neige, épaisse de deux pieds, couvrait le sol. A son arrivée, les femmes sauvages s'occupèrent de son installation. On sait que selon les mœurs de ces tribus les femmes sont chargées de tous les travaux, qui ne sont pas la chasse ou la guerre.

Elles se mirent donc immédiatement à l'œuvre, enlevèrent la neige, arrachèrent le foin glacé et dressèrent solidement la tente.

Cette tente était en cuir, assez spacieuse pour y dire la messe, et chauffée par un petit poêle.

Quand le missionnaire y fut installé, les Premiers de la nation — qui étaient des *amis* mais non des *chrétiens* — vinrent lui souhaiter la bienvenue.

Après les salutations d'usage, tous s'assirent par terre à l'intérieur de la tente — excepté leur chef qui resta debout.

C'était un homme de petite taille, svelte, bien fait, avec une belle tête, des yeux vifs et une expression douce et sympathique. On le nommait en Cris *Wikaskokiseyin — Foin-de-senteur.*

—As-tu emporté avec toi des médecines ? dit le chef Cris au missionnaire.

— J'ai quelques onguents, répondit le Père.

— Voudrais-tu soigner mon gendre, qui est bien malade ?

— Quel mal a-t-il ?

— Tu vas voir toi-même, je vais le faire venir.

Et pendant qu'on allait quérir son gendre, il raconta le terrible accident dont il avait été victime.

Quelques semaines auparavant, pendant une bataille, son fusil avait fait explosion, et lui avait broyé la main. Alors, il s'était attaché le bras bien serré, au-dessus du poignet, et prenant son couteau de chasse il s'était lui-même amputé la main.

L'inflammation des tissus, la corruption du sang, le manque de soins, le froid, avaient produit dans tout le bras une gangrène affreuse qui arrivait jusqu'à l'épaule.

Quand le missionnaire le vit, il fut épouvanté.

—Mon cher frère, dit-il au chef Cris, les plus grands médecins dans mon pays seraient embarrassés dans un cas semblable : que veux-tu que je fasse, moi qui ne suis pas un homme de l'art ?

Foin-de-senteur baissa la tête, et dit d'un air soupçonneux à ses camarades :

— " Si nous étions des siens, il le soignerait bien, et le guérirait."

Puis, jetant au Père un regard suppliant, il ajouta : " Soigne-le, toujours ; fais ce que tu pourras. Et

quand tu auras fait ce que je te demande, je ferai, moi, ce que tu demanderas pour ton Dieu ! "

La situation du missionnaire était terrible. Entreprendre la guérison d'un mal aussi affreux était encourir une responsabilité pleine de périls ; et le pauvre prêtre n'avait ni les instruments, ni les médicaments, ni les connaissances nécessaires.

Mais, d'autre part, s'il refusait d'agir, *Foin-de-senteur* croirait que c'était mauvaise volonté, et serait moins disposé que jamais à se faire chrétien.

Le P. Lacombe éleva son esprit vers Dieu, et prit la détermination hardie de tenter une opération tout à fait nouvelle pour lui.

— Puisque tu le veux, dit-il à *Foin-de-senteur*, je vais faire ce que je pourrai. Mais, s'il meurt, ne pense pas mal de moi.

— Non, certes.

— Ton gendre est-il prêt à souffrir ?

— Ne t'inquiète pas de cela. La souffrance ne lui a jamais fait peur.

Le Père Lacombe examina le bras du pauvre malade. La corde de peau qui faisait la ligature était profondément enfoncée dans les chairs et invisible ; et les tissus en putréfaction tombaient en lambeaux. Puis il considéra son propre bras, pour en étudier un peu l'anatomie et bien choisir l'endroit où il pourrait faire une entaille profonde sans toucher aux principales artères.

Enfin, il prit son rasoir, et, résolument, en priant Dieu de diriger sa main, il pratiqua dans les chairs une incision profonde, atteignit la corde et la coupa.

Un flot de sang et de pus jaillit et le malade poussa un soupir de soulagement. Des murmures d'approbation se firent entendre parmi les sauvages ; et le missionnaire, encouragé par ce premier succès, enleva du mieux qu'il put la plus grande partie des chairs gâtées, et brûla le reste avec un bâton de nitrate d'argent qu'il avait. Puis il enveloppa le bras dans une couche d'onguent composé de saindoux, de camphre et d'un extrait de bourgeons de liard.

Il recommanda au malade la diète et le repos ; et trois fois par jour il renouvelait le brûlement des tissus gangrénés et la couche d'onguent.

Après quelques jours, le malade était en pleine voie de guérison, et au bout de trois semaines il était tout à fait guéri.

On peut s'imaginer la joie du missionnaire, et avec quelle effusion il remerciait Dieu de lui avoir accordé ce succès. En même temps, il espérait que *Foin-de-senteur* se rappellerait sa promesse, et il cherchait une occasion propice de l'en faire souvenir.

Quel ne fut pas son bonheur lorsqu'un soir, à l'heure que sa petite cloche appelait à la prière les quelques sauvages qui étaient chrétiens, il vit tout à coup entrer

dans sa tente *Foin-de-senteur* avec quarante de sa parenté et de ses amis !

Après la récitation d'une prière et le chant d'un cantique par le prêtre et ses fidèles, *Foin-de-senteur* se leva, et demanda au P. Lacombe la permission de parler — ce qui lui fut accordé avec empressement.

— " Mes parents, amis, et vous tous qui m'écoutez, dit-il, vous devez être bien étonnés de me voir ici, ce soir ! Vous m'avez toujours connu comme un grand ami des croyances de nos pères, et, comme votre chef, vous m'avez toujours vu à la tête de nos grandes *médecines* (solennités religieuses). Aujourd'hui, en présence du *Maître de la Vie*, et devant notre ami l'*homme de la Prière*, je renonce à toutes nos *superstitions* (croyances) et j'embrasse la *Prière* (religion chrétienne) ! "

Se jetant alors aux genoux du P. Lacombe, *Foin-de-senteur* lui demanda de le marquer du signe de la croix ; et le missionnaire se rappelant Clovis et saint Denis, lui prit la main, lui fit faire le signe de la croix et lui dit : " brave chef, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. "

Tous ceux qui accompagnaient *Foin-de-senteur* voulurent suivre son exemple, et pendant plusieurs mois le missionnaire les instruisit et les prépara à recevoir le baptême.

Un soir, après une abondante chasse de buffles et un grand souper, dans les prairies que la rivière à la Biche arrose, le P. Lacombe les assembla et leur fit faire la prière en commun.

Ce pieux devoir accompli, les Anciens de la tribu se mirent à fumer, et à causer. Alors, *Foin-de-senteur* prit la parole :

— " Mon *associé*, dit-il au P. Lacombe, tu t'apprêtes à me baptiser ; mais tu ne le ferais peut-être pas, si tu connaissais ce que j'ai été autrefois et tout le mal que j'ai fait."

Le Père lui montra son crucifix et dit : " C'est pour sauver les pécheurs qu'il est venu sur terre ; et si tu regrettes tes fautes, il te pardonnera."

— Eh ! bien, reprit *Foin-de-senteur*, je veux te raconter ma vie passée, et ceux qui sont ici diront si je parle la vérité.

" Je n'ai pas connu mon père, ni ma mère. Resté orphelin très jeune, je fus recueilli par une vieille femme qui m'adopta pour son fils. Dans nos tribus, les orphelins sont les rebuts du camp et sont traités comme des chiens ; mais la vieille avait grande pitié de moi.

" Je grandis ainsi ; mais je n'étais considéré par personne. Je n'avais pas de nom, comme en ont tous nos guerriers ; et l'on m'appelait "*celui qui n'a pas de nom.*" Cela m'humiliait, et j'en souffrais grandement.

“ De temps en temps, j'étais témoin du départ de quelques braves. Leurs jeunes femmes, ou leurs fiancées, ou leurs sœurs, les armaient, les équipaient, et ils partaient pour des expéditions lointaines, en poussant le cri de guerre, avec les encouragements des Vieillards, et les acclamations de la tribu.

“ Quand j'eus dix-sept hivers je résolus de me faire un nom, et de partir aussi pour la guerre ; mais je ne communiquai mon projet à personne, car je n'avais ni sœur, ni fiancée, ni aucun homme qui s'intéressât à moi.

“ Je me procurai un vieux fusil, et quelques provisions. Je me fabriquai moi-même un arc, un carquois plein de flèches, et un lasso ; et je partis à l'improviste, tout seul, au milieu de la nuit. Mon absence ne fut guère remarquée, parce que personne ne s'occupait de moi.

“ Pendant cinq jours et cinq nuits, je cheminai dans la prairie, cherchant un camp ennemi, dormant quelques heures dans des cachettes comme une bête fauve.

“ Un soir, je découvris au loin, au bord d'une rivière, un vaste camp de Pieds-Noirs. Je m'embusquai dans un ravin, au milieu des broussailles, et j'attendis l'aurore.

“ Au point du jour, j'examinai les alentours et les mouvements du camp. Je remarquai un grand troupeau de chevaux qui s'en allaient paître dans la plaine.

" Tout à coup, j'aperçus un guerrier de haute taille, drapé dans une ample couverte rayée de rouge, et se dirigeant vers moi. J'étais sûr qu'il ne m'avait pas aperçu, et je compris que c'était un des *Anciens* qui s'en allait au haut d'une colline pour adorer le Soleil, qui allait se lever, et pour bénir le camp qui dormait encore.

" Je vis qu'il allait passer auprès de ma cachette, et je résolus de le tuer. Mais, en déchargeant mon fusil sur lui, j'allais réveiller le camp, et tomber entre les mains des ennemis.

" Je bandai mon arc, je pris une flèche que je baisai, et visai l'homme au cœur.

" La flèche vola droit au but, et l'homme tomba.

" Comme le tigre des montagnes, je m'élançai vers lui, et comme il respirait encore je lui enfonçai mon couteau dans la poitrine.

" Sa chevelure était une des plus belles que l'on pût voir : je la lui arrachai, après avoir décrit un cercle sanglant autour de sa tête.

" En laissant retomber son crâne dépouillé sur l'herbe verte, j'y remarquai des touffes de foin odoriférant. J'en arrachai une poignée que je mis dans mon sein, pendant que j'attachais à ma ceinture la superbe chevelure du chef ennemi.

" A ce moment, j'observai quelque mouvement dans le camp, et je pris ma course vers la troupe de chevaux,

mon lasso à la main. Un grand nombre s'enfuirent ; mais un bel étalon, moins effrayé, se laissa approcher assez pour que je pusse lancer à son cou mon lasso. Il se cabra ; mais je réussis à l'arrêter, sautai sur son dos, et poursuivis les autres chevaux qui s'enfuyaient devant moi, de manière à les diriger vers mon pays.

" De grands cris retentissaient dans le camp où l'alarme était donnée, et des centaines de guerriers couraient après les chevaux qui restaient, pour les monter et me poursuivre.

" Mais pendant ce temps-là je m'enfuyais comme l'antilope poursuivie par des chasseurs ; et, quand je regardais en arrière, à travers les nuages de poussière que soulevait ma troupe de chevaux, je voyais se dessiner au loin plusieurs cavaliers qui galoppaient en poussant des hurlements de rage sans réussir à diminuer la distance qui nous séparait. Au contraire, je m'aperçus bientôt que je les distançais toujours davantage, et quand il fut l'heure de midi, ils avaient renoncé à ma poursuite.

" Je me reposai alors, et fis boire mes chevaux dans une rivière que j'avais à traverser. Je voyageai tout le reste du jour et toute la nuit. Quand l'aube se leva j'avais sous les yeux le camp encore endormi de ma nation bien-aimée, et j'y rentrai, monté sur mon superbe coursier et emmenant devant moi quarante-deux beaux chevaux enlevés aux Pieds-Noirs.

— " Levez-vous ! Levez-vous ! criai-je. Il est revenu de la guerre, celui qui n'a pas encore de nom ! Que les orphelins et tous ceux qui n'ont pas de chevaux s'approchent, et je leur donnerai des coursiers—

" Au milieu de l'émoi du camp, j'entonnai le chant de guerre, et tous les guerriers, en croyant à peine leurs yeux, m'entourèrent en poussant des acclamations.

" Un des *Vieillards* s'approcha, et me dit : mon petit-fils, descends de ton cheval que je t'embrasse !

" Je pris alors le foin d'odeur que j'avais gardé sur ma poitrine, et je l'offris au vieillard en l'embrassant. — Merci, dit-il, tu es un brave ", et s'adressant à la foule il ajouta : *Foin-de-senteur* sera son nom !

" C'est alors que je fus élu un des chefs de la nation. — Et maintenant que tu sais combien j'ai été méchant, est-ce que tu peux encore me baptiser, homme de la Prière ? "

Pour toute réponse, le P. Lacombe, en proie à la plus vive émotion, le serra sur son cœur et l'embrassa.

Quelques jours après, il le baptisa, ainsi que sa femme ; puis il célébra leur mariage. Plus tard, il accompagna le P. Lacombe à Saint-Boniface, et il y fut solennellement confirmé dans la cathédrale, en présence d'une foule de fidèles.

Nous avons dit en commençant ce chapitre quelle influence bienfaisante il a exercé sur les autres Indiens,

et quelle grande part il a prise dans la négociation des traités avec le gouvernement du Canada.

Pour lui témoigner sa reconnaissance, et la haute estime qu'il avait conçue pour lui, le gouverneur Morris lui avait fait présent d'un magnifique *revolver*, que *Foin-de-senteur* montrait avec orgueil à ses amis.

Un jour qu'il le faisait admirer à son beau-frère, assis dans sa tente, celui-ci manipula le *revolver* de telle façon qu'il le déchargea presqu'à bout portant dans la figure de notre héros.

La balle avait pénétré jusqu'au cerveau, et il tomba mort.

Ce fut un deuil universel dans toutes les tribus, et parmi les missionnaires qui le regardaient comme un de leurs plus puissants protecteurs.

Le Père Lacombe le pleura comme un frère, et il pleurait encore en me racontant sa fin tragique.

Etrange fatalité qui s'attache à ces races malheureuses, et qui semble les vouer à la destruction. Tout ce que la civilisation leur apporte pour améliorer leur sort semble contribuer à hâter leur décadence, et les armes mêmes qui leur sont données pour se protéger servent souvent à les faire mourir.

Ce sont elles qui pourraient peut-être, en parlant des Blancs, répéter avec vérité la parole des Troyens : " *timeo Danaos, et dona ferentes* ", je crains les Grecs, même quand ils nous apportent des présents !

La civilisation a certainement pour ces pauvres sauvages un côté mauvais et sombre ; mais il est juste de dire qu'elle a aussi son côté lumineux. Elle ouvre le ciel à ceux qui veulent y entrer ; et ils peuvent dire dans une certaine mesure en parlant des Blancs qu'ils regardent toujours un peu comme des ennemis : *salutem ex inimicis nostris*, le salut nous vient de nos ennemis !

XXI

LE WIGWAM DEVENU UN TEMPLE

Un matin de juillet dans la Prairie. — Une vision inattendue. — Un chef Pieds-Noirs devant la mort. — Sa première rencontre avec Jésus-Christ. — Le soleil, flambeau du baptême.

Un grand penseur a dit :

« L'espace est la stature de Dieu... La lumière vient de Dieu aux astres et des astres à nous... La lumière est l'ombre de Dieu, la clarté l'ombre de la lumière... »

Ces paroles me revenaient à l'esprit en recueillant des lèvres du P. Lacombe le récit qu'on va lire.

— Oui, c'est bien cela, pensais-je. Dieu remplit l'espace infini, et sa lumière pénètre partout. Mais la clarté qui nous arrive n'est que l'ombre de l'ombre de Dieu !

Un jour au milieu de cette vaste plaine que nous traversons, le R. P. Lacombe chevauchait en compagnie de deux Pieds-Noirs dans la direction d'un campe-

ment sauvage, qui d'après leurs calculs devait être à deux jours de marche de distance.

C'était en juillet, et la journée était splendide.

Le soleil montait lentement à l'horizon ; un souffle frais secouait les parfums des herbes encore humides de rosée.

La Prairie ressemble à l'océan ; et l'on n'imagine pas, sans l'avoir vue, la magnificence sereine de cette mer sans rivages, où les foins ondulent sur les grandes vagues du sol, diaprées de fleurs blanches, bleues, et jaunes.

Solidement assis sur son cheval qui galoppait régulièrement, de ce petit galop doux et monotone, particulier aux chevaux des prairies, le P. Lacombe récitait son bréviaire, pendant que ses deux compagnons sauvages chevauchaient à ses côtés sans échanger une parole.

Les chevaux sauvages sont petits, mais ils sont infatigables, et ils peuvent galopper ainsi tout un jour.

L'air était d'une pureté diaphane ; mais bientôt il se tamisa de vapeurs transparentes, flottant comme une gaze légère sur les champs immobilisés dans leur cadre immuable.

Le silence était profond, solennel, imposant comme dans un temple.

Les voyageurs humaient l'air tout imprégné de senteurs balsamiques, et se livraient au plaisir de chevau-

cher ainsi à travers l'infini, sous l'œil unique de Dieu, dans la plénitude de leur liberté.

Tout à coup, sur leur droite, au milieu des vapeurs irisées qui dansaient à l'horizon, ils virent flotter des formes blanches. Etait-ce les voiles de quelque navire fantastique dans un lac inconnu, ou de grands cygnes blancs nageant dans l'éther les ailes déployées ?

Habitués aux phénomènes du mirage qui grandit, soulève, idéalise les objets, et produit des effets merveilleux, les trois cavaliers eurent bientôt compris qu'il y avait là un campement de plusieurs tentes à la distance de quelques milles.

Mais quel était ce campement ?

— Allons voir, dit le P. Lacombe.

— Oh ! non, dirent les deux Pieds-Noirs. Ce sont probablement des Cris, et nous sommes en guerre avec eux. Ils nous tueraient.

Le missionnaire hésita, et reprit son bréviaire. Soudain, ses regards et son esprit se fixèrent sur les versets suivants du psaume huitième.

" *Quid est homo quod memor es ejus ? Et filius hominis quoniam visitas eum ?*

" Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui ? Qu'est-ce qu'un enfant des hommes pour que tu daignes le visiter ?

" *Minuisti eum paulô minùs ab Angelis ; gloria et honore coronasti eum super opera manuum tuarum.*

“ Ah ! c’est parce que tu l’as fait presque l’égal des Anges ! C’est parce que tu l’as couronné de gloire et d’honneur plus que les autres œuvres de tes mains ! ”

Ces belles paroles du Prophète-Roi furent pour le missionnaire une illumination.

— Il y a là quelqu’un qui attend la visite du prêtre : il faut y aller !

— Vas-y, si tu veux, Père. Les Cris ne te feront aucun mal, à toi. Mais nous, ils nous tueront.

— Je réponds de votre vie ; et je ferai en sorte qu’on prenne la mienne avant de toucher à la vôtre.

— C’est bien ; allons, dirent les Pieds-Noirs. Et les trois cavaliers, tournant à droite galoppèrent dans la direction des blanches apparitions.

Bientôt ils distinguèrent les tentes, et leurs habitants. C’étaient des Pieds-Noirs, qui venaient de solitudes lointaines, et qui n’avaient jamais vu le prêtre. Mais ils savaient qu’il existait, et ils l’appelaient l’*homme divin, Natoya-pikowan.*

Ce fut avec de grandes démonstrations de joie et de vénération qu’ils l’accueillirent. Hommes, femmes, enfants l’entourèrent comme un être surnaturel, en montrant le ciel ; et, s’approchant de lui, ils passaient leurs mains sur sa poitrine et ses bras, puis sur leurs propres membres, comme pour lui enlever quelque vertu surnaturelle et se l’approprier — ou comme si

l'*homme divin* eût été un aimant capable de leur communiquer l'attraction céleste.

Il était près de midi, et ce fut bientôt l'heure de dîner. Le buffle ne manquait pas alors, et de grandes tranches rôties à la broche fournirent un des plats les plus succulents du menu.

Le missionnaire mangea avec eux, fuma avec eux le calumet, et leur parla de Dieu et de la vie future.

Les trois voyageurs allaient remonter à cheval pour continuer leur route, lorsqu'un jeune homme s'approcha du P. Lacombe, et lui dit : " Mon vieux père est bien malade, ici, dans cette tente : veux-tu venir le voir ? "

— Sans doute ; pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Et le prêtre se dirigea vers la tente que le jeune homme lui indiquait.

En entrant, il aperçut au fond de la tente, étendu par terre, presque nu, un grand vieillard pâle, décharné, livide et les yeux étincelants.

— Je suis bien content de te voir, dit le vieillard ; il y a longtemps que je demande au Maître de la Vie de me faire rencontrer l'*homme divin*. J'avais appris que tu devais passer dans nos prairies, mais je n'espérais plus beaucoup avoir le bonheur de te voir. Je suis grandement content.

— Eh ! bien, moi aussi, dit le prêtre, je suis heureux de te voir ; et si j'avais su que tu étais dans cette tente

je serais venu te saluer le premier puisque tu es le plus vieux, et malade.

— Oui, je suis bien malade. Mes hivers sont finis, et je m'en vais vers mes Pères. Tu es le premier *homme de la prière* que je vois, et j'avais peur de mourir sans en avoir jamais vu.

— C'est le Grand Esprit qui m'a envoyé vers toi, parce que tu le lui as demandé. Je passais loin d'ici, et me dirigeais ailleurs, lorsqu'en lisant ce livre *de la prière* j'ai entendu comme une voix qui me disait : change ta course et va sur ta droite, il y a là quelqu'un qui a besoin de toi. C'est pourquoi je suis venu.

Mais ce n'est pas tout de voir l'homme de Dieu. Il faut maintenant que tu apprennes comment tu peux t'en aller vers le *Maître de la Vie.*"

Le vieillard soupira profondément : " Ah ! je n'ai pas le temps d'apprendre tout ce qu'il faudrait savoir pour cela.

— Mais oui, cher vieux, tu as le temps. Dieu est bon, et il ne demande pas grand'chose, va. Le désir et la volonté de le connaître suffisent.

— Eh ! bien, tu sais mieux que moi... Fais de moi ce que tu veux.

Alors, le P. Lacombe sortit de la tente et dit à ses compagnons qui étaient montés à cheval et qui l'attendaient : " Vous pouvez descendre, et laisser paître les chevaux ; nous allons coucher ici.

— Mais, Père, si nous couchons ici, nous ne rejoindrons pas le campement demain.

— N'importe, je veux passer la nuit avec ce pauvre vieillard qui va mourir. Qu'on me laisse seul avec lui : je soignerai son corps et son âme.

Et le missionnaire se renferma avec le moribond.

C'était un des plus beaux types de sa race, grand, bien fait, avec une belle tête ayant du caractère, de grands cheveux blanchis, et toutes ses dents claires comme des perles.

Il avait mené une vie très régulière, et avait toujours joui d'une bonne santé. Il n'avait jamais mangé autre chose que du buffle, ni goûté d'autre breuvage que l'eau claire. Il avait été un des Sages de sa tribu et il était généralement resté docile aux inspirations de sa conscience.

Il avait souvent combattu pour sa race, et pour ce qu'il avait cru être la justice ; mais il avait été un guerrier pacifique.

Le P. Lacombe l'interrogea sur ses croyances.

Il croyait en un Dieu unique. Mais il croyait aussi en deux esprits, un Bon et un Mauvais. La mort n'était pour lui qu'un passage de cette vie à une autre, où il serait récompensé ou puni selon ses œuvres.

Le missionnaire lui expliqua qu'il y avait en effet deux Esprits, et un seul Dieu ; mais que ce Dieu unique était en trois personnes — le Père, le Fils, et le

Saint-Esprit ; que l'Esprit Bon était ainsi la troisième personne divine, et que le Mauvais n'était qu'une créature de Dieu, révoltée contre lui.

" Mais c'est Dieu le Fils surtout que tu ne connais pas, et que je viens te faire connaître ; car il est venu sur la terre pour racheter tous les hommes toi aussi bien que moi. Il était dans le ciel, avec son Père, pour l'éternité ; mais, il y a 1800 ans, il est descendu du ciel, il s'est fait homme comme nous, il a vécu et souffert comme nous pendant 33 ans ; puis il s'est offert à son Père comme une victime, pour obtenir le pardon des péchés des hommes, et il est mort pour nous sur une croix. Tiens regarde son image, et vois combien il nous a tous aimés !...

Et le Père Lacombe tirant son crucifix de sa ceinture le lui présenta.

Le vieillard y fixa ses grands yeux noirs que la fièvre rendait plus brillants. Il prit le crucifix dans ses mains décharnées, et il le considéra longtemps.

Puis, il se mit à interroger le missionnaire sur ce grand et consolant mystère de la Rédemption.

Il fallut lui raconter la naissance de Jésus-Christ, sa vie étonnante, ses miracles bienfaisants, sa mort, sa résurrection glorieuse et son ascension.

Pendant ces récits, le vieil Indien regardait le crucifix, et disait : " Oh ! que je l'aurais aimé si je l'avais connu plus tôt ! "

Il voulut savoir ensuite comment le missionnaire avait appris toutes ces choses, et qui l'avait chargé de les enseigner ; et le prêtre lui raconta brièvement l'établissement de l'Eglise, son expansion dans tout l'univers, l'institution du sacerdoce, et comment il avait reçu le pouvoir de lui pardonner ses péchés, et de lui ouvrir la porte du ciel.

De temps en temps le missionnaire interrompait son récit, pour laisser reposer le malade, ou lui offrir quelque nourriture ; mais le vieillard, avide de l'entendre, disait : " encore, parle-moi encore de lui. Et quand le Père s'approchait pour arranger la peau de buffle qui lui servait d'oreiller, l'ardent néophyte saisissait le crucifix à la ceinture du missionnaire et lui demandait : " comment le nommes-tu donc ? "

— Jésus ! répondait le missionnaire.

Et l'Indien l'embrassait en disant :

" Jésus ! Jésus ! Je t'ai connu bien tard ; et il me reste bien peu de temps pour t'aimer !

Ces colloques se prolongèrent toute la nuit ; et quand l'aurore parut, l'admirable vieillard connaissait les principales vérités de notre religion, et voulait être baptisé.

Ce n'était pas encore le grand jour qui luisait dans cette âme : c'était l'aurore, avec ses lueurs grandissantes, qui dissipait les nuages, ou les illuminait de ses teintes roses.

Le R. P. Lacombe sortit alors de la tente, et convoqua tout le camp à assister à la cérémonie du baptême. Il en fit tous les préparatifs, et se procura l'eau, l'huile et le sel nécessaires.

Mais il n'avait ni cierge ni bougie, et il proposa à l'un des sauvages présents de tremper un morceau de coton dans la graisse fondue, pour en faire une espèce de mèche qu'il tiendrait allumée pendant la cérémonie.

Le sauvage qui ne connaissait pas le sens symbolique de cette lumière, et qui crut que le missionnaire craignait de ne pas voir assez clair, lui montra le soleil qui se levait, et fit un geste qui voulait dire: avec une pareille lumière la mèche est bien inutile.

Le P. Lacombe sourit, et pensa : cet homme a raison, voilà le vrai flambeau qui convient pour éclairer cette scène. Au moment où le soleil de justice et de vérité va se lever sur cette âme, il est juste que le grand astre qui en est l'image devienne son témoin.

Et pendant que le disque du soleil, flamboyant comme le char du prophète Elie, émergeait des collines voisines, et plongeait son grand œil rouge dans ce pauvre réduit, devenu un temple, le prêtre récitait les prières de l'Eglise dans l'administration du sacrement de baptême

Quel tableau ! Et quelle similitude entre les phénomènes naturels et surnaturels qui s'accomplissaient à ce moment !

Au dehors de la tente comme dans l'intérieur de cette âme la lumière grandissait et rayonnait. Les brumes flottantes se dissipaient, et les plis restés jusqu'alors dans l'ombre s'avivaient de splendeurs nouvelles.

" Le baptême, a dit saint Jean Chrysostôme est une fête de lumière." C'est aussi une *régénération, l'infusion d'une vie nouvelle, l'ouverture du royaume des cieux.*

Dans ce vieillard, dont l'existence touchait à sa fin, une renaissance de vie s'opérait. Une carrière nouvelle commençait pour lui, en même temps que le soleil entrait dans sa course diurne, et les portes éternelles étaient toutes grandes ouvertes devant lui.

Elle était donc enfin arrivée jusqu'à lui la Rédemption consommée par le Christ ! Et le missionnaire se disait : " là-bas, au clocher de ma chapelle, l'*Angelus* sonne en ce moment, annonçant la visite de l'Ange à Marie, la consommation du grand mystère de l'Incarnation !

Nous ne saurions peindre la sainte allégresse du vieux sauvage quand la cérémonie du baptême fut terminée.

"Maintenant, lui dit le Père, vous pouvez mourir joyeux ; le ciel est ouvert pour vous recevoir. J'envie votre sort ; car dans quelques heures peut-être vous verrez face à face ce Jésus que vous avez voulu connaître, et qui est venu vers vous !...Je vais vous

quitter, car il y a là-bas un grand nombre de vos frères qui m'attendent ; mais nous nous reverrons là-haut !"

Après quelques autres épanchements, le missionnaire embrassa le vieil enfant de la nature, devenu un jeune enfant de la Grâce, et prit congé.

Le vieillard mourut le jour même.

Et le missionnaire, chevauchant toujours à travers la Prairie et reprenant la récitation de son bréviaire y lisait les versets suivants du psaume 62 :

" Dans cette terre déserte, sans chemin et sans eau, je me suis présenté à toi comme dans ton sanctuaire, afin de contempler ta puissance et ta gloire.

" Ta miséricorde vaut mieux que toutes les vies, et c'est pour la louer que mes lèvres s'ouvriront."

XXII

LA BIBLE ET LES LÉGENDES SAUVAGES

Nenaboju, le premier homme. — Les variantes du déluge. — Diverses personnifications de Noé. — La chute de l'homme et la Tour de Babel. — Jonas. — La manne de viande. — La morale des sauvages. — L'homme-nature.

L'histoire que nous venons de raconter nous conduit tout naturellement à étudier un peu les croyances des peuplades encore infidèles des Territoires du Nord-Ouest, et nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de la Bible quelques-unes de leurs légendes traditionnelles.

Tout le monde sait qu'on retrouve chez tous les peuples infidèles, des poèmes, des légendes, des traditions, qui sont évidemment des pièces détachées du Livre par excellence que l'univers chrétien vénère — la Bible.

Sans doute ces lambeaux précieux sont plus ou moins défigurés ; et souvent la vérité s'y cache sous le voile de la fable et de l'allégorie. Mais on y reconnaît

aisément les traits pricipaux du récit biblique, qui, transmis d'âge en âge et de peuple à peuple, peut seul expliquer leur commune origine.

On trouvera une nouvelle preuve de cette vérité dans les croyances et les traditions des sauvages du Nord-Ouest canadien, dont nous voulons résumer ici quelques-unes.

Selon la Bible, le monde a commencé avec Adam, et il a recommencé avec Noé. Il y a dans les légendes des sauvages de l'Ouest des traces frappantes de cette double création.

La première est enveloppée d'obscurité, et se confond même quelquefois avec la seconde qui est une reproduction à peine défigurée de l'histoire de Noé.

Voici comment Mgr Laflèche me l'a racontée, telle qu'il la tenait de la bouche des conteurs indiens :

" Le premier homme, qui se nommait Nenaboju, était dans une loge sur les eaux. Il n'y avait pas de terre ; et il avait avec lui dans sa loge tous les animaux.

" Mais il s'ennuyait fort dans cette maison flottante, et il aurait bien voulu revoir la terre. Il fit donc venir le rat musqué et lui dit : tu vas plonger jusqu'au fond de la mer et tu vas me rapporter un peu de terre.

" Le rat musqué plongea ; mais il fut suffoqué avant d'arriver au fond. Revenu à la surface, et ravivé par Nenaboju, il lui raconta qu'il n'avait pu atteindre le fond de la mer.

" Alors Nenaboju demanda au castor de plonger à son tour ; et quand l'industrieux amphibie revint sur l'eau, il avait perdu connaissance, comme le rat musqué ; mais il tenait un peu de terre dans ses pattes.

" Nenaboju prit cette terre et souffla dessus. Alors cette poignée de terre se mit à grandir, et devint une île très étendue ; et le souffle mystérieux continua de la dilater jusqu'à ce qu'elle fût aussi vaste qu'un continent.

" Alors Nenaboju mit un loup hors de la loge, et lui dit de faire le tour de la terre et de constater si elle était assez grande.

" Après une absence plus ou moins prolongée, il fit rapport que la terre était encore trop petite. Nenaboju continua donc de souffler sur elle, et quand le loup fut renvoyé en exploration il ne revint pas.

" Alors Nenaboju ouvrit la loge, et en fit sortir tous les animaux."

Il y a là comme on voit une histoire à peine altérée du déluge ; mais en même temps le souffle de Nenaboju semble être une simple variante du Souffle de Dieu créant l'homme — ou de l'Esprit de Dieu, flottant sur les eaux, dans les jours de la création.

Le R. P. Petitot, ancien missionnaire du Nord-Ouest, a raconté la même histoire dans son livre des *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*. Les variantes sont légères.

L'homme s'appelle *Kunian* — Le Sensé — et c'est un grand radeau qu'il a construit pour sauver de l'inondation sa femme, son fils, et des couples de tous les animaux. Les plongeurs employés pour ramasser un peu de terre au fond de la mer sont le rat musqué et le castor ; mais c'est un renard, et non un loup, que Kunian envoie explorer la terre.

Cet actif quadrupède fait sept fois le tour de la terre, et ce n'est qu'après le septième tour qu'il fait rapport que la terre est complète.

Les sauvages du Grand Lac des Ours ont une autre version dont le début est plus original.

C'est un vieillard qui a chassé ses deux enfants de sa présence, et qui habite un détroit unissant deux mers, vers le Nord, (évidemment le détroit de Behring). L'abîme gronde, une pluie torrentielle tombe et l'eau des mers envahit la terre.

" Le vieillard se tient debout sur le détroit, une jambe posée sur l'une et l'autre rive, et repêche avec ses larges mains les animaux qu'il replace sur la terre-ferme."

Mais l'eau montant toujours, il fait faire un radeau, et il y place un couple de chaque espèce d'animaux.

Après des plongeons infructueux de la loutre et du castor, c'est le rat musqué qui rapporte un peu de terre. Sous le souffle du Vieillard, la poignée de terre grandit et devient un monde dont le corbeau va mesurer l'étendue.

Chez quelques tribus l'histoire du Déluge est plus ou moins mêlée à d'autres faits consignés dans la Bible, et plus ou moins dénaturés par les légendes. Au début de l'une d'elles, le conteur décrit une île au milieu de laquelle s'élève un grand arbre où sont suspendus les biens et les maux. C'est évidemment l'arbre de la science du Bien et du Mal. Puis, vient la description du Déluge, à la fin duquel *Etsié* — le Grand-Père — envoie la tourterelle à la recherche de la terre. Après une première course infructueuse, elle s'envole de nouveau, et revient enfin portant dans ses pattes un bourgeon de sapin vert.

Une autre légende du Déluge commence par l'histoire de Jonas. Un jeune homme a été avalé par une baleine, et sa sœur restée sur le rivage se lamente et pleure. Au bout de trois jours le monstre reparaît, et du fond de ses entrailles sort une voix qui crie : " O ma sœur, jette au gros poisson un de tes souliers en en retenant les cordons dans tes mains et tire-moi d'ici."

La jeune fille lance un de ses souliers que le monstre avale, et en tirant les cordons à elle, sauve son frère qui s'y était accroché.

Mais la baleine courroucée frappe la mer de si formidables coups de sa queue que des vagues immenses se soulèvent et submergent la terre.

Le merveilleux évènement de la Tour de Babel est consigné dans un autre récit des sauvages montagnards.

Après que le Vieillard eut refait la terre, les hommes, raconte la légende, se réfugièrent sur une montagne, et ils y construisirent quelque chose de rond et de tubulaire, semblable au tuyau d'un poêle, mais très vaste et très haut.

— Si l'inondation arrive encore et envahit la terre nous nous réfugierons dans ce fort élevé, se dirent-ils.

Mais des voix terribles qui sortaient de la montagne se moquaient d'eux et disaient : voilà que votre langage n'est plus le même ! Puis, la montagne s'entrouvrit, s'affaissa, et il n'y eut plus qu'une plaine vaste et morne.

Nous retrouvons encore dans ces légendes recueillies par le P. Petitot des récits plus ou moins incohérents de la chute de nos premiers parents, du meurtre d'Abel, de la manne tombée du ciel.

Voici comment est décrite la grande douleur qui suit la chute. L'homme et la femme jouent au bord du ciel ; ils sont joyeux. Tout à coup ils se prennent à gémir : " Nos enfants, hélas ! hélas ! Nos enfants, hélas ! hélas ! "

Depuis lors, on meurt sur terre ; et c'est parce qu'ils sûrent que l'homme allait mourir que l'homme et la femme se mirent à pleurer.

Quant à la manne tombée du ciel, ce n'est pas une farine dont on puisse faire du pain : les sauvages n'ont connu le pain et la farine que par leurs relations avec les Blancs. Ce sont de petits morceaux de viande dont une mesure pleine tombait chaque matin, et que la tribu ramassait pour se nourrir.

La chute de l'homme est racontée de bien des manières plus ou moins absurdes. Celle qui se rapproche le plus du récit biblique raconte qu'au commencement le Vieillard *Tchapéwi* avait deux enfants mâles, auxquels il avait dit : " Voici devant vous une quantité prodigieuse de fruits dans ce pays que je vous donne. Vivez heureux, croissez, multipliez-vous, chassez où bon vous semblera. Mais prenez bien garde d'observer ceci : " Ne mangez jamais de fruits blancs (verts)."

Or le frère cadet porta la main aux fruits blancs et ils en mangèrent tous les deux.

Alors le Vieillard les chassa loin de lui, et les relégua dans cette petite île qu'on appelle *Nau* (la Terre) pour qu'ils y vécussent malheureux.

Suivant une vieille tradition indienne recueillie par Mgr Taché, la faute originelle aurait été commise par la première femme, et aurait consisté dans le vol d'une vessie pleine de graisse de moële.

— Cette graisse de moële est très appréciée par les sauvages, et sert à plusieurs usages.

A cause de ce larcin, pour lequel Dieu aurait puni la race humaine, les sauvages se croient justifiables de maltraiter leurs femmes, et de les condamner aux travaux les plus durs.

Un jour, dans une fête religieuse, Mgr Taché s'adressant à un auditoire sauvage leur parla de la Sainte Vierge, et de la grande part qu'elle a prise dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain.

Après le sermon, un des chefs vint le trouver, et lui dit : " Ainsi donc, tu veux que nous traitions mieux nos femmes ?

— Je ne vous ai pas parlé de vos femmes du tout, dit l'évêque, un peu étonné.

— Mais oui, reprit le chef ; si la seconde Femme a réparé la faute de la première, il n'y a plus de raison pour nous de traiter durement l'autre sexe.

Il y a dans l'œuvre du P. Petitot d'autres légendes qui rappellent plus ou moins vaguement au milieu de beaucoup de fables absurdes, la création, le serpent séducteur de la femme, la circoncision, la Trinité divine, diverses incarnations bizarres et ridicules, quelques mythes de l'ancien polythéisme asiatique, et d'étranges métempsycoses.

Comme on le voit, il y a en tout cela d'importants témoignages de l'origine commune et unique des hommes, ainsi que des croyances et des traditions primitives.

Comment seraient venus d'Asie en Amérique leurs

premiers ancêtres ? Les Indiens de l'Ouest ne répondent à cette question que par des fables et des légendes. D'après l'une d'elles, la première mère de leurs pères aurait traversé le détroit de Behring à gué. Suivant une autre, ce serait une femme-castor qui aurait traversé la mer à la nage.

Coïncidence assez curieuse, certaines tribus du Nord, le long du fleuve Mackenzie se nomment les *Hommes-chiens ;* et il y a dans une des îles du Japon une race qu'on appelle les Aïnos, et qui racontent avoir un chien pour premier ancêtre.

Mais ce qui est un problème difficile pour les Indiens, n'en est pas un pour nous ; et dès les âges les plus reculés, l'art de la navigation s'est assez développé pour que les mers n'aient pas été un obstacle infranchissable à la diffusion des races.

Naturellement, les croyances religieuses et morales des sauvages de l'Ouest se sentent plus ou moins de leur dégradation ; et c'est toujours sous une forme plus ou moins sensible qu'ils se représentent les choses de l'ordre spirituel.

Ainsi le ciel, pour les sauvages, est un beau pays de chasse ; et l'enfer est une région froide, inculte, sans gibier, où l'on crève de faim, sans jamais mourir.

Car ils croient à l'immortalité, comme ils croient à deux principes, ou esprits — l'un bon et l'autre mauvais. Quand ils souffrent c'est au mauvais Esprit qu'ils s'en

prennent, et ils lui offrent des sacrifices, même sanglants, comme nous le verrons en décrivant la fête du Soleil.

La morale des sauvages des Territoires est simple, et ne contient guère que trois préceptes : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mettre en colère.

Du reste, le sauvage porte un peu sa morale, comme il porte sa couverte de laine. Il ne s'en fait pas un vêtement ajusté. Mais il s'en couvre *en gros*, et le moindre vent qui la soulève découvre sa nudité.

Ah ! je voudrais voir ici tous les savants positivistes, et tous les moralistes sans Dieu, et leur faire étudier sur place l'homme-nature. C'est ici qu'ils comprendraient tout ce qu'il y a de creux dans leur thèse que l'homme se perfectionne et progresse *naturellement*, à la seule lumière de sa raison.

Ils verraient ici des hommes superbes, au physique, des types comme on en voit peu parmi les hommes civilisés, des têtes pleines de noblesse et de fierté, des yeux flamboyants qui semblent refléter un génie intérieur, des membres bien proportionnés et mus par des muscles que n'avaient pas les plus fameux athlètes de l'antiquité.

Ils pourraient se convaincre en même temps que ces hommes sont très intelligents : qu'ils raisonnent parfaitement, et ne sont pas dépourvus de finesse ; que leurs enfants, confiés aux missionnaires, apprennent très bien à lire, écrire, et parler l'anglais et le français.

Et cependant, qu'ont-ils appris ces hommes, depuis des siècles qu'ils sillonnent les prairies de l'Ouest ? Quel progrès ont-ils fait ? Que leur a donc enseigné cette raison superbe dont on exalte la puissance ?

En vérité, leurs légendes prouvent qu'ils en savent moins que leurs ancêtres. Ils n'ont pas développé, ni agrandi le faible foyer des lumières naturelles, et ils ont perdu, ou défiguré l'héritage traditionnel des ancêtres.

Voilà le progrès réalisé par la déesse tant vantée, la Raison pure, pendant une suite de siècles !

Qu'a-t il donc manqué ici à l'esprit humain ? Il lui a manqué la connaissance du Christ et de sa doctrine, ainsi que l'humble trésor de vérités que la Révélation primitive, les livres de l'Ancien Testament et les Traditions judaïques avaient répandu en Orient.

Non seulement on peut voir ici des races intelligentes qui n'ont fait aucun progrès depuis des siècles. Mais on y voit souvent des hommes et même des enfants que l'on soustrait à la vie sauvage, et que l'on introduit en pleine civilisation, pendant des mois et parfois même pendant quelques années. Or, dès qu'ils sont libres ils retournent à la vie sauvage.

Si, après avoir vu de près la civilisation et vécu de sa vie, l'homme redevient sauvage, comment veut-on que de lui-même il passe de l'état sauvage à la civilisation ?

XXIII

DE CALGARY A BANFF

Théorie humoristique d'un touriste. — La rivière de l'Arc. — Les *Cowboys* et les bergers d'Arcadie. — L'ascension des premiers sommets. — Un chaos de montagnes.

Grâce au retard du train de l'Est, nous ne partons de Calgary qu'à 4½ heures A. M., et nous en sommes enchantés. Car ce retard va nous donner le spectacle de l'entrée dans les Rocheuses en plein jour.

Nous sommes au 31 mai, et le soleil qui se lève déjà fait étinceler au loin les glaces éternelles des hauts sommets. Mais nous sommes encore en pleine prairie, et nous ne lui dirons adieu que dans une couple d'heures.

Un touriste qui ne manquait pas *d'humour* me donnait l'année dernière son explication pas du tout scientifique de la formation des Prairies et des Montagnes Rocheuses.

— L'Amérique, disait-il, a eu ses Titans comme le vieux monde. Ils étaient pasteurs de troupeaux.

Or, à mesure que leurs troupeaux se multipliaient ils voulurent agrandir leurs pâturages et les rendre inépuisables. Ils déracinèrent donc les blocs de quartz, les collines de granit, les montagnes de calcaire, et ils les entassèrent aux bords de l'océan Pacifique dont les inondations les gênaient quelquefois.

Ils prirent les banquises de glace qui flottaient encore en certains endroits envahis par la mer du Nord, et ils les amoncelèrent, comme un couronnement de marbre sur la digue énorme qu'ils venaient de construire.

Les Titans sont disparus. Mais leur œuvre est restée et les troupeaux leur ont survécu. La digue colossale s'appelle aujourd'hui la chaîne des Rocheuses et des Selkirk, et les descendants dégénérés de leurs bestiaux ont été les buffles.

Y a-t-il quelque filiation entre les Titans et ces fortes races qui se nomment aujourd'hui les Sioux, les Gens du Sang, les Cris et les Pieds-Noirs ? — C'est un point historique encore obscur.

Le touriste, que je cite en ce moment et qui est un homme politique, ajoutait :

“ Certaines légendes racontent que dans l'exécution de ce gigantesque travail — le nivellement des pâturages et la construction de la digue — des exploits inouïs de *boodlage* furent accomplis par les *boodlers* de ce temps-là, et que plusieurs ministères furent renversés pendant que le grand œuvre se poursuivait. Les

gouvernements dégringolaient, mais la digue montait toujours."

"Un écho de cette histoire, qui est la seule vraie, disait encore mon aimable humoriste, est parvenu plus tard jusqu'en Grèce, qui était un petit pays en voie de devenir célèbre ; et les Grecs qui avaient une vive imagination en ont fabriqué une légende, et ils ont raconté que leurs ancêtres étaient aussi des Titans qui s'étaient révoltés contre Jupiter et qui avaient entassé Pélion sur Ossa."

Quoi qu'il en soit, l'époque des Titans est bien finie, et quand nous regardons autour de nous, nous sommes bien obligés d'avouer que celle des pygmées est venue. On assure cependant que la race des *boodlers* n'est pas éteinte. Mais on ne la connaît pas dans l'Ouest, et nous ne recontrons ici que de nouveaux pasteurs qu'on appelle *ranchmen*, et qui s'efforcent de repeupler les immenses pâturages que les Titans ont nivelés et dérochés.

Voici la rivière de l'Arc, et nous en suivons les sinuosités. C'est elle qui va nous montrer la route à suivre pour franchir ces montagnes qui grandissent à l'horizon. Personne ne les connaît mieux qu'elle : c'est son pays natal. Toutes leurs gorges profondes lui sont familières. Il y a des siècles qu'elle les fréquente, et qu'elle circule au milieu de leurs grandeurs

massives, tantôt avec docilité, tantôt avec rage et en mugissant.

De chaque côté de la rivière, dans les vallons, sur les collines, sont éparpillés de grands troupeaux. C'est un des grands ranches Cochrane. Nous montons lentement, et nous avons devant nous l'immense muraille des Rocheuses, derrière nous de longues échappées de vue sur la plaine que nous dominons. J'envie le sort du *cowboy* qui a constamment sous les yeux de pareils paysages. Mais la vie qu'il mène est dure.

Quelle différence entre le berger antique, que les poètes ont tant célébré depuis Homère et Virgile, et le *cowboy* des ranches de l'Ouest ! En fait, c'est la même différence qu'entre les prairies sans bornes et les champs étroits d'Arcadie ou de la campagne romaine.

Tytire pouvait bien s'étendre à l'ombre d'un hêtre, sur le gazon toujours vert, et jouer de la flûte. Il n'avait pas autre chose à faire qu'à regarder paître son petit troupeau, paisible et discipliné, dans un espace restreint. Mais le *cowboy* a sous sa garde des troupeaux à demi-sauvages, comptant des milliers de têtes, et ayant l'immensité pour pâturage. Aussi est-il toujours à cheval, et passe-t-il ses jours et ses nuits à courir après les bêtes indisciplinées et aventureuses.

C'est l'hiver surtout, quand il pleut, quand il neige, quand le *chinook* souffle avec violence, que la besogne est pénible, et que les *cowboys*, dont un bon nombre

ont fréquenté les collèges, échangeraient volontiers leur sort contre celui des bergers de l'Arcadie.

Mais quand revient la saison d'été, ils ont aussi leurs beaux jours. Les longues cavalcades à travers la Plaine, sur le cheval qu'ils préfèrent, à la recherche du troupeau qu'ils connaissent et qui leur est devenu cher, ne sont pas sans agrément.

Toute la nature alors leur fait fête. Les gazons épaissis par les pluies du printemps tendent sous leurs pas un tapis moëlleux ; les bouquets d'arbres, d'autant plus beaux qu'ils sont plus rares, se couvrent de verts feuillages, reposent leurs yeux brûlés par un soleil ardent, et leur ouvrent des retraites ombreuses ; la rivière de l'*Arc*, ou une autre — car il n'y a pas de *ranche* sans rivière — leur offre des vasques d'eau fraîche pour se désaltérer et se baigner.

***

Le lit de l'Arc, que nous côtoyons toujours, est formé de petits cailloux ronds.

Plus nous remontons son cours, et plus nous sommes convaincus que l'Arc était jadis — il y a des millions d'années peut-être — un fleuve impétueux qui s'élançait des montagnes et charriait dans ses tourbillons des monceaux de galets. Il en a pavé tout Calgary, qui est à plus de 60 milles d'ici, sans se douter qu'il jetait ainsi

les fondations de la future capitale de l'*Alberta*. Il en a fait les énormes terrassements dont le chemin du Pacifique avait besoin pour entrer dans les Montagnes Rocheuses. Que dis-je ? il en a amoncelé des collines qui nous servent aujourd'hui d'échelons pour escalader les premiers sommets.

Ce fleuve puissant allait alors se perdre dans une vaste mer intérieure, qui, en se desséchant, a formé les immenses pâturages des buffles, avec des lacs et des rivières pour les abreuver.

Mais aujourd'hui l'Arc est devenu plus modeste. Il s'échappe des montagnes sans faire trop de bruit, et il court vers la Prairie, en se cachant parmi les collines qu'il a élevées, au fond des ravins qu'il a creusés, faisant mille détours comme pour éviter les regards indiscrets.

C'est en vain pourtant qu'il joue à cache-cache avec nous, nous le retrouvons toujours. Car nous ne pouvons pas nous passer de lui comme guide à travers les pics menaçants, qui se dressent devant nous comme une barrière infranchissable.

Déjà nous sommes parvenus à une grande altitude ; mais nous aspirons plus haut, *altius tendimus*. Notre coursier de feu ralentit un peu son allure. Il trouve l'ascension rude, et comme tous les gens bêtes, il préfère le terre-à-terre et tout ce qui est plat. Il souffle, il soupire, il halète et pousse des rugissements et des

plaintes. Mais notre *driver* est sans pitié, et il le lance de plus en plus vers les hauteurs.

Les premiers sommets se sont écartés et aplanis, pour la bonne raison que nous les avons gravis ; mais une troupe de géants nous barre la route, rangés comme des sentinelles imperturbables. Ce sont de vieux grognards, car leurs têtes sont toutes blanches.

Il semble qu'il soit impossible de nous frayer une route ; mais à mesure que nous avançons les colosses se rangent de chaque côté et nous regardent passer.

Pour quelque temps nous nous sommes éloigné de notre guide et nous avons traversé la rivière *Kananaskis ;* mais bientôt nous rejoignons l'*Arc*, et nous nous remettons à sa suite.

C'est fini, plus de plaines ! Nous ne regardons plus au loin, mais en haut. Notre horizon va gagner en hauteur ce qu'il va perdre en étendue. En haut les yeux et les cœurs ! *Sursum ! In Altissimis !*

Nous cheminons maintenant entre deux rangées de rochers cyclopéens, dont les sommets abruptes se perdent dans les cieux, et par leurs échancrures nous en apercevons d'autres au loin qui cachent leurs cimes dans les brouillards. La plupart sont boisés d'épinettes à leurs bases, mais leurs arêtes extrêmes sont nues ; plusieurs, couvertes de glace, dominent les nuages et bravent le soleil, qui les illumine sans les réchauffer.

L'Arc s'est détendu et il forme quelques étangs ; mais

ce n'est pas la plaine, car les montagnes nous enveloppent de toutes parts. Devant, derrière, des deux côtés, nous n'apercevons plus que des murailles de rochers audacieux prenant les formes les plus extravagantes.

Quel immense océan de pierre aux vagues convulsionnées ! Quelle tourmente épouvantable la terre a dû subir pour que ces ossifications démesurées soient sorties de ses entrailles !

Nous sommes à 4200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous ne faisons que franchir la porte ou la brèche, *the gap* comme l'appellent les Anglais, qui nous ouvre les profondeurs et les élévations des Rocheuses.

Nous contournons les bases des monts, coupant parfois les rochers et les jetant sous nos pieds pour paver la route et encaisser la rivière.

Voici le mont *des Vents*, qui recèle dans ses flancs, j'imagine, tous les enfants du vieil Eole. Les habitants de Calgary se plaignent beaucoup de son voisinage.

Voilà les *Trois Sœurs*. Ce sont trois têtes jumelles plantées sur les épaules d'une montagne énorme qui est évidemment leur mère commune.

Les sommets succèdent aux sommets, toujours plus hardis et plus mouvementés, monstrueux, innombrables. Il sont devenus multitude, et les plus grands regardent par-dessus la tête des autres, avec une impassibilité qui exclut tout soupçon de curiosité.

Qui regardent-ils donc dans leur muette contemplation ? Est-ce le soleil lointain qui passe sur leurs têtes sans en fondre les neiges et sans y faire pousser un brin d'herbe ? Est-ce, pendant la nuit, les cieux pleins d'étoiles ? — Peut-être ; mais, s'ils voient les astres, ils regardent plus haut. Ils contemplent la face lumineuse de Celui que le roi-prophète appelle le *Dieu des Dieux, Deus Deorum !*

Comme toutes les grandes choses de la nature ils célèbrent le Seigneur, aux yeux duquel ils ne sont que des grains de sable, et que l'homme a si bien nommé le *Très-Haut !*

Nous arrêtons à Canmore pour déjeûner. Mais le restaurant est trop petit pour contenir tous les voyageurs, et dans une heure, nous ferons bonne chère dans le splendide hôtel du Pacifique, à Banff. D'ailleurs, nous avons un peu déjeûné de l'air vivifiant des montagnes et de poésie.

Sans doute, cette dernière nourriture n'est pas suffisante ; mais elle aide à la vie morale de l'humanité.

Nous saluons encore du regard quelques [illegible] étonnants, le *Rundle* (l'Echelon) — qui est plutôt t[illegible]e une *échelle* — le mont *Cascade*, qui écoute chanter à ses pieds la rivière du même nom ; et, après une minute d'arrêt à *Anthracite*, large exploitation du charbon de ce nom qui sert d'assises à d'autres montagnes, nous arrivons à Banff.

XXIV

BANFF

L'Hôtel du Pacifique. — Promenade pittoresque. — L'aspect des Montagnes. — La poésie dans la nature. — Le naturalisme vrai. — Curieuses formations géologiques.

Quel que soit le confort d'un beau char-palais on n'est pas fâché de le quitter au moins pour un jour, quand on l'a habité pendant plus de deux semaines. C'est donc fort joyeusement que nous courons au magnifique *Hôtel du Pacifique*, en arrivant à Banff.

Après une promenade d'environ deux milles, sur un beau chemin qui traverse le village de Banff, la rivière de l'Arc, et de jolis bois sillonnés de sentiers, nous apercevons l'hôtel perché sur la cime d'une colline très haute, à notre gauche.

C'est un des sites les plus pittoresques qu'il y ait dans les Rocheuses, et Dieu sait s'il en est de splendides. Comme construction, c'est une œuvre de goût, en parfaite harmonie avec les paysages qui l'entourent, élancée, légère, aérienne, ornée sur toutes ses façades de balcons

et de corniches, aux formes variées, et surmontée de hautes lucarnes, d'arêtes et de cheminées qui confondent leurs flèches avec les cimes des arbres résineux qui escaladent la colline.

L'intérieur est à peine moins joli. Au centre, une vaste salle octogone, haute de plus de 60 pieds, et n'ayant d'autre plafond que le toit même de l'hôtel, entourée de balcons aux deux étages supérieurs, et vers laquelle convergent les longs corridors des quatre corps principaux de l'édifice formant une croix grecque.

Au fond de cette salle, en face de la porte d'entrée, sur les côtés formant angle droit, s'ouvrent à droite le bureau, et à gauche une large cheminée, où flambent des bûches de sapin et d'épinette longues de huit pieds. Rien de confortable et de gai comme ce grand feu qui pétille et autour duquel tous les pensionnaires font cercle.

Les balcons, les piliers, les balustrades et toutes les boiseries, sont en beau pin rouge simplement verni, et font à cette salle centrale un encadrement du plus joli effet.

Attenant à ce centre, qui est le rendez-vous de tous les hôtes, une chambre de lecture, une vaste salle à dîner au rez-de-chaussée, et un salon spacieux au premier étage.

Tel est l'hôtel où nous arrivons, à l'heure du déjeuner, avec un appétit fort aiguisé, et d'excellents amis que

nous avons eu la bonne fortune d'y rejoindre, — le lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest, l'honorable M. Royal, Madame Royal, Madame Gagnon, leur fille, et Mademoiselle Trudeau, d'Ottawa.

Une arrivée à Banff dans ces conditions est de bon augure et nous promet une agréable journée.

Dans ce nid de montagnes l'horizon est souvent gris et enveloppé de brouillards. Mais précisément pendant que nous dégustons l'excellent menu de l'hôtel, le brouillard se dissipe ; une main invisible et bienveillante a soulevé, comme les coulisses d'un théâtre, les tentures grisâtres qui voilaient cette immense scène de féérie, le charme et la beauté de Banff. Le soleil est entré en scène et va préparer les tableaux.

En même temps que le soleil, le capt. Harper, de la police montée est aussi entré. Il vient présenter ses hommages au lieutenant-gouverneur, et mettre à sa disposition un équipage de quatre chevaux pour visiter les environs.

Le *team* a huit places, et nous sommes sept, le capt. Harper compris. Les chevaux sont superbes, et légèrement fringants au départ, mais le *driver* est incomparable.

La route serpente au milieu des épinettes chargées de parfums, au bord des rivières qui bouillonnent et mugissent ; puis elle gravit en zigzags la montagne escarpée, qui s'élève en arrière de l'hôtel et qui

n'en est séparée que par les cascades de la rivière de l'*Arc*.

En vérité, nous sommes constamment suspendus au flanc des rochers, et l'abîme est tout près ; car le chemin n'est guère plus large que la voiture. Les angles des lacets sont particulièrement dangereux pour un atelage de quatre chevaux, et il faut des prodiges d'adresse pour les contourner ; mais le capitaine Harper connaît son affaire et ses chevaux le connaissent.

Nous montons toujours, et les points de vue varient sans cesse. Chaque détour de la route nous révèle de nouveaux aspects, et bientôt tout Banff déroule sous nos yeux ses admirables paysages.

Nous pouvons maintenant suivre du regard tous les capricieux méandres de la rivière de l'*Arc*, ses brusques détours, ses cabrioles au milieu des cailloux, ses cachettes paisibles sous l'ombrage, sa jolie chûte auprès de l'hôtel, sa jonction avec l'*Ecume de mer* (*Spray*) dont les flots clairs s'élancent des montagnes et scintillent au fond d'une gorge profonde.

Nous voyons les ponts jetés sur les deux rivières, les belles routes bordées d'arbres qui y conduisent, les villas et les chalets disséminés dans les bois, les habitations de la ville naissante, l'hôtel qui est maintenant au-dessous de nous, et, là-bas, la nappe paisible et navigable de l'*Arc*, où sont amarrés, attendant les touristes, des barquettes, des canots, et une grande cha-

loupe à vapeur, qui peuvent remonter la rivière jusqu'à une distance de dix milles.

Voilà le tableau pittoresque et varié que nous admirons. Mais que dire du cadre, qui est plus merveilleux encore que le tableau ? Comment décrire ces montagnes qui en forment les moulures, les sculptures, et les ciselures ?

Les unes ressemblent à des palais de glace, et les autres à des châteaux-forts avec leurs donjons, leurs, créneaux et leurs tourelles.

Celles-ci ont la tête voilée comme les femmes moresques. Est-ce coquetterie ou pudeur ? Celles-là dominent la région des nuages, et lancent leurs têtes resplendissantes dans la limpidité d'un ciel serein.

Quelques-unes ont d'abondantes chevelures d'arbres résineux ; un grand nombre sont chauves. Presque toutes sont inclinées vers l'Est. Lors de leur formation, elles ont évidemment obéi à une force d'impulsion qui les a fait pencher de notre côté. C'est nous qui venons maintenant vers elles.

Je ne puis me défendre d'une vive admiration pour les montagnes, de même que pour les sommités humaines.

Seulement, dans les sommets humains je distingue. Les millionnaires, et même les grands et les puissants me laissent assez froids, s'ils ne sont pas en même temps des esprits cultivés.

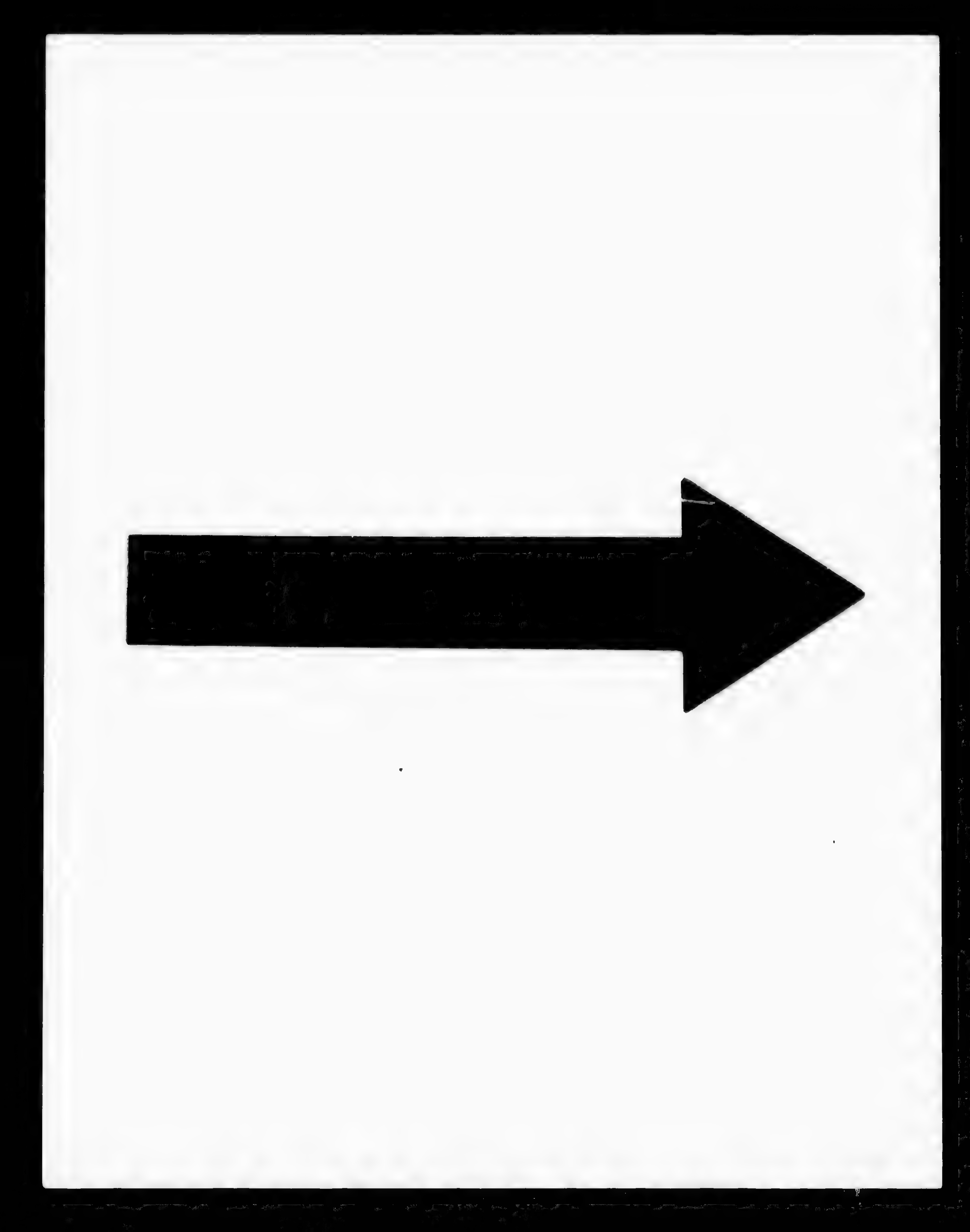
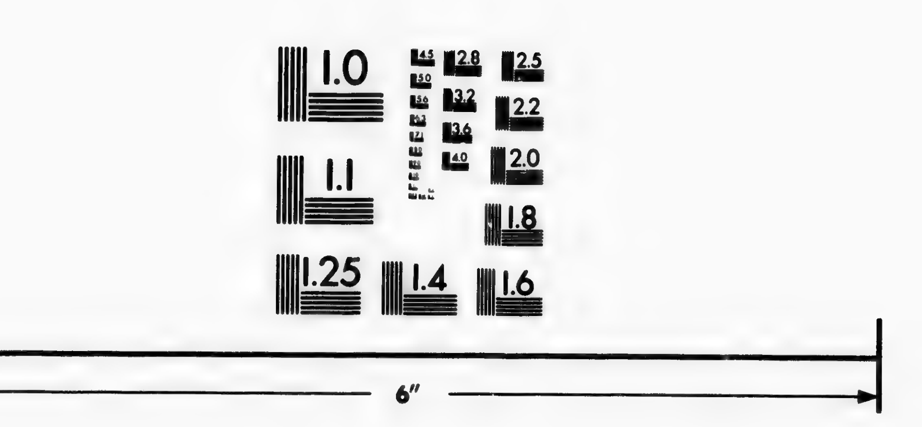


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Mais j'admire ceux qui ont gravi les sommets intellectuels de la science, des arts, de la gloire littéraire.

J'admire ceux qui sont parvenus sur les sommets spirituels, la vertu, la perfection, ces Thabors que le ciel illumine. Mais qu'ils sont rares en ce monde !

Il n'y a pas de ces distinctions à faire dans les grandeurs de la nature. Toutes ses cimes vraiment élevées ont une majesté qui m'en impose ; et ce qui me plaît dans les beautés et les hauteurs de la nature, c'est qu'elles prodiguent à tous et tous les jours le déploiement de leurs merveilles.

Il y a ici des glaciers, des cimes majestueuses, des forêts, des lacs, des rivières, des grottes, des cascades, des torrents, des ravins, des feuillages verts, des fleurs épanouies, et toutes ces choses étalent leurs beautés pour tout le monde ; celles qui ont des voix chantent, murmurent, donnent des concerts vraiment populaires, et les autres font écho. Il en est qui poussent des acclamations pour le premier venu, fût-il un simple conseiller municipal !

Quelle différence avec les lacs de confection humaine, les jets d'eau, les fontaines et autres beautés artificielles, qui ne déploient leurs charmes que par ordre de Sir X, ou pour fêter le passage de quelque Altesse !

Oh ! quelle est belle la nature quand on voit Dieu au delà, comme à travers un voile ! C'est un poème immense et sublime ; et ce n'est pas une fiction, c'est

la plus admirable des réalités. Mais pour animer cette réalité il faut une âme et cette âme n'est autre que Dieu.

Les poètes qui ont cherché cette âme sont ceux qui ont le mieux compris la nature et qui l'ont plus admirablement chantée. Les plus belles inspirations de Chateaubriand, Lamartime, Victor Hugo, de Laprade, sont nées de cette source pure.

Le naturalisme vrai est là, et nul n'a surpassé le prophète-roi en ce genre. Ceux qui croient avoir inventé le naturalisme sont d'orgueilleux ignorants. David, et même Job, sont d'admirables poètes naturalistes, à leur manière — qui est la bonne.

Les naturalistes du jour en Europe sont incontestablement de remarquables talents ; mais en refusant de voir Dieu dans la nature ils la dépouillent de son plus grand charme.

Je reconnais qu'ils l'analysent et la dissèquent avec une rare habilité ; mais la vie qu'ils lui communiquent dans leurs œuvres n'a d'autre source que les sens, et la nature qu'ils nous peignent est toute sensualité, comme eux-mêmes !

***

Mais pendant que j'oublie que je suis en voiture et non dans ma chaire de professeur, nos chevaux ont bien marché. Nous avons atteint l'autre versant de la

montagne, perdu de vue le village de Banff et l'hôtel, et découvert des aspects nouveaux, une autre partie de la rivière de l'*Arc*, dans un autre cadre de montagnes.

Sur le flanc d'une colline escarpée, dont nous suivons l'épine dorsale, le capt. Harper nous montre d'étranges formations géologiques, qui ressemblent de loin à des ruines de muraille. Mais de près on les prendrait plutôt pour des femmes pétrifiées.

Sont-ce quelques femmes de Loth, punies pour leur curiosité ? Qui sait ? Il y a de ces femmes-là dans tous les pays du monde.

Banff a d'autres curiosités naturelles dignes de mention, et fort intéressantes à visiter — les sources d'eau chaude, dont la température s'élève à 105 degrés — le *Bassin*, qu'on croirait fait de lave et qui déborde d'eau tiède sortant de la montagne, et limpide comme une topaze — la *Grotte d'Azur* de formation identique, et qui ressemble à celle de Capri.

Il y a encore le *Lac du Diable* qui est à une distance de près de dix milles, et qui est ainsi nommé, j'imagine, parce qu'il baigne un sombre donjon de pierre qui rappelle l'Enfer de Milton.

Le capt. Harper nous y a conduits dans l'après-midi. C'est encore une ravissante promenade, dont la température s'est chargée de varier les paysages. Car nous avons eu alternativement du soleil, de la pluie, du brouillard, de la neige et encore du soleil.

Mais les montagnes sont restées immuablement grandes, majestueuses, avec leurs sommets ensoleillés. Que l'homme est petit, pensais-je, en les mesurant de l'œil ! Et pourtant, il est bien plus grand qu'elles.

Dans l'espace sans borne où gravitent les mondes,
L'homme n'est qu'un atôme imperceptible aux yeux,
Evoluant au sein des ténèbres profondes
Vers un but inconnu que l'on nomme les cieux.

Mais, si petit qu'il soit, cet atôme recèle
Des feux mystérieux d'un éclat sans pareil ;
Son âme de reflets célestes étincelle,
Comme la goutte d'eau reflétant le soleil.

XXV

DE BANFF A DONALD

Effets de lumière. — Le *Cheval-qui-rue*. — Le grand serpent des montagnes. — Les cendres. — Divers types de voyageurs. — Kootenay et ses mines d'argent. — Emigration.

Nous quittons Banff, et poursuivons notre course à travers les montagnes, toujours guidés par la rivière de l'Arc, qui depuis tant de siècles travaille à creuser ce chemin pour la compagnie du Pacifique,

Entre Eldon et Laggan, le soleil, déjà haut, nous révèle des merveilles. Le ciel est un peu nuageux, mais il a des plaques bleues d'une limpidité extraordinaire, et les pics de glace, plus élevés que les nuages, sont revêtus d'une teinte rose. Il y en a qui scintillent à 30 ou 40 milles de distance, pendant que leurs flancs sont plongés dans l'ombre ; et lorsque des bois résineux montent jusqu'à la base des glaciers, on dirait une large dentelle noire sur les épaules rosées des montagnes.

Quel grand artiste que la lumière ! Et de quels tours de force elle est capable dans ses innombrables caprices !

Le génie artistique aura beau faire ; jamais il n'aura cette richesse de coloris, et cette variété de teintes !

Les pics sont rarement isolés. Le plus souvent, ils sont groupés ou alignés comme des troupes rangées en bataille ; et quand les bois ont été brulés, leurs troncs élancés et secs ressemblent à des millions de lances et de piques.

Les plus hauts sommets ont des noms connus, comme dans une armée les généraux et les colonels. Les simples soldats n'en ont pas. Perdus dans la foule, ils n'ont pas même de numéros.

Après Laggan, l'*Arc* pousse la complaisance jusqu'à nous céder son lit, et nous y trouvons un gravier fait exprès pour soutenir des *rails*.

Notre train est un peu lourd, il comprend trois chars dortoirs, et un *char d'observation*. Ce dernier est une excellente innovation pour traverser une région où il y a tant à voir ; car il est tout ouvert, des deux côtés de la voie, et permet d'admirer toutes les grandeurs du merveilleux panorama que nous traversons.

Mais quoique lourd, notre train ne s'est guère ralenti ; car, à Laggan, nous avons changé de coursier, le nôtre étant exténué peut-être ; on nous a donné un bon gros engin, trappu et fort comme un *Clyde* ou un percheron !

Nous atteignons la hauteur des terres ; la rivière de l'*Arc* a diminué graduellement et disparu. Quelques petits lacs se montrent, et semblent indécis de savoir s'ils s'écouleront du côté est ou du côté ouest.

Mais voici qu'un petit torrent, profondément enfoncé, et resserré entre les rochers s'élance devant nous vers l'occident. Il est évident qu'il souffre d'être emprisonné au milieu de ces donjons qui l'écrasent, car il dégringole en cascades et va se précipiter au galop au fond d'un ravin boisé. C'est le *Cheval-qui-rue* (*Kicking horse*), et jamais rivière ne fut mieux nommée.

Des pics immenses défilent à gauche. L'un d'eux, isolé, en basalte rougeâtre, ressemble à un dôme gothique, celui de Burgos, qui est moins élancé, mais plus imposant que celui de Cologne.

A Field, nous admirons le mont Stephen. Nous l'avions aperçu et remarqué avant d'arriver à Field ; mais nous étions à jeun, et maintenant que nous avons pris un excellent déjeuner, nous sommes mieux disposés à l'admiration.

Auprès du mont *Stephen* qui a reçu son nom de sir George Stephen et qui l'a redonné à lord Mount Stephen, se dressent quatre ou cinq autres sommets, également remarquables, qui doivent être ses *associés ;* car ils ressemblent fort à des millionnaires.

L'un d'eux me paraît absorbé par des calculs très compliqués et fronce les sourcils ; mais le haut du front est serein, et en pleine lumière. Il doit se nommer Van Horne.

***

Nous avons, pendant quelques instants, perdu de vue le *Cheval-qui-rue*. Au fond de la vallée, le torrent a pris ses ébats ! il s'est éparpillé, répandu en plusieurs ruisseaux. Mais bientôt nous le retrouvons grossi et plus incontrôlable.

De temps en temps, il tente de nous échapper, en tournant brusquement, ou en se précipitant en bas de quelque rocher. Mais nous courons plus vite que lui, et quoique nos détours soient plus longs nous réussissons toujours à le rattraper.

Tantôt les monts se rapprochent et tantôt ils s'éloignent ; mais, loin de s'abaisser, on dirait qu'ils grandissent encore. Evidemment, l'humilité est chez eux une vertu inconnue. Dame ! ils ont joliment raison d'être orgueilleux. Il ne manque pas d'hommes qui le sont autant qu'eux, et qui ne sont pas si haut placés !

Avec ça qu'ils paraissent avoir beaucoup travaillé du cerveau ; car ils ont la tête chauve, comme certains faux jeunes gens que je connais, et qui n'ont pas perdu leurs cheveux dans les veilles scientifiques.

Plusieurs sont très maigres et même décharnés. Souffrent-ils de dyspepsie, les malheureux ? Je leur offre mes sympathies d'autant plus volontiers que je partage leur affliction.

En voici un qui est un vrai squelette, mais le squelette d'un géant. Je dirais qu'il a grandi à l'ombre, si quelqu'autre avait pu lui porter ombrage.

Ce qui étonne tous les voyageurs, c'est que nous puissions circuler, avec une facilité relative, au milieu de ces Pélion et de ces Ossa. Ce dernier nom conviendrait à beaucoup d'entre eux qui sont de véritables épines dorsales desséchées.

J'ai dit *facilité relative ;* car les difficultés sont innombrables et souvent très grandes.

Le *Cheval-qui-rue* est un guide fort incommode, et il nous cause bien des tribulations avec ses incartades et ses détours ! Que d'arcs, de demi-cercles, de circonvolutions il nous impose ! Mais il faut bien le suivre, puisque lui seul peut nous indiquer la route au milieu de ce labyrinthe de montagnes, de ravins et de gorges traîtresses.

Nous faisons à sa suite une course vertigineuse. De mon siège, je vois presque constamment la locomotive tantôt à gauche, tantôt à droite, et notre train glisse comme un serpent colossal, au pied des grands monts, sur le bord des abîmes, sous les rocs qui surplombent, en se repliant sur lui-même et en allongeant sa tête en feu, comme un monstre qui cherche sa voie.

Si le serpent de mer est un mythe, le grand serpent des Montagnes Rocheuses n'en est pas un. Il existe, et tous ceux qui vont à la Colombie Britannique le voient passer deux fois par jour, vomissant le feu et la fumée, sifflant et mugissant, allongeant ses anneaux le long des flancs du *Cheval-qui-rue*, et s'ouvrant un chemin

tortueux et fantastique au travers des plus gigantesques obstacles que la nature ait pu jeter sur le passage des êtres vivants.

***

Un des ennuis du chemin de fer, ce sont les cendres de la locomotive, que le vent apporte aux voyageurs, et qui les transforment en charbonniers, après quelques jours. Elles entrent par les ventilateurs, par les fenêtres, par toutes les fissures. Non seulement elles couvrent les meubles, les tentures, les tapis, les boiseries, de sorte qu'on ne puisse rien toucher sans se salir ; mais nous nous les incorporons par la bouche, par le nez, par les oreilles.

Je suis tenté de croire que cette cendre est vivante et méchante. Elle nous tatoue, elle nous aveugle, elle épaissit nos cheveux en s'y mêlant, elle se moque de nous ; et la locomotive qui en a des approvisionnements inépuisables, semble nous crier constamment : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris !*

En vain nous demandons grâce, reconnaissant que nous sommes poussière, mais réclamant pour cette poussière un peu de repos et de propreté ; la locomotive n'entend rien, et continue d'inhumer nos cendres dans les siennes !

Sans doute nous pourrions fermer toutes les ouvertures hermétiquement pour nous protéger contre les

envahissements de ce croque-mort trop pressé ; mais alors la chaleur deviendrait insupportable, et ce serait le soleil qui nous réduirait en cendres.

Enfin, puisque notre sort est irrévocable, prenons-en gaiement notre parti, et amasons-nous un peu aux dépens de ces tas de poussière et de cendre que nous sommes.

***

Il y a bien des espèces de voyageurs. Il y a celui que rien ne charme et qui a l'enthousiasme très difficile. En face des plus merveilleux payages des Rocheuses, il dit froidement " ce n'est pas laid, mais c'est trop sauvage ". Evidemment, c'est la civilisation qu'il vient voir ici, et il s'attend d'y trouver des jardins tracés par quelque Le Nôtre.

Il y a le touriste étranger qui ne voit rien comme son pays, pourvu qu'il en soit absent ; quand il en sort, c'est pour s'en ennuyer, quand il y rentre, c'est pour le dénigrer. Lorsque je lui montre quelque point de vue admirable, il fait une petite moue, et dit : oui, mais on en voit partout comme ça, et dans mon pays il y a mieux.

Il y a l'homme qui voyage pour manger. Le *dining-car* est son idéal, le but de ses aspirations, l'objet de ses plus ardents soupirs.

Il y a l'enthousiaste de convention, qui n'a malheureusement qu'une seule épithète dans son répertoire admiratif. J'ai connu des Anglais qui trouvaient tout *beautiful* ou *nice*, la forêt, la prairie, la montagne, la verdure, la rivière, la chute, le rocher, le torrent, etc., etc. J'ai entendu un Canadien raconter ses impressions de voyage : il avait trouvé tout *superbe*.

Il y en a qui ressemblent au jeune Cléon du Misanthrope qui donnait des dîners somptueux, mais qui figurait lui-même trop souvent au milieu des mets recherchés du menu — ce qui faisait dire à Célimène :

" C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte à mon goût tous les repas qu'il donne !

De même, il y a des voyageurs qui parlent toujours d'eux-mêmes ; et, naturellement, ce n'est pas pour se calomnier. Cela finit par être très ennuyeux.

Il y a la mère de famille qui traîne avec elle deux ou trois bébés criards. Elle retient généralement le *state-room* dans le *char-palais ;* elle s'y renferme pour avoir la paix, et elle envoie la *bonne* et les bébés donner aux autres voyageurs le plaisir de leur bruyante compagnie.

Il y a l'homme galant, très commode pour les femmes qui voyagent seules. Il dépasse généralement la cinquantaine, et se croit encore irrésistible. Il descend à chaque gare importante pour accompagner quelqu'une des aimables connaissances qu'il a faites à bord du train, et

chargé de ses colis. Il remonte la figure épanouie, et va porter ses attentions à une autre.

Il y a l'homme qui broie du noir, et qui se plaint tout le temps de tout et de tous. Pourquoi donc voyage-t-il ? Pourquoi ne donne-t-il pas son argent à des gens intelligents et pauvres qui jouiraient tant à sa place et profiteraient du voyage ?

Mais non ; il aime mieux dépenser son argent à s'ennuyer lui-même et à ennuyer les autres. Il voyage pour dire qu'il a voyagé. Naturellement, il va voir toutes les expositions. Il a vu celle de Philadelphie, celle de Paris, et il ira voir celle de Chicago. S'il y avait un département pour les ennuyés ennuyeux il y paraîtrait avec avantage.

Enfin, il y a le voyageur sensible à toutes les beautés de la nature et de l'art, et qui est généralement porté à voir tout en beau. J'avoue que j'appartiens à cette espèce et que j'exagère peut-être l'expression de mes admirations et de mes enthousiasmes. Mais je proteste que je suis sincère et que je vois réellement les choses comme je les décris. Si mon lecteur les voit autrement, j'en suis chagrin pour lui ; car il sera privé de bien des jouissances que le voyage me donne.

***

Pendant que j'observe les voyageurs d'un œil et les montagnes de l'autre, le *Cheval-qui-rue* fait des siennes ! Il se précipite, il bondit, il écume, et plus nous le serrons de près, plus il s'enlève. Je crois qu'il a pris le mors aux dents.

Mais notre locomotive est aussi un cheval qui rue diablement, et qui n'entend pas se faire battre à la course. Quand le torrent lui barre complètement la route, il saute par-dessus, et quand c'est un rocher qui lui fait obstacle il passe dessous. Il se fait même un jeu de ce périlleux exercice. Trois fois, six fois, dix fois, dans un court espace, il accomplit ce tour de force ; et le *Cheval-qui-rue* s'avoue enfin vaincu, car il se ralentit, se calme et nous le laissons en arrière.

L'horizon s'élargit ; la végétation reparaît. Nous sommes à Golden, ainsi nommé, sans doute, à cause des mines d'or voisines.

Devant nous coule la rivière *Columbia*, et sur la rive opposée s'étend la chaîne des Selkirks.

Ce qui fait la magnificence de ces montagnes, c'est qu'elles sont rangées comme une armée en bataille, et que la perspective de leurs crêtes orgueilleuses se prolonge à perte de vue. Le rideau vert-sombre qu'elles tendent sur l'horizon à notre gauche est admirablement drapé, et se termine à une hauteur régulière de sept à huit mille pieds par une broderie bleue frangée de neige. C'est merveilleux.

De temps en temps quelques nuées légères voilent à demi les cimes audacieuses. Il en est qu'on prendrait pour de grandes dames en toilettes de bal, se tenant par la main. Leurs jupes sont en brocart sombre, leurs corsages en tulle rayée grise et blanche ; autour de leurs épaules s'enroulent et flottent des guirlandes de gaze, et leurs têtes de matrones toutes blanches sont fortement ridées.

Pour nous permettre de les admirer plus longtemps le chemin de fer longe la rivière *Columbia* jusqu'à Donald, de manière que nous avons toujours en pleine vue cette rangée de géantes drapées dans leurs somptueuses écharpes de verdure.

En quittant Golden nous avons aperçu au bord de la rivière un petit steamer qui s'apprêtait à partir. Où donc peut-il aller ?

Ah ! que notre pays est vaste et qu'il est peu connu ! Ce petit steamer va remonter la rivière Colombie, avec des ingénieurs, des mineurs, des spéculateurs jusqu'à une centaine de milles vers le sud.

De là un service de voitures transportera les voyageurs jusqu'à la rivière Kootenay, où un autre steamer les conduira à leurs destinations respectives, soit dans la vallée, soit au lac Kootenay, où des villes encore ignorées viennent de surgir.

Des Américains, venus de Spokane, y ont découvert, dit-on, de grandes richesses minières et ils les exploitent.

Quant à nous, nous nous contentons de les regarder faire, ou bien nous allons peupler leurs manufactures des Etats de l'Est, qu'ils seraient obligés de fermer sans nous.

Ah ! que je reconnais bien à ce trait mes excellents compatriotes ! Nous sommes tous des idéalistes, mais nous n'avons pas le sens pratique. La politique nous passionne, le sentiment national nous exalte, mais les affaires nous laissent froids.

" Dans cette région éloignée de notre pays, nous disait M. Lynch dans une conférence récente (mars 1892) à Québec, il y a des trésors que vous ignorez et je viens vous les révéler ; il y a là des gisements d'argent et de plomb d'une richesse étonnante, et les Américains s'en emparent ; déjà, ils y ont bâti des villes, établi des lignes de bateaux, construit des chemins de fer, et ils ont acquis de grandes étendues de terrains miniers. Allez-vous vous contenter de les regarder faire ? Est-ce que votre race n'a pas la prétention d'avoir sa part de ces richesses que la Providence a semées sur votre sol ? "

Et nous avons paru lui répondre :

" Ah ! il y a là-bas sur le sol canadien de riches *placers* d'argent dont les Américains sont en voie de s'emparer ? Eh ! bien, tant mieux pour eux ! Ah ! ils fondent des villes dant notre pays ? Eh ! bien, tant mieux pour nous !

— " Mais, reprend M. Lynch, ces villes qu'il bâtissent, ils les bâtissent à leur profit et à vos dépens. Ils y font des fortunes qu'ils tirent de votre sol !

— Que voulez - vous ? répliquons - nous, nous ne sommes pas nés spéculateurs, et nous ne savons pas exploiter nos richesses. Partout où il y a de l'argent à faire, nous arrivons toujours après les autres. Suivant une comparaison populaire, de tous les beaux vaisseaux de lait que la Providence a mis dans notre laiterie, la crême est prise par les autres races et nous ne gardons que le lait sûr..."

Nous pourrions prolonger ce colloque ; mais le seul contraste qu'il rappelle entre les autres races et la nôtre devrait suffire à réveiller un peu parmi nous l'esprit d'initiative et d'entreprise.

Il est certain que nous contemplons avec trop d'indifférence les magnifiques développements que prend notre Ouest canadien sans nous soucier d'y réclamer notre part.

Vainement représente-t-on le Manitoba comme le plus riche grenier de la Puissance. Vainement vante-t-on la fertilité des immenses vallées des deux Saskatchewan. Vainement essaie-t-on d'attirer l'attention des habitants de l'Est sur les richesses minières de l'Ouest et de la Colombie Britannique.

Il semble que tout cela ne nous regarde pas, nous

surtout, Canadiens-français, et que les riches contrées de l'Ouest soient l'apanage exclusif des autres races.

Nos frères du Manitoba nous invitent et nous pressent sans pouvoir réveiller notre apathie ; et pendant que les Américains abandonnent la Nouvelle-Angleterre pour aller se fixer dans l'Ouest de leur pays et du nôtre, nos compatriotes continuent d'émigrer vers ces Etats qui ne suffisent plus à faire vivre leurs premiers occupants.

Pourquoi ne suivent-ils pas plutôt le courant qui entraîne les autres nationalités vers l'Ouest, pendant qu'il en est encore temps ? Il nous paraît qu'il y a là une étrange aberration.

C'est pourquoi nous attirons l'attention publique sur ce sujet qui nous semble d'une importance majeure. Il est plus que temps d'aviser aux mesures à prendre pour déterminer dans notre province un mouvement qui détournerait le courant d'émigration des Etats de la Nouvelle - Angleterre et le dirigerait vers l'Ouest Canadien.

Déjà nous sommes fort en retard ; mais il reste encore dans ces vastes contrées bien des terres et des richesses inoccupées. Hâtons-nous d'en prendre au moins une petite part. Connaissons enfin notre pays, et ne laissons pas les étrangers accaparer toutes nos richesses.

XXVI

A TRAVERS L'IMPOSSIBLE

La chaîne des Selkirk. — Les choses immuables. — Le Castor et l'Ours. — *Rogers' Pass.* — Le grand Glacier. — Le nœud Gordien. — Un abîme. — Le fleuve Fraser.

Lorsqu'en arrivant à Golden nous voyons l'horizon s'élargir, nous croyons tout naturellement que nous en avons fini avec les montagnes. Mais cette illusion ne dure pas longtemps ; car nous voyons se dresser bientôt devant nous la formidable chaîne des Selkirk. Celles qu'on nomme proprement les Rocheuses sont franchies ; mais les Selkirk sont bien plus redoutables ; et parce qu'on ne les a pas appelées Rocheuses, n'allez pas vous imaginer qu'elles sont en cire et que le soleil va les fondre.

Et, tenez, voyez la rivière Colombie. Elle voudrait se rendre à l'Océan Pacifique en traversant le territoire de Washington. Elle est pressée naturellement, et elle ne demanderait pas mieux que d'abréger sa route ; car elle a plus de 800 milles à parcourir, à partir de Golden.

Eh ! bien, elle s'en va au Nord, et allonge son chemin d'environ 150 milles !

Pourquoi cela ? Parce qu'elle n'a pas pu trouver une issue pour franchir les Selkirk.

Et voilà aussi pourquoi nous ne pouvons pas la suivre ; pendant qu'elle va promener ses ennuis au milieu des cimes tourmentées du Nord nous allons percer la chaîne des Selkirk, et nous la retrouverons à Revelstoke. Seulement en suivant une ligne plus courte nous ferons en six heures le trajet qu'elle fera en six jours.

Mais, cette voie plus courte, où la trouverons-nous ?

Les montagnes ne sont pas comme les hommes. De loin, beaucoup d'hommes paraissent grands, mais quand vous les voyez de près ils sont petits. Pour les montagnes, c'est le contraire : vues de loin, elles ne semblent pas énormes, mais plus vous en approchez plus elles grandissent et deviennent inaccessibles.

A travers les hommes on peut toujours se frayer un passage, et si vous savez vous rendre aimable ils s'écarteront volontiers pour vous laisser passer. Mais les montagnes sont immuables.

Dans notre siècle, on n'admire que le mouvement, le changement, l'évolution. L'on méprise ce qui est immuable, et c'est avec un air de dédain qu'on dit de quelqu'un : il est immuable comme une borne !

Il ne faut pourtant pas trop s'extasier devant ce qui

remue et marche. L'immutabilité doit avoir du bon puisque Dieu la possède.

Et même en ce monde il y a des choses immuables qui sont bien commodes. Un port de mer, un phare sur un écueil sont bien précieux dans les jours de tempête. Et quelle est l'utilité de l'ancre? C'est de rendre immuable une habitation très mobile. La boussole est aussi une immutabilité au milieu du mouvement. Et si les bornes étaient mobiles, que deviendrait le droit de propriété?

Tous ces bons côtés des choses immuables n'ont pas dû être bien appréciés par les ingénieurs du Pacifique Canadien quand ils se sont trouvés en face des Selkirk, et si l'on me disait qu'il leur est échappé ici plusieurs jurons bien accentués, je n'en serais pas du tout surpris.

Ce qui complique encore le problème, c'est qu'à mesure que nous avançons, en cotoyant la rivière Colombie, les Rocheuses et les Selkirk se rapprochent, et resserrent tellement la rivière qu'elle devient un torrent bouillonnant, rapide, profond et tortueux.

La voie ferrée devient également tortueuse, et s'accroche comme elle peut aux flancs des roches escarpées, suivant toujours la Colombie qui paraît la seule porte ouverte à l'horizon.

Soudain notre locomotive tourne brusquement à gauche, et s'enfonce dans un véritable tunnel, creusé

dans le roc par la petite rivière du Castor (Beaver). O le bon castor ! Il n'y avait que lui capable d'un pareil travail et il est venu au secours des ingénieurs.

Audacieusement, et sans craindre les rochers qui menacent nos têtes, ni le torrent impétueux qui gronde sous nos pieds nous nous élançons sur ses traces. Mais les états violents, dans la nature comme chez l'homme, ne durent jamais très longtemps ; et bientôt l'étroit tunnel s'élargit en ravin, et le ravin devient une vallée très profonde entre des montagnes très hautes et richement boisées.

Sapins et épinettes, cèdres et pins prennent ici des tailles colossales, et s'échelonnent les uns au-dessus des autres de manière à former des pyramides gothiques merveilleuses. Mais ils ont beau faire, ils n'atteignent pas les plus hauts sommets.

Ces grands monts enveloppés de végétation à la base et dénudés à la cime me semblent une image de la vie humaine, qui au commencement a des germinations abondantes, et qui à la fin ne produit plus guère, et se dépouille des floraisons que l'espérance, l'amour et les rêves avaient fait naître.

La vie naturelle cesse dans les hauteurs, et non seulement les herbes y meurent ou n'y peuvent croître ; mais l'homme lui-même y perd l'équilibre. Le sang lui monte à la tête, il a le vertige, et s'il poursuit son ascension il tombe et meurt.

Mais il en est tout autrement dans la vie surnaturelle. Plus l'âme s'élève, et moins elle ressent les influences terrestres, et plus elle se vivifie.

La neige immaculée qui couronne les cimes est l'emblème de la pureté de ceux qui ont atteint les hauteurs de la vie spirituelle. Vainement les végétations terrestres, les passions, les convoitises, toutes les productions de la nature mauvaise s'échelonnent autour de ces hauteurs et tentent de les gravir. Elles n'arrivent pas au sommet.

La voie monte sensiblement et notre course se ralentit.

Déjà nous avons dépassé les têtes des pins et des cèdres, et nous apercevons bien au fond de la ravine la rivière du Castor qui prend les proportions d'un ruban déroulant ses replis au fond d'un abîme.

Et nous montons toujours, cent seize pieds au mille ! Des torrents se précipitent des montagnes et nous barrent la route ; mais nous les traversons sur des viaducs en fer, qui forment d'immenses cônes en treillis, renversés, c'est-à-dire dont la base est en haut et la pointe au fond du précipice.

Nous avons deux locomotives puissantes attachées notre convoi, l'une qui tire en avant et l'autre qui pousse par derrière.

Le fond de la ravine s'élargit, et notre Castor y décrit des méandres gracieux au milieu des mousses jaunâtres

et des bouquets d'arbres. Mais les bouquets d'arbres gigantesques ressemblent à des touffes d'asperges, et bientôt la rivière Castor prend l'aspect d'un simple filet d'eau arrosant une suite de parterres.

C'est que nous la regardons d'une hauteur de près de mille pieds. Et cependant nous n'avons pas fini de monter.

Mais comme le Castor s'attarde trop au fond du ravin devenu une vallée riante, nous lui tournons le dos, et nous nous élançons à la suite de l'*Ours* (Bear Creek) au milieu d'un chaos de montagnes. L'Ours étant un quadrupède grimpant de grande force, nous nous attachons à ses pas.

Mais ici, il ne s'agit plus seulement de trouver un sentier, et d'en aplanir les rugosités ; il faut protéger nos têtes contre les avalanches de neige, de glace et de pierres !

Et c'est pourquoi notre convoi se glisse en mugissant sous une série de remises gigantesques, aux charpentes énormes, capables de résister à des éboulis de rochers ; et il le faut bien, car des éboulements de roches ne sont pas rares en cet endroit.

Il y a quatorze ou quinze de ces remises massives et très longues ; et pour les protéger elles-mêmes, il a fallu construire sur les flancs des monts des brise-avalanches, dans le genre des brise-lames et des brise-glaces qui protègent les piliers des ponts dans nos rivières.

Ici se trouve la passe célèbre, nommée *Rogers' Pass*, d'après le nom de l'ingénieur qui l'a découverte. Nous sommes arrivés au sommet des Selkirk, et la passe étroite et profonde s'engouffre entre deux pics altiers, d'une majesté qui épouvante.

L'un se nomme Macdonald (d'après sir John) et l'autre Hermite. Macdonald est plus grand, et n'a qu'une seule flèche gothique, parce qu'il n'y a eu qu'un seul Sir John peut-être. L'Hermite a plusieurs flèches parce qu'il y a plusieurs hermites en ce monde.

Ils se regardent l'un l'autre et se touchent presque ; mais on ne saurait dire s'ils se querellent ou se font des amitiés. Ce qui est sûr, c'est qu'ils forment contraste ; et comme contraste ces deux noms sont bien trouvés, car il n'y avait rien de moins hermite que Sir John, et il n'y a personne qui soit moins Sir John qu'un hermite.

Auprès d'eux se dresse un autre colosse qui n'a pas moins de prétention à l'élévation et à la majesté ; et croyant qu'on ne pouvait pas lui refuser le *sirage*, on l'a nommé Sir Donald.

Mais ce n'était pas tout pour les ingénieurs de trouver ici un passage. Ce n'était pas tout d'édifier des constructions énormes pour empêcher les voyageurs d'être lapidés par le couple Macdonald-Hermite.

Le défilé périlleux une fois franchi, il fallait faire connexion avec la voie ferrée venant de l'Ouest. Car dans cette construction gigantesque qui employait des

milliers de travailleurs, les uns faisaient l'ascension des Selkirk en partant de l'Ouest et les autres en venant de l'Est.

Or, quand ils arrivèrent au point de jonction, ils découvrirent que la ligne venant de l'Ouest était à quelques cents pieds plus bas que la ligne venant de l'Est, et ce fut un problème difficile de savoir comment on effectuerait le raccordement entre les deux tronçons.

Il n'y avait pas ici un nœud gordien à trancher — ce qui est toujours facile avec de l'audace. — Il y avait plutôt un nœud gordien à faire, et l'énorme différence de niveau entre les deux lignes était un grand obstacle.

C'est au delà du grand Glacier que le nœud fut fait. Il forme une boucle parfaite, et la ligne de l'Est en cet endroit se replie deux fois sur elle-même pour descendre au niveau de la ligne de l'Ouest.

Mais voici le chalet du grand Glacier : allons dîner.

Ah ! qu'il fut gai ce dîner ! Et que nous avons donc ri en dégustant le menu de ce charmant petit hôtel ! Vous en souvenez-vous, gouverneur des Territoires ?

Au dehors, il neigeait quoique nous fussions au premier juin ; mais à l'intérieur, il faisait chaud, et la table était couverte de fleurs et de fruits des climats tropicaux.

En mangeant des oranges au nez du grand Glacier, et par ce temps de neige, je me rappelai un fait-divers raconté quelque part par Aurélien Scholl.

Il se trouvait à Nice, ou à Cannes, ou à Monte-Carlo dans les premiers jour du mois de janvier; et, après son dîner, il fut invité par le gérant de l'hôtel à écrire quelques mots dans un grand registre d'autographes.

Il s'y prêta volontiers et ouvrit le registre. La dernière entrée était le quatrain suivant, daté de la veille :

" Ecrit le cinq Janvier
En mangeant une orange
A l'ombre d'un palmier,
Etrange, étrange, étrange !

Scholl prit la plume et écrivit à la suite :

Ecrit le six Janvier
En mangeant un palmier
A l'ombre d'une orange,
De plus en plus étrange !

Je racontai cette histoire aux convives de notre table, et comme elle les amusait beaucoup, je rééditai les deux quatrains en substituant le Glacier au palmier, de sorte que le second se serait lu comme suit :

Ecrit ce juin premier
En mangeant le Glacier
A l'ombre d'une orange.
De plus en plus étrange !

Cette histoire fut la première de toute une série que le lieutenant-gouverneur, mis en verve, nous raconta — et qui se composait de choses de plus en plus étranges. Je suis sûr que l'une des Dames qui dînaient

à notre table se souviendra toujours de la description pittoresque du mouton des montagnes !

Le grand Glacier, ce jour là, ne paraissait pas à son avantage. Il se confondait avec la neige qui venait de couvrir les hauteurs voisines, et le brouillard le voilait à demi.

Mais je l'ai vu dans un bon jour en 1889, et j'ai même consacré une journée à lui faire visite. Il éclipse en grandeur tous les glaciers de la Suisse. On calcule qu'il a une superficie de quarante milles environ ! Quant à sa profondeur elle est inconnue, mais la conformation des montagnes voisines fait présumer qu'elle doit avoir bien au delà de mille pieds ! C'est un bloc de glace qui ferait bonne figure à l'Exposition de Chicago, et il suffirait d'une journée pour en faire le tour ! On pourrait en le creusant y installer quelques milliers de restaurants où les viandes seraient toujours fraîches, et des caves pour les vins de Champagne.

A partir du Grand Glacier nous descendons rapidement la pente des Selkirk, au milieu des courbes du nœud gordien, et nous nous aventurons dans l'inconnu à la suite de la capricieuse rivière Illecilliwaët. Mais nous nous en défions, et comme elle menace de rentrer sous terre, nous nous contentons de la regarder de haut.

Il en est temps ; car nous arrivons à un endroit où elle gronde au fond d'un abîme effrayant qu'on nomme Albert Canyon. On ne la voit plus, mais on l'entend

encore. Alors le train s'arrête, et tous les voyageurs descendent pour aller jeter un dernier coup d'œil à la terrible rivière, qui court évidemment au suicide.

Du haut d'une terrasse construite exprès au bord du précipice, nous sommes épouvantés de l'apercevoir à 300 pieds de profondeur sous le roc qui surplombe.

Nous l'abandonnons à son malheureux sort, et reprenons notre course.

Bientôt nous apercevons les colosses jumeaux qu'on a baptisés Mackenzie-Tilley. Ils ont depuis longtemps dépassé l'âge des deux hommes d'Etat; mais ils ont encore tous leurs cheveux, et d'une longueur telle qu'aucune femme n'en a de semblables, même parmi ceux qu'elle achète. Plaise à Dieu qu'aucun incendie ne vienne les rendre chauves !

Voici Revelstoke, où nous retrouvons la rivière Colombie, arrivant de sa longue course au Nord considérablement élargie. C'est le point de départ le plus avantageux pour aller rejoindre par la rivière et par les lacs de la Flèche (Arrow) les régions minières de Kootenay.

Vers le soir nous arrivons aux bords du grand lac *Shuswap* qui a emprunté son nom de la tribu indienne fixée sur ses bords. Les paysages les plus pittoresques se succèdent ici à nos regards. Mais bientôt la nuit vient, et nous dérobe la vue d'une des régions les plus intéressantes et les plus accidentées.

Le lendemain, 2 juin, le soleil fut bien matinal, et il eut beaucoup de peine à m'éveiller. Quand il eut enfin réussi, je fus charmé de voir que nous longions les rives tourmentées du fleuve Fraser. Oh ! qu'il est pittoresque et beau, avec ses deux corniches de rochers dont l'une porte le chemin de fer, et l'autre un chemin de voitures !

Ce fleuve — qui est une des richesses de la Colombie — n'a pas l'azur de la Méditerranée, ni la limpidité du lac Supérieur, ni le vert sombre du Saint-Laurent ; il est jaunâtre et terne.

Il ne mire pas la tente blanche du sauvage, ni l'immense tente bleue du ciel, ni les hauts promontoiree qui l'encadrent, ni les cimes neigeuses qui l'alimentent pendant les chaleurs de l'été. On dirait que n'ayant traversé que des solitudes inhabitées, il n'a pu emprunter à la civilisation son vernis et son éclat. Il est sauvage, voilé, opaque et sale.

Mais s'il n'est pas un mondain, il n'est pas non plus un paresseux. Il ne cherche pas à briller, quoiqu'il charrie de l'or, mais à être utile. Il n'est pas seulement une voie de communication et de transport ; il est surtout un vivier, et le plus riche de tous les viviers.

Si ses flots ne sont pas nets, clairs, brillants, c'est qu'ils contiennent des myriades d'êtres vivants. Si, même en temps calme, il n'a pas le poli d'une glace de

Venise, c'est qu'il fourmille de poissons énormes qui le troublent, l'agitent et rident sa face.

Aussi quand ses riverains ont faim, ils n'ont qu'à y jeter une ligne, et les saumons s'empressent de venir alimenter leur table ; et quand c'est une foule qu'il faut nourir, il lui livre quelqu'un de ses gigantesques éturgeons.

Ce matin même, il lui fallait donner à manger aux 1,500 sauvages campés sur sa rive, qui nous attendent à la mission Sainte-Marie. Ils ont eu recours à lui, comme les affamés ont recours au gouvernment dans la province de Québec, et il leur a servi un éturgeon pesant 400 livres.

Et puis — ne l'oublions pas — c'est lui qui a ouvert la voie à notre Pacifique, dans la seconde moitié de la chaîne des Selkirk. Sans doute, le chemin qu'il a tracé est un peu difficile et tortueux, mais c'est tout de même un grand point d'avoir supprimé l'impossible en perçant ces amoncellements désordonnés de rocs inaccessibles.

Il y a sur les rivages une multitude d'appentis en perches où les pêcheurs indiens font sécher le saumon.

Ça et là quelques tombeaux sauvages sont suspendus aux arbres.

Dans les villages que nous traversons, et surtout à Yale, nous apercevons nombre de Chinois. Mais ici, ils

ne blanchissent pas le linge : ils lavent du sable aurifère !

La voie longe toujours le fleuve qu'elle a quelque peine à dépasser, et qui va nous conduire jusqu'à l'océan Pacifique.

L'air est tiède et embaumé, et des bouquets énormes de roses sauvages émaillent la végétation luxuriante qui borde le chemin.

XXVII

UN CONGRÈS CATHOLIQUE DE SAUVAGES

Le camp d'Israël. — Discours en *chinook*. — Paysage. — Colloque des arbres. — La Passion en huit tableaux. — Le Calvaire. — Le sang du Crucifié. — Cérémonie funèbre. — Le chant des sauvages. — Leur instruction par la sténographie.

Quand nous descendons de notre *char de Lévites* à la *Mission Sainte-Marie*, nous avons sous les yeux tout le *camp d'Israël*, et le coup d'œil est des plus pittoresques et des plus animés.

Les douze tribus n'y sont pas ; mais les pavillons de sept tribus flottent sur les quelques centaines de tentes dressées sur le premier plateau de la colline qui domine la voie ferrée. Aux abords de la gare, et surtout auprès du train, sont groupés sept à huit cents sauvages, et, derrière eux, rangées sur une longue ligne, autant de femmes sauvages — les mères portant leurs bébés dans leurs bras ou sur leur dos. Tous ont les yeux attachés sur les évêques et dignitaires ecclésiastiques qui descendent du train.

Sur le plus haut sommet de la colline, qui fait face au fleuve, le canon tonne, et l'écho des montagnes, de l'autre côté du *Fraser* répercute chaque détonation avec une telle force qu'on croit entendre les grondements du tonnerre. Cela s'explique ; car nous sommes dans un amphithéâtre de montagnes, et le ciel est couvert de nuages.

Quand le canon se tait, les fanfares, au nombre de cinq, font entendre leurs voix de cuivre et d'argent, et notre étonnement est grand de voir avec quel art et quel ensemble jouent ces artistes, qui sont tous sauvages.

Il se produit tout d'abord un peu de confusion dans cette foule. Mais enfin l'ordre se rétablit, les groupes se forment, et un chef Sichell, s'avançant en tête des sauvages, adresse aux distingués visiteurs un discours de bienvenue en *chinook*.

Le *chinook* est le *volapük* des sauvages, et presque toutes les tribus le comprennent. C'est une langue formée d'anglais, de français et de plusieurs idiomes indiens.

Mgr Brondel, qui a été missionnaire dans la Colombie pendant quatre ans, et qui parle le *chinook* très couramment, est chargé de répondre ; et, si j'en puis juger par l'attitude et l'impression des sauvages, il le fait avec un grand succès.

Puis, les fanfares résonnent, et les visiteurs gravissent le premier plateau, traversent le camp des tribus sauvages, et escaladent la seconde colline dans la direction du couvent, où doit être servi le dîner.

Avant d'entrer au couvent, décrivons un peu le panorama splendide qui se développe à nos regards.

Au pied des collines coule le majestueux Fraser, à la fois profond et rapide, et nous pouvons en suivre au loin les sinuosités au milieu des floraisons luxuriantes qui couvrent ses rivages.

De l'autre côté du fleuve, la forêt ombrage les vallées et les flancs des montagnes, et par-dessus la jeune génération d'arbres, qui ressemble, à un soyeux manteau vert tendre, se dressent des cèdres gigantesques au feuillage plus sombre, tantôt isolés et tantôt par groupes. Quand ils sont groupés ils ressemblent à de hautes pyramides gothiques, et sans doute il s'y loge des orphéons d'oiseaux comme dans les flèches des vieilles cathédrales.

Isolés, on les soupçonnerait d'être de grands curieux, allongeant le cou par-dessus les têtes de leurs voisins pour voir passer les trains du Pacifique, ou pour saluer leurs vieux amis, les sauvages, qui n'ont pas les instincts destructeurs des Blancs, et qui les ont laissés vivre pendant des siècles.

Je me dis encore, en regardant leurs grandes silhouettes, qu'ils sont les aristocrates des forêts, et que décidément

l'égalité n'existe nulle part. Il y a sans doute à côté d'eux de pauvres petits qui se plaignent d'avoir trop d'ombre, et qui réclament leur part d'air et de soleil. Il en est d'autres qui reprochent aux cèdres orgueilleux d'accaparer le sol avec leurs puissantes racines, et d'en épuiser les sucs.

Mais les cèdres répondent peut-être : " Allons, petits,
" prenez patience, vous aurez un jour notre taille et
" nos avantages ; il y a longtemps que nous travaillons,
" nous, à distiller les sucs de la terre, et les pluies du
" ciel, et les gaz de l'air ; il y a longtemps que nous
" luttons contre les tempêtes et les intempéries des
" saisons. Nous l'avons bien gagnée cette puissante
" stature que vous nous enviez. Car il vous faut de
" l'ombre pour grandir, et nous vous la donnons, en
" en même temps que nous vous défendons contre les
" assauts du vent et de l'orage. Vivons donc en paix,
" petits, et prêtons-nous assistance mutuelle."

Si le fleuve entend ce colloque des arbres il doit y mettre son mot. Car il a bien droit à leur reconnaissance, lui qui baigne leurs racines.

Sur la rive où nous sommes s'élèvent tout d'abord la gare, puis le premier plateau de la colline où sont dressées les tentes des sauvages, et enfin le sommet, où sont bâtis le couvent, l'église, et la maison des Pères, et qui domine tout le panorama.

Des chemins en lacets, partant du camp sauvage,

serpentent jusqu'à la cime, et sont jalonnés de poteaux reliés entre eux par des guirlandes de verdure. Partout flottent des pavillons, des oriflammes, et des tentures de toutes couleurs.

Deux grandes tentes-églises dressées, l'une au milieu du camp, et l'autre sur le sommet de la colline, à quelques pas de la maison des Pères, attirent l'attention, et complètent le tableau que la pluie a d'abord un peu gâté, mais qui s'éclaire maintenant d'un rayon de soleil.

Après le dîner, que les Sœurs de Ste-Anne et leurs élèves nous servent et qui est excellent, les nuages sont en grande partie dissipés, et le soleil sèche les gazons verts.

La procession de la Passion va donc être possible, et les sauvages sont à en faire les derniers préparatifs.

En attendant, nous assistons à un échange de discours entre les sauvages de la Colombie, représentés par le chef des Kamloops, et les sauvages des territoires, représentés par notre ami *Peau d'Hermine*, de la nation des Cris.

Ce dernier avait revêtu son grand costume d'apparat, et il était vraiment magnifique à voir. Il portait plus d'hermine que tous les professeurs de l'Université Laval ensemble, et plus de verroteries qu'on n'en voit dans nos bals — avec cette différence qu'il ne prétendait pas les faire passer pour des diamants.

Le chef des Kamloops parla en *chinook*, et son dis-

cours était traduit en français par le R. P. Lejeune, puis retraduit en cris par le P. Lacombe. La réponse de *Peau d'Hermine* fut aussi l'objet d'une double traduction pour être comprise par les sauvages de la Colombie.

Ces discours improvisés n'avaient rien de bien remarquable au fond. Les orateurs exprimaient le plaisir qu'ils éprouvaient de se rencontrer et se félicitaient mutuellement d'appartenir à l'Eglise catholique, qui leur avait enseigné la vérité et la pratique des vertus chrétiennes. Ils s'applaudissaient d'être devenus des frères en Jésus-Christ, et s'encourageaient à persévérer dans les mêmes croyances et dans une conduite morale conforme aux enseignements des hommes de la prière...

Au point de vue du débit, j'ai trouvé les discours irréprochables. Le ton, le geste, la tenue, la voix et les inflexions étaient parfaitement naturels.

Les Pères Oblats qui comprennent leurs langues assurent que les sauvages parlent d'ailleurs avec une grande correction.

Les préparatifs de la *Passion* sont terminés, et le soleil n'est pas épouvanté d'éclairer ce spectacle qui n'est qu'une pieuse image du drame effrayant et sombre du Golgotha ; il a chassé devant lui les nuages afin que du haut du ciel les anges puissent contempler, non plus avec désolation, mais avec joie, les diverses péripéties de la grande tragédie.

Les acteurs et les costumes, les chœurs, les décors, tout est prêt : et tous ceux qui doivent prendre part à la procession se groupent et s'organisent au pied de la colline. J'y descends en toute hâte afin de mieux voir la marche ascensionnelle de la procession.

Enfin la cloche tinte au clocher de la chapelle, et le défilé commence.

En tête marchent les femmes, rangées sur deux lignes et ce sont elles qui entonnent—chaque groupe dans sa propre langue—ce cantique populaire dont l'air est connu de tous, et qu'on pourrait appeler une complainte :

Au sang qu'un Dieu va répandre
Ah ! mêlez du moins vos pleurs...

Après les femmes s'avancent les jeunes filles, puis les jeunes garçons et enfin les hommes — tous formant deux lignes parallèles, et tous chantant le même air mélancolique, chacun dans la langue de sa tribu.

On serait porté à croire qu'il en devait résulter comme ensemble, une cacophonie atroce ; mais non, et cependant, tandis que les hommes encore au bas de la colline chantaient le premier quatrain du cantique, les femmes, arrivées au sommet, poursuivaient le second quatrain de leurs voix aigües :

Puisque c'est pour vos offenses
Que ce Dieu souffre aujourd'hui,
Animés par ses souffrances
Vivez et mourez pour lui !

A distance, tous ces chœurs différents alternés et mêlés formaient une harmonie étrange, puissante et pleine de vibrations émouvantes. Je me demandais s'il n'y avait pas au-dessus de moi dans les sphères supérieures un concert d'êtres surnaturels.

Le spectacle auquel j'assistais allait être la représentation du plus grand des drames, et je songeais aux chœurs des tragédies antiques, surtout à ceux du Prométhée d'Eschyle ; mais ce que je voyais et entendais était plus beau parce que c'était plus vrai.

Le vrai Prométhée, je l'avais sous les yeux. Au sommet de la colline, figure du Calvaire, son divin corps resplendissait dans sa blancheur immaculée, couvert de la pourpre de son sang. Comme le héros d'Eschyle, il était cloué à son gibet, le côté ouvert, pour que le vautour de l'impiété puisse continuer toujours de dévorer ce cœur dont le sang est aussi inépuisable que l'amour. Et la procession montait toujours en chantant, décrivant un grand M sur le flanc de la colline dramatique, au milieu des oriflammes flottantes et des guirlandes de verdure. Et dans les bois voisins, les oiseaux mêlaient leurs voix à celles des hommes, et s'élançaient vers le ciel avec de grands coups d'ailes et des cris d'amour.

Ah ! sans doute, si le monde surnaturel nous avait alors révélé ses mouvements mystérieux et invisibles, nous aurions vu des essaims d'âmes s'élançant aussi

vers les cieux, emportées par la passion de l'immortel Crucifié !

Pendant que la procession gravissait la colline, les personnages des tableaux de la Passion se groupaient au sommet dans la grande avenue qui longe le bord de l'escarpement. Tous revêtus des costumes qui convenaient à leurs rôles respectifs, et dans les poses qui leur étaient assignées, ils formèrent huit tableaux, espacés de quinze à vingt verges, entre les deux lignes de la procession.

Nous avons rarement vu un spectacle plus impressionnant que cette vivante illustration de la *Voie Douloureuse*, commençant au jardin des Olives et se terminant au Calvaire.

Le premier tableau représentait l'Agonie de Jésus à Gethsémani, et le personnage du Christ, prosterné sur le sol, semblait profondément pénétré de son rôle ; tous les traits de sa physionomie exprimaient admirablement la supplication et la souffrance. Dans un pli du terrain, six indiens, bien groupés et couchés, représentaient les apôtres endormis.

Dans le second tableau, des soldats romains, portant tuniques et casques, armés de lances et de boucliers, saisissaient et garottaient Jésus, qu'on aurait pris pour la statue de la Résignation.

Le troisième tableau figurait la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain. Pilate, somptueu-

sement vêtu et assis sur un trône, se lavait les mains dans un bassin où un esclave, debout à côté du trône, versait de l'eau. Le Christ, enchaîné et les yeux baissés, semblait écouter avec soumission la sentence inique, tandis que plusieurs juifs sombres et méchants, fixaient sur lui des regards furieux.

Le quatrième tableau était une image très réaliste de la flagellation. Attaché, les mains derrière le dos, à une colonne basse, et nu jusqu'à la ceinture, Notre-Seigneur s'inclinait sous les coups des bourreaux qui tenaient leurs fouets levés, et ses épaules, ses reins et sa poitrine ruisselaient de sang.

Le même réalisme se retrouvait dans le cinquième tableau qui représentait le couronnement d'épines. Vêtu d'une longue robe blanche, et assis sur une chaise grossière, le Sauveur était entouré de Juifs et de soldats, et deux d'entre eux ajustaient la couronne d'épines à son front, d'où le sang coulait sur sa face auguste.

Mais nous avons été tout particulièrement impressionné par le sixième tableau, et l'Indien qui personnifiait Jésus nous a paru rendre avec une vérité effrayante la chute de Notre-Seigneur sous le fardeau de la croix. Revêtu d'une grande tunique rouge, le front couronné d'épines et ensanglanté, les cheveux en désordre et retombant en larges mèches sur sa figure souillée de sang et de poussière, il était presque étendu sur le sol, sa lourde croix en travers sur les épaules. Des soldats

cruels le rouaient de coups pour le forcer à se relever, et lui, appuyé sur sa main gauche et soutenant la croix de sa droite, redressait à demi la tête et regardait ses bourreaux avec une tristesse indicible, tandis qu'une femme indienne, figurant sainte Véronique, s'avançait avec un voile déplié pour essuyer son visage.

Après le septième tableau, qui nous montrait Jésus rencontrant les femmes de Jérusalem et échangeant avec elles des regards attristés, la procession, chantant toujours son lugubre cantique, arrivait enfin au sommet du Calvaire.

Un grand crucifix, représentant le Christ de grandeur naturelle, y était planté. Une femme sauvage, portant le costume que les peintres attribuent généralement à Madeleine, accroupie sur ses genoux, embrassait le pied de la croix de ses deux bras et baisait les pieds du Sauveur. Elle tournait le dos au public, et son abondante chevelure noire recouvrait ses épaules et flottait jusqu'à sa ceinture ; mais quelques tresses tombaient sur les pieds du Christ et semblaient les essuyer.

Grâce à certain mécanisme qu'un sauvage fit mouvoir dans le crucifix, le sang commença à couler des plaies du Sauveur. De son côté ouvert, de ses mains et de ses pieds percés, de sa tête couronnée d'épines, des jets de sang coulèrent lentement sur son corps, blanc comme neige, et tombèrent goutte à goutte sur la chevelure et les vêtements de Madeleine.

Tous les chants cessèrent, et la foule agenouillée, en proie à la plus poignante émotion, se mit à prier.

Les Indiens psalmodiaient des prières dans leurs langues respectives et en latin, et les voix d'hommes alternaient avec les voix de femmes. Pendant longtemps le murmure des voix, tour à tour fortes ou mourantes, répandit sur la scène une empreinte de solennité et de tristesse.

Au pied de la croix, Marie Madeleine semblait morte de douleur sous les flots de sang qui l'inondaient. A gauche de la croix, la Très Sainte Vierge se tenait debout, muette de souffrance, les mains jointes, et les yeux vides de larmes levés vers le divin crucifié. A droite, se tenait saint Jean dans l'attitude de la douleur sans espoir. En arrière, étaient groupes des Juifs aux costumes variés, des soldats et des cavaliers romains portant des lances et des épées. L'un d'eux portait aux lèvres du Sauveur une éponge trempée de fiel et de vinaigre ; et tous ces personnages ne bougeaient pas plus que des statues.

On sentait peser sur la foule une oppression douloureuse, et le silence qui avait succédé aux prières ajoutait encore au sombre caractère de la lugubre scène, lorsque les chefs des tribus se levèrent, et dirent, chacun dans sa langue : " Le Christ est mort ! Le Christ est mort ! "

Quelques sanglots étouffés rompirent seuls le silence qui suivit ; des larmes jaillirent de bien des yeux, et les psalmodies plaintives recommencèrent.

Peu à peu cependant les prières se turent, et les personnages du drame se dispersèrent. La foule silencieuse et recueillie s'écoula. Le soleil se voila d'épais nuages, et une pluie tranquille et chaude recommença à tomber. C'était le ciel mêlant ses larmes à celles de la terre.

Je m'approchai du crucifix solitaire. Les planches de l'estrade où il était fixé étaient toutes rougies et le sang du Christ coulait toujours.

O sang de mon Sauveur, c'est ainsi que tu couleras sur la terre jusqu'à la fin des temps, afin de laver les péchés sans cesse renouvelés de notre triste humanité !

Ah ! qu'ils étaient loin de soupçonner cette merveille les bourreaux qui ont crucifié Jésus ! Quel sens profond se cachait dans cette parole divine prononcée à leur sujet : " Ils ne savent pas ce qu'il font : "

Non, ils ne savaient pas que ce sang qu'ils versaient était une fontaine de vie dans laquelle l'humanité était régénérée ! Ils ne savaient pas que ce sang dont ils croyaient avoir épuisé les dernières gouttes en perçant le divin cœur, continuerait d'arroser la terre, et que dans les régions les plus lointaines et dans les solitudes

les plus sauvages, il coulerait sur des autels pendant des siècles et des siècles !

A 7 heures P. M. tous les habitants du camp sauvage remontèrent la colline, musique en tête, et se massèrent dans la grande tente cathédrale, élevée à quelques pas du calvaire. Ils y récitèrent le chapelet, qui fut suivi de la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, officiait, et les autres évêques assistaient au chœur. Tous les sauvages chantaient les hymnes du *salut* avec un ensemble étonnant.

Le camp des sept tribus offrait dans la soirée un panorama des plus pittoresques. Des centaines de feux pétillaient aux portes des tentes, et projetaient au loin des reflets rougeâtres et tremblants. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour des feux, fumaient et causaient. Pendant quelque temps les bébés crièrent, les chiens aboyèrent et hurlèrent ; puis le silence se fit, les feux s'éteignirent, et l'on ne vit plus passer que quelques ombres errantes à travers les tentes.

Le lendemain matin une cérémonie funèbre imposante eut lieu dans la grande tente cathédrale ; c'était un service solennel pour le repos de l'âme du regretté évêque de New-Westminster, Mgr d'Herbomez. Sa grandeur Mgr Lemmens, évêque de Victoria, officiait.

La fanfare des Indiens exécuta avec une rare perfection les marches funèbres les plus connues ; et tous les motets, le *Kyrie*, le *Dies Iræ*, le *Libera* furent chantés, en latin et par cœur, par les quatre ou cinq cents voix de la foule.

J'ai rarement entendu un concert sacré plus grandiose et plus touchant. Une particularité de ce chœur était le chant des jeunes filles sauvages dont les voix sont d'une octave plus hautes que celles des femmes. J'ai cru d'abord, en les entendant, qu'il y avait des violons dans la fanfare et que c'etait un accompagnement de chanterelles ; je me retournai, et constatai qu'il n'y avait pas d'autres chanterelles que des gosiers de jeunes filles Seules, ces voix seraient criardes ; mais dans ce chœur nombreux et puissant elles produisaient un effet à la fois curieux et beau.

Et voilà donc, pensais-je, ce que la religion a fait de ces barbares ! Comment les missionnaires ont-ils réussi à les civiliser à ce point ? Comment font-ils pour leur apprendre à chanter par cœur un hymne comme le *Dies Iræ* ? J'avoue que cela me semble prodigieux.

Le R. P. Lejeune — qui est jeune comme son nom, et fort intelligent — me dit que c'est par la sténographie qu'il leur apprend à lire. Cela me paraît plus extraordinaire encore ; et cependant l'expérience est faite et le succès incontestable, les enfants sauvages apprenent à lire en huit jours de cette manière.

Voici ce que l'excellent missionnaire écrivait à ce sujet, à ses supérieurs, à la date du 1er avril dernier :

" Nouvelle idée, n'est-ce pas, que d'apprendre à lire aux sauvages à l'aide de la sténographie ? On me disait, il y a un an : ils ne sont pas capables d'apprendre la sténographie !

" Cependant l'expérience est toute faite : les sauvages ici savent lire, grâce à la sténographie, et cela après une semaine d'école seulement !

" Ce n'est pas tout ; ils ont déjà un petit journal, qui paraît toutes les semaines, et qui a 150 abonnés. C'est non seulement une merveille, mais un coup de la Providence ; car ces pauvres sauvages qui pouvaient à peine apprendre quatre à cinq pages de prières et de catéchisme dans un an, reçoivent maintenant huit pages d'instruction religieuse par semaine...

" Dans nos séances de catéchisme, j'écris sur le tableau en sténographie, un chapitre de l'histoire sainte, ou une prière. A peine est-elle écrite qu'il l'ont déjà lue, et l'apprennent entre eux, sans que j'aie besoin de m'en occuper davantage. Je leur ai appris de cette manière dans le courant de la semaine les quinze mystères du Rosaire, plusieurs traits de l'Evangile, et l'Histoire Sainte depuis la création jusqu'à Moïse..."

Est-ce que ce mode d'instruction ne pourrait pas être également employé par les Blancs ?

Le même jour, 3 juin, les sauvages firent deux nouvelles processions, celle du Saint-Sacrement, et la procession dite *des statues* dans laquelle ils promènent en grande vénération les statues de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Anne et d'autres saints. Cette dernière eut lieu le soir, à la lueur des torches, et présentait le tableau le plus pittoresque, dit-on. Malheureusement nous avions dû partir dans la matinée, immédiatement après le service funèbre.

XXVIII

LES TROIS REINES DE L'OUEST

New-Westminster et ses pêcheries. — Vancouver et son parc. — Victoria et ses fleurs. — Les réceptions.

A moins d'un mille de la Mission, le chemin de fer se bifurque, et la ligne de gauche traverse le fleuve Fraser et court à travers le territoire de Washington vers Seattle et les autres villes américaines du littoral.

La ligne de droite continue de longer la rive nord du fleuve ; mais, à quelques milles plus loin, elle se divise en deux branches dont l'une conduit à Vancouver, et l'autre à New-Westminster.

Celle-ci est l'aînée des deux villes sœurs, et de beaucoup ; car elle a près d'un demi-siècle d'existence, tandis que Vancouver n'a guère que six années d'âge. C'est pourquoi New-Westminster a été pendant plusieurs années la capitale de la province, jusqu'à ce que Victoria lui ait enlevé cet honneur.

Si l'on me disait que Vancouver rêve à son tour de porter la couronne, je n'en serais nullement surpris ; et

Victoria fera bien de ne pas s'endormir sur ses lauriers, si elle ne veut pas être éclipsée par son ambitieuse voisine.

Vancouver paraît être un de ces enfants terribles, chez lesquels

" La valeur n'attend pas le nombre des années ! "

En attendant que les péripéties de la fortune aient décidé la lutte de suprématie entre les trois villes, je les proclame les reines de l'Ouest canadien, et des reines charmantes à visiter.

New-Westminster

Pendant près de trente ans cette ville est restée stationnaire. Aucune augmentation dans la population, aucun essor dans le commerce, nulle amélioration dans la construction, aucun progrès enfin ne faisait prévoir pour elle le développement rapide et continu qui a suivi la construction du chemin de fer. Jusque-là tout semblait plongé dans une sorte de torpeur, et les années s'écoulaient dans une vaine attente de réveil, qui épuisait la patience et les ressources des pionniers. -- Puis, tout à coup un grand changement s'opère, une voie de commerce s'établit, la ville grandit, prospère ; et en dix ans (de 81 à 91) sa population augmente de trois cents pour cent. Ceux qui voyaient s'ouvrir cette ère de progrès et croyaient à sa durée, achetèrent des

terrains dont la valeur doubla et tripla rapidement, et réalisèrent ainsi de petites fortunes en très peu de temps. Aujourd'hui la vente des propriétés est quelque peu stationnaire ; mais les valeurs n'ont nullement baissé, et la ville est assez prospère pour se permettre d'espérer un mouvement d'extension normale plus ou moins rapide.

New-Westminster n'a rien à envier à Vancouver pour le site. Bâtie à l'embouchure du Fraser, elle s'élève en amphithéâtre sur la pente d'une véritable montagne, étageant jusqu'au sommet ses rues droites, avec ses ravissantes villas, ses squares, ses parterres, ses parcs. C'est une suite de jardins suspendus d'où s'élancent des clochers, des cheminées et des tourelles qui se détachent sur le clair du ciel.

New-Westminster compte aujourd'hui 8000 habitants dont un dixième est catholique. Elle possède huit églises protestantes de différentes dénominations, et deux églises catholiques desservies par les Oblats, ayant à leur tête Mgr Durieu. On y admire plusieurs beaux édifices, dont les plus remarquables sont le palais de justice, les banques, l'opéra, la salle de concert, et quelques villas très élégantes. Plusieurs journaux s'impriment et circulent chaque jour dans la ville et dans toute la Colombie.

Les plus grandes facilités sont offertes à l'éducation, et le nombre des écoles publiques ou privées est considérable pour la population.

Les catholiques y ont bâti un hôpital tenu par les sœurs de la Providence, un collège dirigé par les Oblats, et un couvent pour l'éducation des jeunes filles.

L'ancienne capitale a les plus faciles communications avec les villes environnantes. Un service direct de paquebots la relie à Victoria et Nanaïmo, tandis que des tramways électriques transportent ses habitants ou ses visiteurs jusqu'à Vancouver et autres endroits.

Dans ce pays d'où le soleil ne disparaît guère qu'à l'hiver (c'est ainsi que l'on appelle quelques mois de pluie tiède), le climat en général est doux et sain. Les déplacements sont faciles, les industries prospères, la ville claire, bien bâtie, adossée à la forêt vierge. En un mot c'est un séjour fort enviable et un excellent endroit pour les placements sérieux.

La ville Royale a fait aux visiteurs l'accueil le plus sympathique, et Son Honneur M. le maire Townsend est venu leur souhaiter la bienvenue. Les catholiques, ayant à leur tête MM. W. H. Keary, George A. Kelly et Arthur Shepherd leur ont présenté une adresse, remplie des meilleurs sentiments, à laquelle Mgr Brondel a très bien répondu. Il y eut ensuite réception au couvent, suivie d'un lunch et d'une promenade en voiture à travers la ville.

La grande importance de New-Westminster lui vient surtout des pêcheries du Fraser et des côtes.

Il n'est en Colombie aucune industrie, aucun commerce qui offre un plus grand champ d'exploitation. L'archipel de Vancouver et les nombreuses rivières qui viennent s'y jeter regorgent de myriades de poissons faciles à prendre et dont la valeur commerciale est énorme. Il ne manque ici que des pêcheurs. A peine y a-t-il quelques émigrés Grecs, Italiens, Ecossais, qui, sans beaucoup d'enthousiasme y viennent demander à la mer le travail et la vie, quand toute une population de pêcheurs pourrait vivre prospère dans ce pays où nulle classe de labeur n'offre une remunération plus sûre et plus constante.

Il est certain qu'on transporte moins facilement que toute autre une colonie de pêcheurs. L'homme de la mer l'aime sans doute partout, mais il l'aime surtout chez lui; il aime son rivage et ses côtes qu'il connaît jusqu'au dernier rocher; il est habitué à naviguer dans certaines eaux locales où il peut presque reconnaître les flots de la veille et prévoir ceux du lendemain. Du reste, endurci comme il l'est à la vie rude, aux travaux qui brisent, il sera le dernier à céder aux circonstances les plus adverses, et les préfèrera peut-être, avec son expérience, à l'incertain d'une vie nouvelle dans un pays nouveau.

Seule, l'exploitation du saumon n'est pas négligée, et forme une industrie qui est toute une réclame pour la province colombienne.

A certaines époques les rivières pullulent d'innombrables saumons que l'on peut voir luttant contre tous les obstacles possibles et nageant avec une rapidité folle à travers la masse liquide.

On compte trois migrations principales de ce remarquable poisson. L'hiver et le printemps apportent le " saumon du printemps " (tyhee) dont le poids varie de deux à quatre-vingts livres, et qui égale en saveur les plus fins poissons d'Ecosse. Il s'ébat dans toutes les grandes rivières depuis novembre jusqu'à mars. Dans les mois d'été on capture le " sockeye " (nerva) qui est moins apprécié que le " tyhee " mais pourtant très répandu dans le commerce et d'un goût très fin, tout en étant plus sec que le premier. Il est aussi moins gros mais en quantité tellement considérable qu'on ne peut la calculer. Pendant son passage, l'embouchure du Fraser présente une apparence de très grande activité. On pourrait voir au petit matin des centaines de bateaux revenant avec des seines chargées de poissons argentés, qui sont déposés aux Canneries, comptés, taillés, préparés et expédiés par un personnel composé spécialement de Chinois et de femmes sauvages.

Enfin une troisième variété nage dans toutes les rivières pendant le mois de septembre ; elle est aussi très appréciée. Parmi les poissons qui ont la plus grande valeur commerciale on cite le poisson-chien qui se nomme *Squalus Acanthus* s'il mesure 3 pieds ; quand

il a six pieds de longueur on l'appelle *Tope-Shark*. On en extrait une huile très en usage dans tout le Canada.

D'autres poissons plus petits et qui sont légion dans les rivières de Colombie sont très goûtés pour la table. Les principaux sont le flétan, la morue, l'éturgeon, le capelan, l'éperlan, le hareng et l'anchois. Il y a encore les moules, les crevettes et les huîtres de Colombie qui ont bonne réputation.

Le grand avantage qu'offre ce pays pour l'exploitation des pêcheries n'est pas seulement dans l'abondance du poisson, mais aussi dans la salubrité du climat, et surtout dans la très grande sécurité de la pêche. Les îles autour de Vancouver sont dentelées de petites baies où l'on peut voguer sans danger par tous les temps, et vivre à une courte distance de Victoria ou Nanaïmo.

Vancouver

La ville Impériale, est bâtie sur une péninsule ; et des deux côtés la colline où elle est assise s'incline vers la mer, ou plutôt vers la masse d'eau qui l'entoure presque et s'appelle, ici False-Creek, là Burrard-Inlet, ailleurs English-Bay. Des hauteurs, la vue s'étend à une très grande distance et embrasse tout le pays environnant jusqu'aux montagnes de l'île Vancouver, dont le sombre bleu nous apparaît dans l'ouest. Plus au sud une longue rangée de pics se dresse dans un

lointain vague, tandis que dans le sud-est domine le mont Baker, splendide dans la lumineuse blancheur de sa neige. Enfin, si l'on tourne les yeux vers le nord on aperçoit les montagnes de la Cascade, qui sortent immédiatement de la mer, et s'y reflètent à travers le brouillard irisé qui les enveloppe et qui s'y mire avec elles.

On ne saurait trouver un paysage plus varié comme coloris, plus serein comme lumière, plus reposant comme perspective, le tout joint à une très grande majesté de forme et de décor ; et l'on resterait longtemps à l'admirer si notre attention n'était attirée par le spectacle animé qui se déroule à nos pieds. Au loin, c'est la grandeur calme, immobile, ici la vie, le mouvement, l'activité dévorante. Autour de nous la splendeur séculaire de la nature qui demeure, devant nous le tableau sans cesse renouvelé de la foule qui travaille, se hâte, court, se pousse, se bouscule, agitée, bruyante, haletante dans son immense " struggle for life." Devant nous enfin une ville moderne, qui a surgi de terre en six ans comme par miracle, au milieu de la forêt vierge, et dans les rues de laquelle on aperçoit encore des troncs d'arbres gigantesques à demi consumés par le feu des défricheurs ; une ville qui à cause de son incomparable situation est devenue le trait-d'union entre l'Asie et l'Amérique, dont elle est aujourd'hui même un des grands centres. Avec cette con-

stance dans la prospérité et cette merveilleuse rapidité de croissance, Vancouver sera avant longtemps un des points les plus importants du continent.

Les résidences privées à Vancouver sont les plus jolies que l'on puisse voir, et démontrent que ses architectes ont vraiment du goût. La plupart sont en bois peint, de ces bois superbes qu'ils tirent des forêts incomparables qui les entourent. Mentionnons celles de MM. Ceperley, McGilvery, Rand, Dunn, Dr Lefèvre et Abbott. Ces deux dernières sont admirablement situées au bord de l'escarpement du promontoire qui domine le port.

Vancouver se vante avec un orgueil bien légitime de posséder de nombreuses églises. — Celle de Notre-Dame du Rosaire compte un assez grand nombre de fidèles sous la direction du Père Fay.

C'est dans cette église que des adresses de bienvenue nous ont été présentées ; et c'est dans le jardin de l'aimable Père Fay, sous une large tente que les fleurs embaumaient, aux accords d'une fanfare installée à quelques pas, que nous avons dégusté un lunch exquis délicatement servi par les dames catholiques de la ville.

Les protestants ont un nombre considérable de temples, entre autres les églises épicopalienne, presbytérienne, baptiste, du Christ, etc. — Les rues de la ville, larges, bien tenues, sont sillonnées de tramways électriques, remplies de bruit, de mouvement, de vie. Les

édifices publics sont de jolies constructions. Vancouver possède quatre banques, et une salle d'Opéra, sans compter l'hôtel du Pacifique, un des plus jolis, des plus spacieux et des plus confortables que l'on puisse trouver.

— Cette ville a sur ses rivales de la Colombie une supériorité indiscutable : son parc est une véritable merveille. On traverse pour s'y rendre les rues les plus élégantes, bordées d'une longue suite de ravissantes villas entourées de fleurs à profusion et dont les fenêtres, les portes et quelquefois des pans entiers de murs disparaissent littéralement derrière des haies de roses grimpantes.

A travers une longue avenue où des petits arbres en fleurs paraissent défendre l'approche de leurs grands et vénérables voisins, on entre dans le " Stanley Park. " De petits sentiers pratiqués dans la muraille de verdure quittent le chemin principal à différents endroits et nous conduisent dans l'immense sous-bois. La voilà enfin cette forêt vierge. Voilà ces grands arbres sauvages levant au ciel leurs longs bras chargés de verdures et de mousses comme pour les lui offrir en hommage. Voilà la nature primitive, immaculée, dans toute sa beauté, dans toute son incomparable richesse. On se sent bien petit devant cette grandeur, et bien jeune devant cette vieillesse ! Car il y a là des êtres bien vivants qui sont nés longtemps avant Christophe Colomb ! On reste rêveur en présence de ces colosses couvrant

d'ombre épaisse le sol mousseux, balançant leurs cimes augustes aux vents légers, et se raidissant de toute leur hauteur contre la tempête, calmes, fiers, majestueux, et regardant la mer, cette autre majesté. Il semble que nous les ayons profanés en nous approchant d'eux, qu'ils regrettent leur solitude profonde d'autrefois, qu'ils en veulent à l'homme d'avoir percé leur mystère et rompu le charme de leur secret. Eux qui s'étaient contentés jusque-là de grandir toujours, abritant d'innombrables nids d'oiseaux, écoutant leurs concerts sans fin mêlés aux frémissements de l'air et à la grande voix de la mer lointaine et voilée comme un rêve.

Quel bruit plein d'harmonie profonde et de majesté on entend à mesure que l'on s'avance à travers la merveilleuse végétation, contournant les arbres géants dont les racines s'étendent à une distance énorme et s'enchevêtrent les unes aux autres ! Les troncs sont cachés par une mousse épaisse qui donne elle-même la vie à des myriades de plantes et de fleurs, pendant que les branches supportent et avivent de splendides verdures frangées qui se balancent dans l'air, et s'accrochent d'un arbre à l'autre comme des guirlandes formant des dessins d'un art prodigieux. Quelques-uns des arbres ont des formes étranges, et dans leurs branches qui s'ouvrent comme une main on pourrait poser une petite maison qui tiendrait à l'aise entre ces gigantesques doigts. A nos pieds des mousses, des fleurs, d'une variété, d'une

richesse, d'une multitude étonnantes, que l'on voit à travers une véritable dentelle de hautes fougères qui les recouvrent d'un voile. Enfin, l'on arrive à une clairière, à l'extrémité du promontoire, et l'on a devant soi la vaste étendue liquide, lumineuse, la pleine mer, sous le plein ciel, au plein soleil ! C'est splendide. Les yeux lassés d'admirer tant de choses, fatigués du vert sombre et des allées ombreuses se reposent à ce spectacle toujours nouveau et toujours le même de l'éternel mouvement des flots.

Victoria

Nous nous embarquons sur le *Yosemite* pour traverser le bras de mer qui sépare Vancouver de Victoria. Le long des quais spacieux le splendide steamer *Empress of India*, tout blanc comme un cygne, se prépare à partir pour le Japon. J'ai une envie folle de sauter à bord, et dans moins de douze jours je serais à Yokohama !

La traversée de Vancouver à Victoria n'a pas les inconvénients d'un voyage sur mer ; c'est une navigation paisible au milieu d'un archipel, et les îles nombreuses parmi lesquelles nous circulons sont des massifs de verdure.

L'une d'elles, aussi verdoyante et fleurie que les autres, s'appelle pourtant l'*Ile des morts*, (Isle of the dead). C'est que dans les arbres qui l'ombragent on

aperçoit à certains endroits plusieurs cercueils suspendus, suivant l'usage indien de ces contrées. Ce sont les tombes des sauvages tués il y a plusieurs années dans une bataille qu'ils engagèrent contre une frégate anglaise.

C'est vers le soir que nous arrivons à Victoria, et son premier aspect nous séduit. Certes, elle n'est pas banale la jolie capitale de la Colombie, et son charme est irrésistible.

Moins élevée au-dessus de la mer que les deux reines-sœurs, elle n'est cependant ni plate, ni uniforme. Elle s'élève en pente douce, et plusieurs édifices s'élancent au-dessus de la masse d'abord confuse des autres, et s'imposent à notre attention, particulièrement la cathédrale catholique, et le joli château des Dunsmuir qui domine toute la ville.

La capitale *colombienne* est vraiment un parterre. Partout, excepté dans les grandes rues commerciales, une double rangée d'arbres borde les avenues et jette son ombre sur les jardins, véritables édens de verdure et de fleurs. On appellerait volontiers Victoria la ville des roses tant elles y sont plus prodigieusement belles et nombreuses que partout ailleurs ; et leur pénétrant parfum s'imprègne si bien dans les maisons qu'il y demeure après que les fenêtres sont closes.

La société *victorienne* est charmante. L'on y exerce la plus exquise hospitalité. Comme mouvement, cela ressemble beaucoup à une ville anglaise avec je ne sais

quoi de plus gai, de plus cordial, de plus entraînant, ou, à une ville américaine avec une certaine élégance et un certain rafinement en plus. Un Anglais la dirait américaine, et un Américain la dirait anglaise, sans se tromper tout à fait ; car elle possède le charme des deux et n'a pas les défauts de l'une ni de l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'on y passe le temps le plus agréablement du monde, et qu'on la quitte rarement sans regrets.

Pour peu qu'on observe cette ville on comprend qu'elle n'a pas surgi de terre en un jour, et que sans avoir aucune prétention à l'antiquité, il y a bien des années qu'elle pousse graduellement, ignorant à la fois l'inertie et les accroissements subits et rapides à l'extrême. Aujourd'hui, elle grandit en importance et en étendue, par sa propre force, qui augmente son mouvement progressif à mesure qu'elle devient plus considérable. Sa population qui dépasse 20,000 âmes est tout à fait cosmopolite ; et il ne peut guère en être autrement dans un endroit où les communications avec l'Asie et les principales villes de l'Amérique, sont si directes.

Le quartier Chinois seul représente un quart de la ville, et il est extrêmement curieux à visiter. Les boutiques n'ont aucune apparence extérieure, mais on y découvre en entrant des merveilles de broderies, de soieries, de laques, et de porcelaines, souvent groupées sans goût et enfouies dans les coins, quoique admirables

à voir en détail. Les Chinois s'entendent peu à faire valoir leur marchandise, et ne se donnent aucun mal d'étalage; mais ils savent vendre; et convaincus que l'on va marchander ils demandent toujours le double du prix marqué ce qui leur permet de réduire tout en faisant un joli profit. Ils sont du reste polis, aimables et d'une patience que j'envie, ne se lassant jamais de répéter pendant des heures la même monotone histoire. Ils ont leurs propres fournisseurs où ils se procurent des produits chinois et japonais importés, et détaillés par des compatriotes, ce qui leur donne presque l'illusion d'avoir transporté en Colombie, un petit coin de leur Chine ou de leur Japon. Chez un fruitier japonais j'ai vu des légumes étranges, entassés dans d'immenses paniers, à coté de verdures louches, et de salades douteuses; à terre, des barils remplis d'un liquide huileux où il marinait des viandes et des gibiers sans forme ni couleur, toutes douceurs inconnus aux mangeurs de rosbif. Pourtant ce n'est rien que de voir cet étalage sans nom; c'est l'atmosphère de la boutique qui est insupportable.

Une buée chaude, fade, lourde, suffoquante, remplit l'air, et nous force à disparaître brusquement, pendant que ces bons Chinois, ahuris de notre excentricité, continuent de causer dans la pièce à l'odeur énervante. Pourtant, chez les autres, ils sont d'une propreté parfaite, et dans la plupart des hôtels et cafés ils sont

employés comme domestiques à la très grande satisfaction de leurs maîtres. Chez eux, on retrouve la couleur locale. Les femmes sortent peu ou pas du tout. Quant aux Japonaises on les aperçoit de temps à autres, surtout les toutes jeunes filles, qui sont jolies mais un peu trop peintes. Tous ces gens-là vivent dans un monde à part, et vont rarement dans la ville anglaise. Leur pagode, qui est une curiosité, occupe un troisième étage, et les fidèles y entrent et en sortent avec autant de calme et d'indifférence que les visiteurs étrangers. Tout cela est intéressant en passant, mais je comprends que les habitants de Victoria n'y aillent guère. Cela ne varie pas, et puis il y a tant de délicieuses promenades à faire autour de la ville. Le parc d'abord est très joli et bien tenu, mais il est un peu comme tous les parcs; il n'est pas la forêt vierge comme le parc unique et incomparable de Vancouver. Le tramway électrique, qui traverse la ville, nous conduit en vingt minutes à Esquimalt, station navale anglaise à trois milles de Victoria, et où sont les casernes militaires de la batterie C. C'est le plus tranquille port du monde, et les marins doivent en apprécier le calme.

Nous y avons visité le *Warspite* qui était alors stationné en face des " docks ", un des grands orgueils d'Esquimalt. On arrive aussi à ce ravissant endroit en canot ou en chaloupe, et le bras de mer (*the Arm*) est toujours rempli de légères embarcations se dirigeant

vers la petite ville. C'est un passage assez étroit pour que l'ombre des deux rives le couvre presque ; et c'est une jouissance de remonter doucement le courant entre deux collines de verdure aux flancs desquelles apparaissent de gracieuses villas voilées de roses.

A Victoria, comme dans toutes les autres villes on nous a souhaité la bienvenue ; et Mgr Lemmens a mis son évêché à la disposition de ses collègues et de leur suite. Sa cathédrale, qui vient d'être terminée est très belle. Il y a eu réception et banquet au couvent de Saint-Joseph.

Le surlendemain nous revenions à Vanconver, et nous reprenions la route de l'Est pleins d'admiration pour ce que nous avions vu, et de gratitude pour la généreuse hospitalité et l'aimable bienvenue qui nous avaient été offertes partout.

XXIX

LA RÉGION DES RANCHES

Lethbridge. — Macleod. — Pincher-Creek. — Un ermitage nouveau. — Pastorale. — Idylle et paysages. — La vie des ranches.

On fait de l'élevage un peu partout dans l'Ouest, depuis Winnipeg jusqu'à Vancouver, et je ne crois pas qu'il y ait dans aucun pays du monde une aussi vaste étendue d'incomparables pâturages.

Mais c'est plus particulièrement au pied des montagnes Rocheuses, et le long des nombreuses rivières qui en descendent, que les grands éleveurs se sont groupés.

La zône considérée la plus favorable s'étend de la Saskatchewan du Nord jusqu'à la frontière américaine, sur une largeur de plus de cinquante milles, et forme une superficie totale excédant dix mille milles carrés de prairie sillonnée de ruisseaux et de rivières.

Jusqu'à présent les touristes qui voulaient visiter la région des ranches, quittaient le chemin de fer du Pacifique à Dunmore, se rendaient à Lethbridge par le

chemin de fer de la compagnie Galt, allaient de Lethbridge à Macleod en diligence, et de là se dirigeaient vers Calgary en stationant de ranche en ranche.

Mais à l'avenir cette route sera plus ou moins abandonnée, et l'on visitera les ranches en chemin de fer, de Calgary à Macleod et Pincher-Creek. Ce sera plus rapide, mais certainement moins intéressant.

Lethbridge est bâti au bord de la rivière Belley, sur une immense houillère en exploitation, et grâce au lit profond que la rivière s'est creusé on entre dans la mine, c'est-à-dire sous terre, de plein pied, sans descendre d'un pouce ; et quand on a marché une centaine de pas dans les sombres couloirs de charbon on a la ville sur la tête.

Il y a deux ans à peine les habitants de cette petite ville entretenaient de grandes espérances d'avenir. Car la compagnie Galt, qui avait déjà étendu son chemin de fer jusqu'à Great Falls, dans les Etats-Unis, se proposait de le prolonger du côté ouest jusqu'à la Colombie en traversant les Rocheuses par la passe du Nid-de-corbeau (*Crow's nest pass*). Mais la compagnie du Pacifique en construisant la ligne de Macleod a pris les devants, et dans quelques années elle atteindra le district de Kootenay par la passe facile du Nid-de-corbeau.

Les espérances de Lethbridge sont par là même fort diminuées; mais elles ne sont pas anéanties, et ses progrès seront seulement moins rapides.

Le trajet en diligence de Lethbridge à Macleod est très agréable dans la belle saison, et la traversée des rivières Belley et Old Man est pittoresque.

C'est au bord de cette dernière que Macleod est bâti sur un fonds de cailloux roulés.

D'où vient ce nom de Vieillard (Old Man) donné à la jolie rivière qui arrose tant de pâturages et qui abreuve tant de troupeaux ?

Est-ce de quelque profil humain découpé par la nature dans le granit des montagnes d'où elle sort, comme il y en a un dans les Montagnes Blanches, et un autre au Saguenay ? Est-ce de quelqu'un des premiers habitants de cette contrée ?

On croit généralement que les sauvages l'ont ainsi nommée pour rappeler le Grand-Esprit qu'ils appellent quelquefois le Vieux, comme la Bible le nomme aussi l'Ancien.

Depuis plusieurs années Macleod n'a guère grandi. Comme Lethbridge, cette ville a de grandes casernes et un corps nombreux de la Police Montée. Plusieurs des officiers que j'ai connus, et surtout le capitaine Deane, à Lethbridge, le major Steele et le capitaine Macdonell, à Macleod, sont des hommes non-seulement aimables mais distingués.

Entre Macleod et Pincher-Creek, qui est à 30 milles plus à l'Ouest, il y a aussi un service de diligence à travers la prairie.

Ce nom de Pincher-Creek désigne à la fois une rivière, et un village agréablement situé dans un pli des premières ondulations des montagnes. C'est en même temps un centre de la région des ranches ; et les grandes routes (*trails*) qui rayonnent de là dans toutes les directions conduisent à des établissements de ce genre.

Plusieurs Canadiens-français y sont groupés, les uns venant des Etats-Unis, et les autres de Madawaska, Nouveau-Brunswick. En général, ils réussissent bien, et quelques-uns sont en bonne voie de faire fortune.

C'est là que le P. Lacombe rêve de mourir, et que ses amis lui ont bâti un petit logement attenant à la chapelle catholique, qu'il a nommé " Ermitage de Saint-Michel ". Mais quelques-uns de ses confrères Religieux soutiennent qu'il aime mieux la vie nomade de ses chères ouailles sauvages, et que s'il meurt à l'ermitage c'est qu'il mourra jeune.

Pour notre part, nous savons que le P. Lacombe a fait un autre rêve : c'est de fonder un véritable ermitage au pied des Rocheuses, sur le bord d'un beau lac que nous avons visité ensemble.

L'endroit est fort pittoresque et charmant, et la fondation nous conviendrait beaucoup. Les laïques y seraient admis comme ermites, aussi bien que les prêtres, et le règlement de la communauté se composerait de cet article unique : il n'y a pas de règle ! Le lieute-

nant-gouverneur Royal et moi avons pris l'engagement de demander notre admission dans cet ermitage.

Il me semble que nous pourrions y mener une vie tranquille et heureuse, sans trop d'austérités. D'un côté du lac, il y a les moutons sauvages des montagnes, et de l'autre, il y a les moutons civilisés des plaines, appartenant au ranche d'un brave Canadien-français, M. Beauvais. Le lac lui-même est très poissonneux, et les poules de prairies voltigent autour. Dans ces conditions, une solitude à plusieurs, dans la pleine liberté des enfants de Dieu, ne me semblerait pas un sort misérable, et si le P. Lacombe tient à son projet, j'y tiens aussi.

A des distances plus ou moins grandes de Pincher-Creek s'étendent les ranches Cochrane, Alberta, Waldron, Beauvais, Levasseur, Lagrandeur, Clarkson, et bien d'autres. Dans la direction de Calgary, la route cotoie Winder, New-Oxley et quelques autres.

Partout, dans ces ranches le touriste est le bienvenu, et l'hospitalité est un des traits caractéristiques de la vie qu'on y mène.

C'est, du reste un rude métier que celui de ranchero, et il comprend bien des genres d'occupation. Chaque saison, et même chaque jour impose ses travaux particuliers. Il faut faire les semences, les foins, les récoltes ; il faut réparer les bâtisses et les clôtures, dompter les chevaux, traire les vaches, faire le beurre, le ménage,

la cuisine. Il faut être charpentier, meublier, cordonnier, charron, forgeron, horticulteur, cultivateur, etc.

Et cependant cette vie n'est pas sans agréments, et j'ai connu des rancheros qui s'estimaient les plus heureux du monde. Les extraits de lettres suivants feront connaître les charmes de cette vie indépendante et quelque peu aventureuse. C'est un ranchero qui décrit à un ami le pays qu'il habite, sa maison, et la vie qu'il mène :

......" Ce n'est plus la prairie, mais ce n'est pas encore la montagne, avec ses flancs couverts de hautes futaies et ses crêtes de rochers nus.

" C'est un agréable mélange des deux natures, où la montagne ne cesse pas d'être prairie, et dans lequel des bouquets d'arbres rompent la monotonie et reposent les yeux.

" Tu veux savoir quelle espèce de maison j'habite. Il est certain que ce n'est pas un palais. Presque toutes les habitations des ranches se ressemblent : ce sont des maisons en bois rond (*log houses*), très primitives à l'extérieur, mais assez *confortables* à l'intérieur, et généralement bien garnies.

" La mienne est bâtie sur une éminence, et se compose d'une cuisine, d'une salle à dîner, d'un fumoir (qui est aussi mon salon, et où j'ai installé mes livres) et de deux chambres à coucher. Voilà pour le rez-de-chaussée.

Au-dessus, c'est le grenier, dans lequel j'ai découpé deux autres chambres.

" A cent pas de ma porte, au fond d'un vallon, qui est bien à moi puisque je l'habite seul, serpente une petite rivière, bordée de peupliers, de trembles, de buis, de ronces et d'autres arbustes dont j'ignore les noms. Elle est toute pavée de cailloux, et poissonneuse. L'eau qu'elle me verse descend des glaciers éternels, et elle est fraîche, claire et inépuisable comme eux.

" Elle bruit, elle chante, elle fait un accompagnement aux chansons du vent dans les feuilles, et quand vient le calme du soir, j'écoute leur duo avec ravissement.

" Il est monotone, mais plein d'harmonie, et imprégné de tristesses et de sourires qui font rêver.

" Je me demande alors si je suis seul au monde, comme Adam dans l'Eden, ou s'il y a vraiment ailleurs des êtres vivants.

" Tu ne connais pas l'orgueil et la jouissance de la souveraineté ; moi, je les connais. Mon ranche est un petit royaume dont je suis le souverain. Sans doute, c'est la souveraineté de la solitude ; mais à tout prendre, ne vaut-elle pas mieux que celle de la multitude ?

" Au reste, ma solitude n'est pas aussi absolue que tu te l'imagines. J'ai des voisins et mêmes des voisines. Sans doute, des distances de quelques milles nous séparent. Mais cela ne compte pas ici ; nous avons

des chevaux qui vont comme les trains du chemin de fer du Pacifique.

“ Le soir, quand ma besogne est finie, je monte *Général* (c’est mon meilleur cheval de selle) et je m’envole à travers la prairie.

“ Patapoum ! Patapoum ! Patapoum !... J’arrive à la porte d’un *camp* en bois rond dont l’extérieur n’est guère invitant, c’est vrai, mais à l’intérieur, comme c’est gentil !

“ Un tapis soyeux couvre le plancher. De bons fauteuils vous tendent les bras. Des journaux et des revues sont épars sur une petite table. Des livres brillent sur des rayons. Des étagères accrochées aux murs sont chargées de divers objets d’art, de photographies et de gravures. Sur un grand canapé, une guitare est appuyée sur un coussin.

“ Mais où donc est l’artiste qui peut jouer de cet instrument ? Je ne vois ici que la cuisinière, qui prépare en ce moment un souper qui sent très bon.

“ Ah ! c’est qu’elle est bien gentille, la cuisinière ! Et quand ce cordon bleu voudra venir habiter mon ranche, je me moquerai pas mal des amis de là-bas qui me croient enterré dans les Montagnes Rocheuses.

“ Je t’entends te récrier : “ Une cuisinière ! Fi donc ! Aurais-tu l’idée de faire une pareille mésalliance ? ”

—Allons, tu ne sais donc rien de la vie de l’Ouest ? C’est un cordon bleu d’occasion dont je te parle ; cette

cuisinière est une demoiselle, née en Angleterre, qui a fait son éducation à Londres, qui a fait le tour de l'Europe, qui est meilleure catholique que moi, et qui parle mieux le français que beaucoup de Canadiennes-françaises de Québec.

"— Mais comment se fait-il, me diras-tu, que cette charmante fille d'Albion soit allée s'échouer dans un ranche de l'Ouest ?

"— C'est qu'elle n'est pas seule ici, mon cher ; et si tu venais faire le tour de la région des Ranches tu rencontrerais beaucoup de vraies Dames qui nous sont venues d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande et çà et là quelques gentilles Canadiennes venant de différentes provinces du Canada, et des Etats-Unis de l'Ouest.

"Celle qui fait rôtir en ce moment des côtelettes d'agneau à mon intention est ici chez son frère, qui est propriétaire du ranche. Ils appartiennent à une excellente famille d'Angleterre, et comme le jeune homme est un fils cadet, sa fortune ne lui permettait pas de vivre là-bas sur un ton convenable.

"Alors, il est venu ici dans l'espérance de s'y faire un avenir, et sa sœur a eu le dévoûment de l'accompagner. Or les domestiques sont excessivement rares dans les prairies, et nous sommes presque tous nos propres serviteurs. C'est un régime qui a ses inconvénients, mais qui a aussi bien des avantages; et quand nous nous visitons nous nous assistons mutuellement dans le

service. C'est quelquefois fort agréable. Ainsi, quand nous aurons soupé joyeusement, j'aiderai Mademoiselle aussi joyeusement à laver la vaisselle, et nous ferons ensuite un peu de musique.

" Tel est la vie des ranches, mon cher ami.

" Es-tu convaincu maintenant que je suis aussi vivant que ceux qui me croient défunt ?

" Parmi les amis que j'ai quittés, il en est qui croient vivre parce qu'ils vont passer six heures par jour au Parlement, à faire de la copie, à aligner des chiffres, à bâiller sur des lettres officielles, et à se rendre officieux pour plaire aux chefs. Mais je t'avoue que cette vie-là me tuerait, moi.

" J'aime mieux mon existence solitaire, mais libre, indépendante, au sein de la grande nature. L'air que je respire ici n'est pas vicié par les microbes et les baciles dont vos journaux parlent sans cesse. L'eau que je bois n'a pas été souillée par le contact des saletés humaines. Dans ce petit coin de terre, dont je suis le roi absolu, c'est pour moi que la nature travaille, produit et se pare.

" Depuis le mois de mai les prairies où paissent mes troupeaux sont de vrais parterres. Les lupins, avec leurs jolies aigrettes bleues foisonnent. Les hélianthes, les clématites, les géraniums des bois, les anémones, les campanules bleues, les violettes de toutes couleurs, et une foule d'autres fleurs que je ne connais pas, émaillent

le gazon ; mais émailler n'est pas assez dire, elles l'envahissent, elles le recouvrent, elles en font un tapis brodé d'une épaisseur et d'un moëlleux qui éclipsent tous les tapis de Turquie du monde entier.

“ Mais ce que j'aime à voir surtout dans la prairie, c'est mon troupeau. Quand vers le milieu du jour je vois s'acheminer vers la rivière, bœufs, vaches, génisses et petits veaux, ou quand mon troupeau de moutons est bien groupé au versant d'une colline, c'est un spectacle qui ravit mes yeux.

“ Lorsque nous étions ensemble dans le 9ème bataillon de Québec, tu te souviens que j'aimais particulièrement les revues.

“ Eh bien, j'ai ici mes revues, que je fais en qualité de général-en-chef. Au moins une fois par semaine, je fais, à cheval, l'inspection de mes troupes. Je passe dans les rangs, je fais l'appel, et si tous ne répondent pas, je cours la prairie, la montagne et les bois pour rallier les déserteurs ; quand ils se montrent récalcitrants, je les mets aux arrêts.

“ Au printemps, je m'occupe tout spécialement des recrues — c'est-à-dire des veaux et des agneaux — et mon cœur se dilate quand je vois que ma troupe s'est augmentée de quelques pioupioux.

“ Mais je crains bien de n'être pas compris. Tu ne connais pas tout l'intérêt que peut faire naître un troupeau, et jusqu'à quel point on s'y attache. Quand il

vient se grouper autour de moi, comme jadis les vassaux autour de leur seigneur suzerain, je me sens tout fier.

" Quand il tombe une ondée, et que je le vois s'ébaudir dans l'herbe reverdie, il me semble que c'est moi qui vais m'assoir à la table du festin que la Providence leur donne......

" Jusqu'à présent, mon cher ami, je ne t'ai parlé que de mes joies intimes. Mais nous avons aussi nos amusements — la chasse, la pêche, les courses de chevaux, et le jeu de Polo.

" Les courses sont très courues ; Les rancheros, les *cowboys* et les Indiens chevauchent des centaines de milles pour y assister. Celles des sauvages sont particulièrement intéressantes. Leurs danses sont aussi fort curieuses à voir, au moins une première fois.

" Le *Polo* est un jeu des plus passionnants. C'est une lutte de cavaliers auteur d'une balle, et l'on croirait assister à une vraie bataille de cavalerie.

" Outre ces amusements, il y a dans cette partie du pays que j'habite les spectacles de la vie sauvage qui m'intéressent toujours.

" *Pincher-Creek* a pour voisins d'un coté les *Piegans* et de l'autre les *Gens-du-Sang*.

" Or le tableau de la vie sauvage dans la prairie me rappelle beaucoup la vie orientale, et quand je rencontre les meilleurs types de ces tribus éparses au milieu de

nos vastes territoires, je crois revoir ces fiers Arabes, simples et silencieux, que j'ai souvent observés au Désert.

" En même temps, c'est bien ainsi que je mefigure les races primitives de l'Orient, et surtout ces graves patriarches dont l'Ancien Testament nous a conservé l'histoire.

" Sans doute les patriarches avaient le bonheur de connaître le vrai Dieu, et une morale plus parfaite. Mais leur vie pastorale et nomade, sous la tente, avait de nombreux points de ressemblance avec la vie sauvage dans nos prairies, et bien des fois j'ai cru avoir sous les yeux un paysage d'Orient.

" L'autre jour, j'ai aperçu auprès d'une source, en pleine prairie, une famille Métisse, composée du père, de la mère et d'un jeune enfant. Assis sur l'herbe, à l'ombre d'une haute colline derrière laquelle le soleil commençait à descendre, ils prenaient tranquillement leur dîner, pendant que leurs chevaux paissaient à deux pas.

" N'est-ce pas ainsi, pensais-je, que la sainte Famille voyageait dans les plaines désertes de Syrie et d'Egypte ?

" Aujourd'hui, j'ai cru voir passer, dans un sentier tracé par les buffles, Agar et Ismaël s'enfuyant dans la solitude.

" Les costumes mêmes se ressemblent. Entre la *couverte*, dont notre Indien s'enveloppe, et le *burnous* ou la *gandoura*, il y a peu de différence.

« Même similitude dans le teint qui est presque aussi bronzé en Orient que dans notre Occident. *Nigra sum sed formosa,* disait l'épouse du Cantique des Cantiques, *je suis noire mais belle.* Il est vrai qu'ici la *formosa* est rare ; mais elle l'est peut-être autant en Orient.

« Tantôt, Agar voyage à pied, et porte Ismaël sur son dos. Tantôt elle est à cheval, ayant en croupe Ismaël, devenu assez grand pour la tenir par ses habits, ou retenu par une courroie, ou couché sur un traversin fixé à deux longues perches croisées que le cheval traîne derrière lui.

« Ce qui m'empêche de me croire ici en plein Orient c'est que je n'y aperçois nulle part le dôme blanc d'une *koubba,* ni ruines pittoresques estompant l'horizon, ni caravannes de chameaux traversant la solitude.

« Voici pourtant une caravanne qui s'allonge là-bas au versant d'une colline ; mais elle n'a rien d'oriental. On croirait de loin que c'est un train de chemin de fer ; mais non, c'est un convoi de marchandises, composé de dix ou douze charriots attachés les uns aux autres, et traînés par dix ou douze paires de bœufs ou de chevaux.

« C'est ce qu'on appelle ici un *string team,* et c'est vraiment pittoresque à voir, une vision dont on garde le souvenir. Au reste le souvenir est tout ce qui restera bientôt de ces *string teams,* dont les chemins de fer vont faire une chose du passé.

“ Les grands ennemis de l’agriculture ici sont la sécheresse et le *chinook*, vent d’Ouest.

“ Il y a près d’un mois qu’il n’est pas tombé une goutte de pluie. Les jours sont chauds, mais les nuits sont fraîches et même froides ; et quand l’air est encore imprégné de la buée du matin, il se produit de jolis effets de mirage.

“ Mais le soleil en montant à l’horizon dissipe ces apparitions fantastiques. Comme un monarque absolu il envahit tout l’espace, et soumet tout à son empire.

“ L’air est en feu. La prairie flambe sous les rayons du grand astre. On se croirait dans une étuve. Ici, il y avait un vrai lac, il y a huit jours : le soleil et le *chinook* l’ont bu. Là coulait un ruisseau, où mes troupeaux venaient boire : le sable et l’humus altérés l’ont avalé.

“ O vent d’ouest, ô *chinook*, descends des montagnes et viens nous donner quelques coups d’éventail. Petits nuages, qui flânez en rêvant dans les hauteurs du ciel, comme de grands oiseaux de mer dormant dans un lac bleu, donnez-nous un peu d’ombre.

“ Une heure, deux heures s’écoulent. Tout à coup, à l’extrémité ouest de l’horizon, on dirait qu’une grande porte s’est ouverte ; et le *chinook* s’y précipite avec rage. Il accourt comme une troupe de chevaux sauvages qui auraient pris le mors aux dents.

“ Mais non, c’est plutôt un torrent qui se précipite ; c’est une mer qui déborde ; c’est une trombe qui tourbillonne.

“ Les foins se couchent sur le sol pour le laisser passer. Les sables s’envolent comme des essaims d’abeilles. Les maisons craquent et gémissent et l’on craint que les arbres qui bordent les rivières ne se déracinent et s’affaissent.

“ Toute cette rage de l’air dure trois, quatre ou cinq heures ; puis, elle s’apaise graduellement. Le calme se rétablit. Le ciel, légèrement terni, reprend toute sa limpidité. Le soleil rouge descend lentement derrière les grandes cimes bleues des Rocheuses ; et la nature se rendort.”

XXX

LA FÊTE DU SOLEIL

Chez les Piegans. — Le dieu-soleil dans l'antiquité. — Son culte chez les Mexicains et les Péruviens. — Légende et Figures de ce culte parmi les sauvages du Nord-Ouest. — Ses rites, ses cérémonies, ses sacrifices.

Les sauvages du Nord-Ouest célèbrent encore, presque tous les ans, la *Fête du Soleil*, que les Pieds-Noirs appellent *Okân*.

Que signifie exactement ce mot ? Quelques missionnaires croient qu'il signifie *sommeil*, et que ce nom a été donné à la fête parce que la *femme sacrée*, ou la Vestale qui y pontifie, est présumée s'endormir mystérieusement, et avoir pendant son sommeil des visions qu'elle révèle aux sorciers, ou hommes de médecine. Le P. Legal dit que c'est un vieux mot sauvage qui signifierait la *Loge* par excellence !

Les Anglais ont appelé cette fête la Danse du Soleil (*Sun Dance*), et ils ont cru qu'elle avait été instituée pour *faire des guerriers braves*, et n'était

qu'un exercice de courage et de force contre la souffrance physique.

Mais tel n'est pas du tout le caractère de la fête. Elle est—ou plutôt elle *était*—essentiellement religieuse, et les exercices de bravoure n'étaient pas autre chose que des sacrifices sanglants à la divinité.

Aujourd'hui ces fêtes du soleil sont en pleine décadence. J'ai été témoin de l'une d'elles chez les Piégans ; mais ce n'était plus que l'ombre de la fête primitive. Le caractère religieux et symbolique en était à peine visible, et la *Grande Loge*, qui est vraiment un temple élevé au soleil avait l'apparence d'un cirque vulgaire où l'on exécutait au bruit des tambours des danses plus ou moins burlesques.

Mais ce qui était vraiment pittoresque, c'était l'aspect du camp. Il s'élevait dans une clairière entourée de grands bois, entre la rivière *Old Man* et la crique *Pincher*, au confluent des deux rivières. Un grand nombre de tentes, très grandes, les unes toutes blanches, les autres peintes, étaient disséminées dans la clairière ; et les plus éloignées se cachaient à demi dans le feuillage, au bord du bois. Parmi les tentes peintes il y en avait de très curieuses, dont les dessins grossiers représentaient d'énormes bisons, des têtes de buffles, des serpents, de grands oiseaux, ou des monstres plus ou moins imaginaires.

Au centre du camp se dressait la Grande Loge, en feuillage, temple du soleil. Elle mesurait 150 à 200 pieds de circonférence.

La charpente en était formée par une trentaine de gros poteaux, plantés en cercle, joints entre eux par des poutres, et sur lesquels venaient s'appuyer de longs chevrons qui convergeaient et se reliaient à un grand arbre planté au centre de la rotonde. Le tout était recouvert d'un lourd treillis en feuillage.

Au pied du grand arbre étaient attachées deux verges, destinées à fouetter la Vestale, si elle était dénoncée comme impure. J'y remarquai aussi une assiette en porcelaine destinée à recevoir les morceaux de chair sanglants offerts en sacrifice à la divinité. Jadis cette assiette se remplissait ; mais aujourd'hui elle reste vide.

A quelques pieds de l'*arbre sacré*, une fosse peu profonde, où brûlait un feu de branches sèches. C'est un foyer, et un autel des sacrifices. Les chefs y faisaient allumer leurs calumets par des jeunes gens ; et c'est tout auprès que devaient se placer les sorciers quand ils faisaient des harangues, ou des prédications.

Au fond de la loge, en face de la porte, dans une alcôve en feuillage, tapissée de mousse, deux chefs en grand costume recevaient les visiteurs.

Au sommet du grand arbre sacré qui dominait le temple étaient suspendues toutes les offrandes au dieu-soleil. C'étaient des tentures de couleurs diverses, des

fourrures, des plumes, des flèches, des arcs, des tapis, des vêtements, des souliers, et des bottelettes de foin de senteur attachées en croix.

A droite de la porte se tenaient les musiciens, très bariolés de costumes et de tatouages, accroupis autour d'un tambour qu'ils battaient en cadence, et fredonnant un de ces airs monotones qu'on ne saurait noter, qui se composent de trois ou quatre mesures, et dont le ton ne s'élève que lorsque la danse devient animée.

En résumé, cette fête m'a bien désappointé, et, sauf quelques restes des anciens rites, elle a perdu son caractère primitif. Celle que j'ai vue a duré trois jours, et ressemblait à un grand pique-nique de sauvages plutôt qu'à une solennité religieuse. Ce pique-nique n'avait d'entrain que lorsqu'il y avait abondance de thé et de tabac.

Mais jadis il n'en était pas ainsi, et le R. P. Legal a pu assister encore il y a deux ou trois ans à une fête du soleil chez les *Gens-du-Sang* (Blood Indians) qui se rapprochait beaucoup des cérémonies antiques par la solennité et le symbolisme de ses rites.

Il a eu la bienveillance de nous communiquer les notes prises par lui-même au moment de la fête, et nous y puiserons abondamment dans la description que nous en voulons faire.

Mais auparavant il nous semble intéressant de résumer ici ce qu'a été le culte du soleil dans l'antiquité.

Le témoignage le plus ancien que je puisse citer est le 19me verset du chapitre quatrième du Deutéronome. C'est Moïse qui parle au peuple d'Israël, et qui lui transmet les enseignements du Seigneur :

" De peur que, les yeux levés au ciel, tu ne voies le soleil, la lune et tous les astres du ciel, et que, séduit par l'erreur tu ne les adores, et tu n'offres un culte à des choses que le Seigneur ton Dieu a créées pour servir à toutes les nations qui sont sous le ciel."

Evidemment, Moïse prévient les Hébreux contre une idolâtrie qui existait déjà, et que l'histoire dénonce chez les peuples de l'antiquité la plus reculée. On en retrouve en effet des traces chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Perses et les Arabes.

Les Grecs adoraient aussi le soleil sous le nom d'Apollon ; et quand ils avaient commis un crime ils n'osaient plus se montrer à sa lumière. C'est pourquoi Phèdre, que son amour incestueux accable de remords, ose à peine lever les yeux vers le soleil, et lui dit avant de se donner la mort :

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, saint Augustin écrivait : " il n'est pas chrétien celui qui prétend que le

soleil et la lune méritent non seulement notre amour, mais encore notre culte."

Les principaux dieux des Mexicains étaient le soleil et la lune, et l'on célébrait à Mexico, à la fin de chaque siècle de 52 ans, une grande *Fête de la Lumière.*

Ce jour-là, on éteignait tous les feux, et c'est à la cime d'une montagne qu'un *feu nouveau* devait être créé. Il devait jaillir du frottement de deux morceaux de bois sec sur la poitrine d'un brave, choisi parmi les prisonniers.

Cette opération devait se faire à minuit, et dès que la flamme avait jailli, on se servait du bâton enflammé pour allumer un grand feu au point le plus élevé de la montagne, située à deux lieues de Mexico, afin qu'il pût être aperçu de loin.

A la même heure de la nuit tous les habitants de Mexico et des villes voisines montaient sur les toits, ou au sommet des tours, afin de contempler le premier jet de flamme. En même temps, des courriers venus à la montagne de toutes les parties du pays, s'emparaient de tisons ou de charbons ardents pour distribuer partout le feu nouveau.

Mais chez les Mexicains, comme chez les peuples plus anciens, le sacrifice sanglant était le complément nécessaire des grandes solennités religieuses ou d'ordre surnaturel. Lors donc que le feu nouveau était devenu un immense brasier au sommet de la montagne, les

prêtres du Soleil ouvraient la poitrine de la victime, lui arrachaient le cœur, et après quelques cérémonies dont la tradition s'est perdue, le jetaient au feu avec le corps.

Au Pérou, les découvreurs espagnols trouvèrent des temples consacrés au soleil, et de grandes solennités en son honneur. Des sacrifices lui étaient également offerts.

Des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons, vêtus de blanc, chantaient et dansaient dans le temple, et en ornaient les colonnes de guirlandes de fleurs, pendant que l'Inca, prosterné au pied d'un trône sur lequel étincelait le soleil, adressait une prière à ce dieu.

S'il faut en croire Marmontel — dont l'ouvrage est plutôt un roman politique et historique qu'une histoire — les Péruviens avaient des doutes sur la divinité du soleil ; et ils se demandaient s'il n'était pas plutôt le *simple ministre d'une cause première, d'une intelligence supérieure à lui.* Ce sont les propres paroles qu'il met dans la bouche des Incas, chantant une hymne au soleil, et lui disant en terminant : " Si tu n'obéis qu'à ta volonté reçois nos vœux reconnaissants ; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible et suprême fais passer nos vœux jusqu'à lui. "

D'où venait aux Mexicains, aux Péruviens et même à nos sauvages de l'Ouest ce culte du Soleil ? De l'Inde peut-être. Car les Indous primitifs mettaient au

nombre de leurs divinités le ciel, la terre, le soleil, la lune, le feu, et un grand nombre d'autres êtres physiques. Mais le soleil surtout, qu'ils appelaient *Sûrya*, en tant que lumineux, et *Savitri*, en tant que force génératrice, était regardé par eux comme le chef des dieux, et les hymnes *védiques* sont remplies de ses louanges.

Quoi qu'il en soit, la fête du soleil parmi les sauvages du Nord-Ouest remonte à une époque très reculée, et je suis convaincu que leurs ancêtres l'ont importée de l'Asie. Mais quand on leur demande la raison d'être et la signification dès rites et des cérémonies de cette grande solennité, ils sont incapables de répondre autrement qu'en disant : nos pères faisaient ainsi !

Cependant ils racontent sur l'origine de la fête une légende assez curieuse qui pourrait bien être une allégorie, ayant un sens mystique plus ou moins obscur, et se rattachant au mystère de la Rédemption.

Un jeune homme s'est épris d'une jeune fille, et veut l'épouser. Mais une horrible balafre lui défigure le visage, et on l'appelle le *Balafré* (Pawaxkew) avec un certain dégout. La jeune fille lui répond qu'elle consentira à devenir son épouse quand cette balafre qui le déguise affreusement aura disparu.

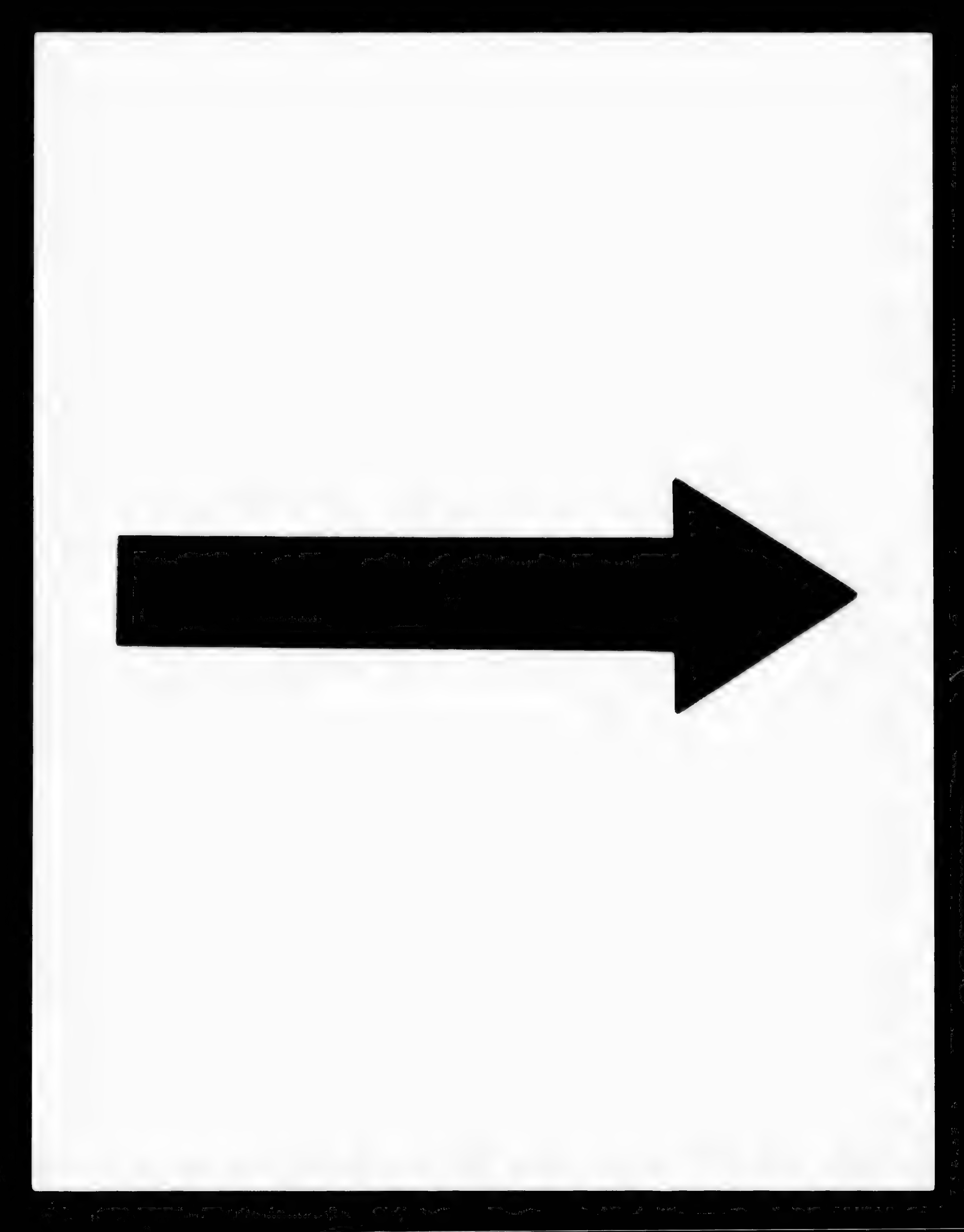
Le jeune homme est désespéré, et il s'exile de son pays. Mais où donc ira-t-il ? Il ira vers les régions du soleil levant, puisque c'est de là que vient la lumière,

puisque c'est de là que s'élance le grand astre toujours jeune et toujours beau.

Un jour, l'*Etoile du matin* (Episohors) l'aperçoit poursuivant sa course aventureuse vers l'Orient. Episohors est le fils du Soleil et de la Lune, et il a le cœur compatissant. Il interroge le jeune Balafré, et quand il a connu la cause de son chagrin il le conduit dans la demeure du Soleil. Là, quatre bains de vapeur successifs font disparaître la malencontreuse balafre, et le nom du jeune homme, devenu presque aussi beau qu'Episohors, est changé. Il ne s'appelle plus *Pawaxkew* (Balafré) mais *Partsopisohors* (presque l'*Etoile du matin*).

Alors le jeune homme qui a recouvré sa beauté primitive veut aller rejoindre l'objet de son amour. Mais avant de s'en séparer Episohors lui enseigne les rites de la grande fête du Soleil, c'est-à-dire du culte dû à ce dieu, et le charge de les apprendre aux hommes. En même temps, en retour du bienfait dont il l'a gratifié, il réclame de Partsopisohors une faveur signalée, que celui-ci promet. Episohors souffle alors sur le jeune homme qui a fermé ses paupières ; et quand celui-ci rouvre les yeux il se retrouve auprès du camp de ses compatriotes.

La jeune fille l'attendait toujours, et ne résista plus à l'union désirée, mais ce mariage fut évidemment mystique ; car à peine était-il célébré, que le jeune




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

époux demanda à l'épouse de fermer les yeux et souffla sur elle. Aussitôt elle fut transportée dans la demeure du Soleil pour y devenir l'épouse d'Episohors, *l'Etoile du matin.*

Voilà le mythe auquel remonterait l'origine de la *Féte du Soleil.*

Eh ! bien, il nous semble difficile de ne pas voir la chute de l'homme et sa rédemption figurées par cette histoire.

Le Balafré n'est-il pas une figure de l'homme, avant la venue de Jésus-Christ, souillé, défiguré par la tache originelle, et se tournant vers l'Orient d'où le salut doit lui venir ?

Episohors, fils du Soleil et de la Lune, deux divinités auxquelles un culte était rendu, n'est-ce pas le Christ, fils de Dieu le Père et conçu du Saint-Esprit ? N'est-ce pas Jésus effaçant la tache qui souille l'humanité, guérissant la balafre qui la défigure, et faisant de l'homme racheté presqu'un Dieu (Partsopisohors) ?

Cette femme qui devient successivement l'épouse d'un homme et l'épouse d'un dieu, n'est-ce pas la Vierge bénie qui fut à la fois l'épouse du charpentier de Nazareth et l'épouse du Saint-Esprit ?

Et ce culte du Soleil enseigné par Episohors au Balafré, n'est-ce pas le culte du vrai Dieu, révélé par son divin Fils à l'homme ?

Ce souffle merveilleux enfin qui transforme le Balafré et qui emporte son épouse de la terre dans la demeure du Soleil, auprès d'Episohors, n'a-t-il pas quelque analogie avec le souffle de l'Esprit-Saint qui achève le rachat de l'homme, et qui fait de l'Eglise, societé humaine, l'épouse du Fils de Dieu ?

Evidemment, en pareille matière nous n'affirmons rien, et nous ne faisons que des conjectures, mais on avouera qu'elles ne manquent pas de vraisemblance.

Nous ne pouvons pas entrer dans la description de toutes les cérémonies dont la Fête du Soleil se compose : il faudrait presqu'un volume pour en faire connaître tous les détails. Ses préparatifs seuls exigeraient plusieurs chapitres, et le R. P. Legal a recueilli là-dessus des indications très curieuses.

Nous ne rappellerons ici que les traits principaux de la fête, ceux qui lui donnent sa physionomie et son caractère.

Et d'abord, elle est toujours l'accomplissement d'un vœu fait par une des femmes de la tribu pour obtenir une grande faveur de la divinité. Autrefois, il était de rigueur que cette femme. qui joue un rôle éminent dans la fête, fût une vierge. Aujourd'hui, une femme mariée est souvent acceptée ; mais elle doit être irréprochable au point de vue des mœurs, et si elle trompait les chefs sous ce rapport elle serait punie avec une extrême rigueur. Autrefois elle eût mérité la mort.

Cette femme doit avoir dans le voisinage de la Grande Loge, une loge spéciale où s'accomplissent plusieurs des cérémonies du culte. Elle doit jeûner pendant une suite de jours, et offrir, ainsi que les autres membres de sa famille, des sacrifices au Soleil, sous forme de présents.

Une espèce de nourriture sacrée doit être préparée pour la fête. Elle se compose uniquement de langues, au nombre de cent, qui sont lavées, peintes en rouge et en noir par la femme de l'Okân, au milieu d'invocations, de chants, et de cérémonies dont le tambour battant est l'accompagnement obligé. Autrefois on se servait de langues de bison, mais aujourd'hui on emploie toutes sortes de langues : et après l'espèce de consécration que je viens de mentionner elles sont séchées, fumées, broyées, et réduites en une sorte de pemmican.

La plus solennelle des cérémonies préparatoires est celle des *loges de suerie*, et de leur construction.

Elle doivent avoir pour charpente cent tiges de saules plantées en terre, et réunies à leur extrémité supérieure de manière à former une espèce de dôme posé sur le sol. La porte d'entrée est au Levant, et la porte de sortie au Couchant, ce qui n'est pas sans relation avec la marche du Soleil.

Mais ces tiges de saules ne sont pas apportées là sans cérémonie. Dix jeunes gens, appartenant à certaine catégorie d'initiés au mystère sont allés les couper dans

le bois voisin, et ils en reviennent en procession, à cheval, marchant de front sur une seule ligne, portant chacun dix tiges, et chantant de leurs voix nasillardes une espèce de chant sacré, qui, suivant le P. Legal, n'est pas sans ressemblance avec l'hymne que nous chantons dans nos églises pendant la procession des Rameaux. Et en arrière de ce cortège, un autre cavalier isolé porte un crâne de buffle destiné à être placé au sommet de la loge de suerie. Ce dernier occupe un des plus hauts grades d'initiation, et se nomme *Orkemiw.*

Quand il doit y avoir plusieurs loges de suerie, il y a autant de bandes de cavaliers, et la procession prend des proportions grandioses.

Une fois plantées en terre et réunies en faisceau à leur sommet, les tiges de saules sont recouvertes de peaux ou de couvertures, et les Vieillards désignés pour la suerie sont introduits dans la loge par la porte du Levant, pendant que la Vestale (femme de l'Okan) se tient à la porte du Couchant. La vapeur nécessaire à la suerie est produite au moyen de cent pierres chauffées que l'on a placées dans la loge, et sur lesquelles on verse un peu d'eau. Dans toute cette cérémonie le calumet et les herbes odoriférantes jouent un grand rôle.

Les sauvages voient dans la suerie une espèce de purification, et l'on observera sans doute qu'elle rappelle

les bains de vapeur auxquels Episohors eut recours pour guérir le Balafré.

Dans toutes ces cérémonies la peinture et le tatouage ne sont pas négligés. La Vestale a les pieds, les poignets et le visage peints en rouge sang de bœuf.

Les Vieux des loges de suerie sont peints en noir, couleur de deuil et de pénitence ; et quatre jeunes gens portant une raie de même couleur autour du visage, et un point également noir sur le milieu du nez, leur apportent dans la loge de suerie la nourriture sacrée. Celui qui la reçoit en offre une parcelle au Soleil, et une autre parcelle à la Terre.

La construction de la Grande Loge, ou Loge du Soleil, est aussi accompagnée de grandes cérémonies, et c'est au sommet que sont suspendues les offrandes à la divinité. Quand ce sont des vêtements ils y sont fixés sur deux bâtons en forme de croix, dont l'un est passé dans les manches, de manière à leur donner l'apparence de crucifiés.

Les offrandes sont précédées d'invocations et de prières, dans lesquelles l'initiateur demande pour l'offrant, longue vie, bonne santé, de grands troupeaux de chevaux, et d'autres biens temporels.

Les tatouages et les costumes de tous ceux qui prennent part aux cérémonies sont des plus variés et des plus pittoresques. Ils portent en outre divers insignes indiquant leur degré d'initiation. Plusieurs portent

des bonnets de médecine, ornés de plumes d'aigles, ou de crinières, ou surmontés de cornes de buffles ; et leurs vêtements sont de couleurs criardes, parés de franges de peau d'antilope ou de chevreuil, et brodés de verroteries.

Pendant les jours que dure la fête, il y a des processions, des danses, des cavalcades, des combats simulés, des discours, dans lesquels les guerriers racontent leurs exploits, des *fumeries*, des distributions de nourriture, de fruits, de thé et de tabac, et beaucoup de chant et de musique. Le cérémonial est d'ailleurs peu varié.

Quelques dévots s'imposent comme sacrifices des jeûnes rigoureux, et passent plusieurs jours sans manger et même sans boire.

Puis viennent les sacrifices sanglants, offerts tantôt en signe de deuil, à l'occasion de la mort d'une personne chère, tantôt en accomplissement d'un vœu pour obtenir une grande faveur de l'Esprit-Bon, ou pour apaiser l'Esprit-Mauvais.

Un des plus dangereux consiste à se couper une phalange d'un doigt. Un autre très douloureux comprend une série d'incisions au moyen desquelles le patient s'enlève de petites lanières de peau sur les bras et les jambes. Un autre encore, en usage chez les Cris, est de se faire une double entaille à l'épaule, d'y passer une petite cheville en bois sous la peau, et d'attacher à cette cheville une longue corde trainant un crâne de

buffle par terre jusqu'à ce que ce poids ait déchiré la bande de peau.

Enfin, il y a la danse restée célèbre sous le nom de *danse du soleil* ; et voici comment le P. Legal l'a vu pratiquer.

Un jeune homme se présente sans autre vêtement qu'un brayet. Il est barbouillé de terre blanche, et il porte une couronne de sauge, et des bracelets de la même plante aux poignets et aux chevilles. C'est une victime ornée pour le sacrifice. Sur un geste d'un initié qui remplit l'office de sacrificateur, il va s'étendre sur un lit de peaux de buffles. Le sacrificateur, armé d'un couteau, lui fait des incisions aux seins, et introduit sous la peau deux chevilles de trois à quatre pouces de longueur. Le patient se retourne et une autre incision semblable est pratiquée en arrière de l'épaule gauche. Alors il se lève, et le sacrificateur suspend un bouclier à la plaie de son épaule, et attache solidement aux chevilles de la poitrine les extrémités d'une longue courroie dont le milieu est fixé au sommet de l'arbre central de la Loge.

La victime s'avance alors jusqu'au pied de cet arbre qui rappelle à la fois l'arbre de perdition et l'arbre du salut, il y appuie sa tête et paraît y prier un instant. Puis, il commence sa danse douloureuse, sautant à gauche, sautant à droite, et tirant successivement sur chacune des cordes pour déchirer la peau qui retient

les chevilles. En même temps il secoue violemment le bouclier accroché à son épaule.

Ce supplice dure dix à quinze minutes ; et enfin une exclamation de la foule annonce que les chairs des trois plaies sont déchirées et que le sacrifice sanglant est accompli.

La victime va de nouveau s'étendre sur le lit, et le couteau du sacrificateur enlève les lambeaux de chair qui sont déposés au pied du grand arbre symbolique par le patient lui-même.

C'est là évidemment la partie la plus importante du culte ; et l'histoire atteste qu'il n'y a pas de culte sans sacrifice. Mais le véritable sacrifice est celui du sang, réel ou figuré.

C'est le sang qui pèche ; c'est le sang qui doit expier. Selon la loi, dit saint Paul, on purifie presque tout avec le sang, et les péchés ne sont pas remis sans effusion de sang.

Voilà en résumé le programme ordinaire de la fameuse Fête du Soleil chez nos Sauvages de l'Ouest. On le voit, elle n'a pas pour objet de *faire des braves*, mais de rendre un culte au soleil, soit qu'on le considère comme un dieu, soit qu'on le regarde comme un ministre du Grand-Esprit.

Je n'ai guère parlé dans ce récit des rites accomplis par les *Vestales* ou femmes de l'*Okân* ; c'est qu'ils sont absolument mystérieux, et manquent d'ailleurs d'intérêt.

Elles reçoivent évidemment dans cette grande solennité religieuse une espèce de consécration ; elles font des pénitences, des jeûnes, des prières ; elles ont une part obligée dans certaines cérémonies, soit à la porte du Couchant de la loge de suerie, soit dans la Grande Loge ; elles prétendent avoir des espèces de visions, ou des révélations, qu'elles ne communiquent qu'aux sorciers. Mais tout cela est trop obscur pour nous arrêter plus longtemps.

XXXI

LE RETOUR

Deux étapes. — Québec et Montréal. — Château Frontenac. — Entre deux océans.

Pendant que je m'installais pour quelques semaines dans un ranche solitaire au pied des Montagnes Rocheuses, et que je goûtais tous les charmes de la vie pastorale entre deux *Réserves* de Sauvages, mes compagnons de voyage s'en revenaient vers l'Est.

L'infatigable P. Lacombe ne voulut pas s'en séparer, et les accompagna jusqu'à Montréal. Il se répétait sans doute cette parole fameuse : puisque je suis leur chef il faut bien que je les suive !

Il voulait en outre aller lui-même dire à M. Van Horne : " Voici votre *Canton* que je vous ramène, et qui a été pour nous une maison d'habitation des plus agréables. Nous gardons son souvenir, comme le vôtre, et s'il vous raconte jamais ses impressions de voyage, je suis sûr qu'il vous intéressera."

Enfin, le bon missionnaire se rendait à Ottawa pour régler l'affaire du P. Chirouse, qui venait d'être condamné à la prison, parce qu'une jeune fille sauvage avait été fouettée avec son approbation, mais par ordre des chefs de la tribu et suivant leurs lois, pour cause d'immoralité. C'était une grave affaire, et le P. Lacombe réussit à la régler à la satisfaction des zélés missionnaires de l'Ouest.

Au retour, les excursionnistes firent deux étapes : la première à Winnipeg, où la population les fêta de nouveau, et la seconde à Pembrooke, où ils furent l'objet des plus délicates attentions.

Pembrooke est une jolie ville, bâtie en amphithéâtre, dominant le *Lac des Allumettes*, célèbre dans les récits des *Voyageurs*, et Mgr Lorrain en fit les honneurs d'une façon charmante avec le concours des principaux citoyens.

Quant à moi, je ne revins que deux mois après, sans m'arrêter nulle part, et c'est avec bonheur que je retrouvai mon vieux Québec, toujours le même. Mais non, j'y remarquai du nouveau. Le vieux château Saint-Louis était démoli, et l'on commençait à en bâtir un autre qui va s'appeller le château Frontenac.

Heureusement le nouveau sera beaucoup plus vieux que le premier, plus vieux même que Québec, avec une porte monumentale flanquée de tours, avec un donjon

colossal couronné d'un mirador et d'un toit conique, avec des frontons variés, des pignons aigus, une tour pentagone flanquée de tourelles-vedettes, un beffroi surmonté d'un clocheton, des croisées de toutes dimensions et de toutes formes, des créneaux, de faux machicoulis, des mansardes terminées par des flèches, toute une végétation de pierre, de brique et de cuivre surgissant du rocher qui domine le port !

J'en fus ravi. On a beau le décrier, Québec est la ville incomparable, et si j'étais étranger j'en raffolerais. Mais, étant Québecquois, je ne l'aime qu'avec mesure parce que je connais ses défauts. Je le lui dirai quelque jour, mais à lui tout seul, à l'oreille, afin que ses voisins n'entendent pas.

Malgré tout, Québec est encore la ville où l'on prend la vie par le meilleur côté. On n'y fait guère fortune ; on n'y déploie ni faste, ni luxe. Mais on y vit bien, tranquillement, gaiement, sagement. Même sur le chemin de la fortune on n'y court jamais ; on prend le temps de s'asseoir, de causer, et même de dormir. Les seules insomnies que les Québecquois se permettent sont généralement causées par des travaux intellectuels, ou par la politique. Oui, l'amour exagéré de la politique est un défaut québecquois ; j'avais promis de ne pas le dire au public mais l'aveu m'est échappé.

Le talent y est plus considéré que l'argent. L'art y est fort goûté, et estimé. La position sociale y domine la richesse.

Le Québecquois est même accusé par ses voisins de pousser trop loin le culte des idées et le désintéressement. On dit, et je le répète sans affirmer que c'est vrai, qu'il se désintéresse de ses affaires au point d'en laisser la direction à tous ceux qui veulent la prendre. Si nous avons ce défaut nous devrions nous en corriger; car enfin la pauvreté, sans être un vice, a certainement beaucoup d'inconvénients.

Montréal est supérieur à Québec sous ce rapport, et je suis de ceux qui admirent son esprit d'entreprise, sa puissance d'initiative et son activité. Comme Canadien-Français, je suis fier de Montréal, et je l'oppose comme argument à tous ceux qui accusent ma race d'être arriérée. A l'Américain qui me vante ses grandes villes, à l'*Ontarien* qui prétend que la domination cléricale arrête chez nous tout progrès, je montre Montréal, et j'ajoute: attendez l'avenir, messieurs, et vous verrez qu'en allant plus lentement nous irons plus loin que vous!

Je connais les incertitudes de l'heure présente, et je n'envisage pas sans soucis les problèmes de l'avenir. Mais j'ai des espérances aussi grandes que nos horizons, et une foi absolue dans la prospérité et la puissance

futures du Canada. Sa situation géographique, son vaste et riche territoire, les solides qualités des deux races qui l'habitent en sont le gage.

Il semble que ce soit une position dangereuse d'être placé entre deux océans, puisque les océans sont des abîmes ; mais il n'en est rien. Au contraire, cette situation est des plus avantageuses pour un pays.

Les mers sont une protection pour un peuple, parce qu'elles l'isolent dans une certaine mesure, et marquent admirablement ses frontières. Mais en même temps, elles sont des chemins, des chemins immenses qui sont toujours ouverts à tous, qui n'ont pas besoin d'être entretenus, que la circulation humaine ne peut guère obstruer, et qui peuvent livrer passage à plus de peuples que les continents n'en peuvent contenir.

Les mers sont des propriétés libres sur lesquelles aucun homme, fût-il roi, ne peut s'arrêter et dire : cette mer est à moi.

L'océan, voilà le vrai pays de l'indépendance, et dont la liberté est inaliénable. L'océan, voilà l'asile où se réfugient l'égalité et la fraternité, quand elles sont proscrites des continents. Les hommes y sont plus vraiment frères et y possèdent des droits plus égaux. Impossible pour le tyran d'y élever des murailles et des forteresses. Impossible même pour le *milliardaire* d'y bâtir un château et d'y enclore un domaine.

Les mers sont enfin une grande source de richesses, et elles les versent sans parcimonie sur les rivages qui veulent bien les recueillir.

Heureux donc les pays qui, comme le nôtre, sont placés entre deux mers ; et le Canada doit remercier la Providence de pouvoir baigner sa tête dans l'Atlantique et ses pieds dans l'océan Pacifique.

FIN.

richesses,
vages qui

ôtre, sont
mercier la
tlantique

TABLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

	Vols.
Causeries du dimanche — in-12	1
A Travers l'Europe — in-8	2
En Canot — in-16	1
Les Echos (Poésies) — in-12	1
A Travers l'Espagne — in-8	1
Conférences et Discours — in-8	1
Les grands Drames — in-12	1
De Québec à Victoria — in-8	1

R

Vols.
... 1
... 2
... 1
... 1
... 1
... 1
... 1
... 1